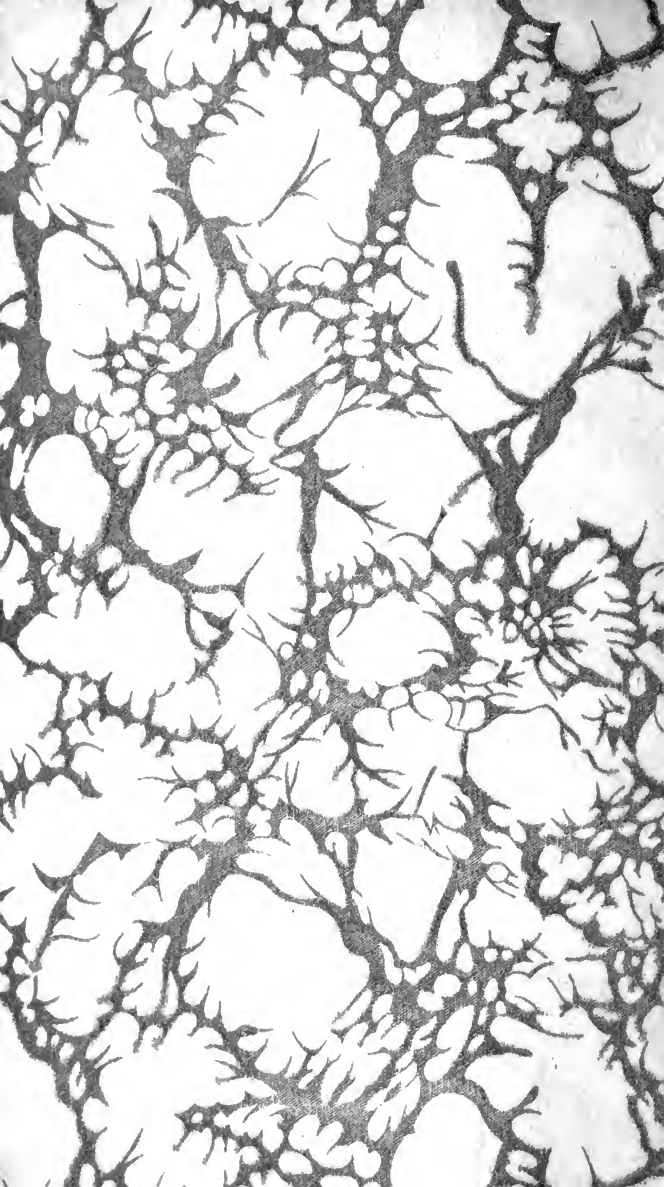
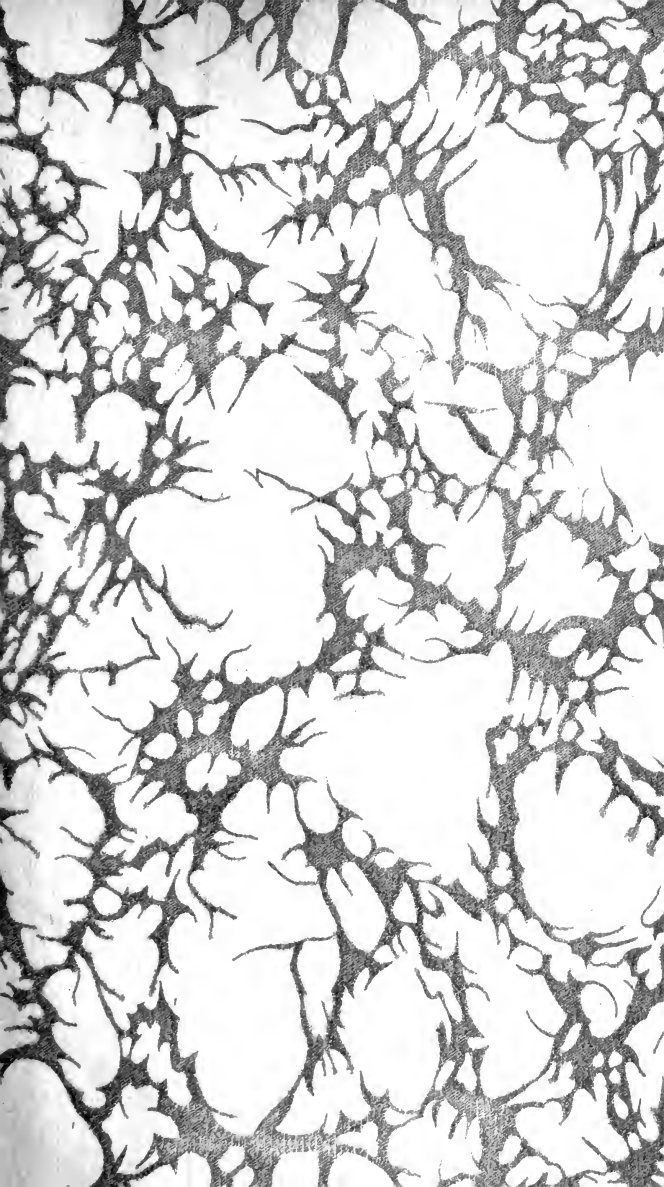


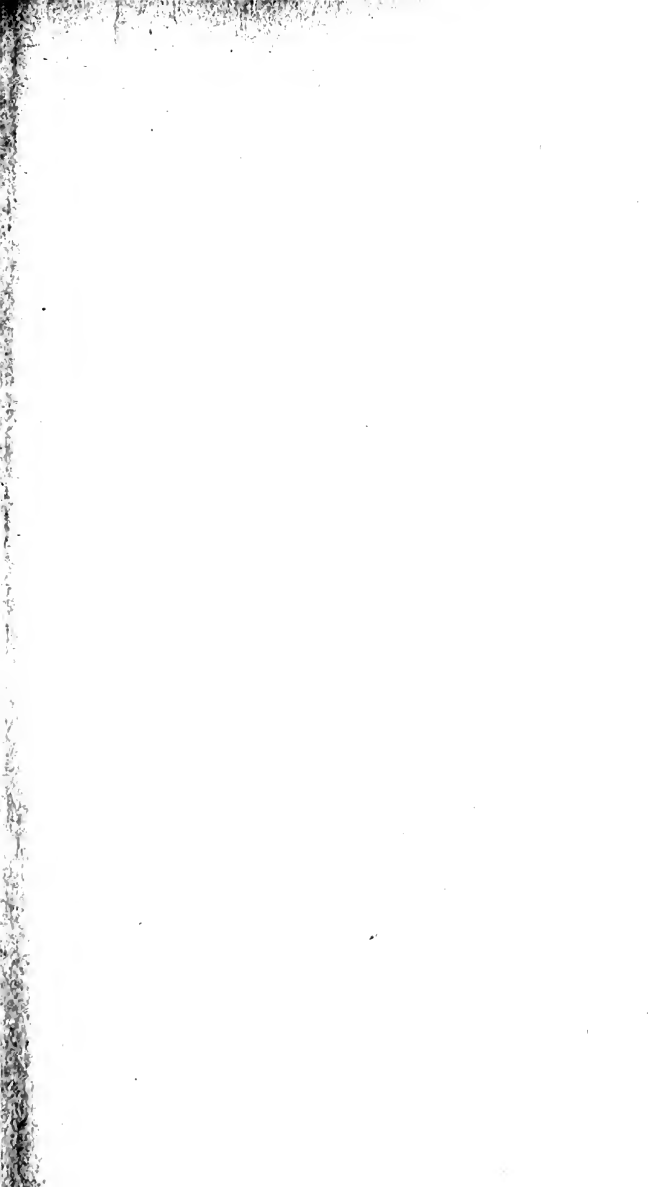


3 1761 03554 0509











LF
M199a

LES AMOURS
D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



176011
22/11/22

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVIII

81111

LES AMOVRS

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

LES AMOURS
D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVIII

PQ
1629
M3A66
1878



AUVERTISSEMENT

LES Amours de Magny devaient former le dernier volume de cette édition & se terminer par un index général où se seraient trouvés les éclaircissements historiques & philologiques nécessaires pour l'intelligence de l'auteur. Mais l'examen du livret qu'Olivier de Magny a fait imprimer, en août 1553, chez Arnoul L'Angelier, avec le titre d'Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France, a modifié nos prévisions. Cet opuscule rarissime est accompagné de poésies qui lui donnent l'importance d'un livre. Il devient, pour cette raison, le complément indispensable de l'œuvre du poète quercinois, & il en sera le tome final. Afin de grossir

l'intérêt que les bibliophiles attacheront à cette publication, nous y ajouterons la vie d'Olivier de Magny, par Guillaume Colletet, & à la suite, avec nos remarques, les notes de M. Prosper Blanchemain, l'érudit à qui sont dues, parmi d'importantes réimpressions, celles de Ronfard, de St-Gelais, de Magny & de Courval Sonnet (1).

Les Amours ont été publiés pour la première fois à Paris, chez Estienne Groulleau, en 1553, in-8° de 83 ff. plus 8 ff. liminaires non chiffrés & titre compris. Ce petit volume est orné d'un portrait en bois au recto du deuxième feuillet, & il présente, à la page seize, un privilège daté de Paris, 18 mars 1552. Les poésies d'Hugues Salel,

(1) Ronfard, Paris. Iannet 1857, 8 vol.; St-Gelays, Daffis, 1873, 3 vol. avec remarques de MM. Philippes-Beaulieux & R. Dezeimeris; Magny, Turin, Gay, 1869, 3 vol. & Lyon, Scheuring, 1876, 1 vol.; & Sonnet, Paris, Jouaust, 1876, 3 vol.

Indépendamment de ces publications, il faut mentionner encore celles de Louise Labé, de Jean Doublet, de Claude Fauchet & de Pierre de Cornu, & dans cette collection même, Angot L'Eperonnière.

Mes recherches sur Magny m'ont mis en rapport avec M. Blanchemain, dont je suis heureux de me dire ici l'ami & l'obligé.

que Magny a jointes à ce premier ouvrage, sont précédées f^o 66, r^o. de ce titre : *Recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salel, abbé de St-Cheron, non encore imprimées. Elles sont suivies de l'avis au lecteur, reproduit ici en appendice, & d'un sonnet de Jodelle, commençant par ces vers :*

*Sur quel riuage à mes yeux incogneu,
Dedans quel bois saintement solitaire,
Ou en quel coin farouchant le vulgaire,
As tu Phebus mon Salel detenu ?*

Deux sonnets de Magny, l'un à Marc-Antoine de Muret & l'autre à son livre, terminent le volume, à la fin duquel se lit la mention suivante : Imprimé à Paris, par Estienne Groulleau, libraire & imprimeur.

Les Amours sont le seul ouvrage d'Olivier de Magny qui ait eu les honneurs d'une seconde édition pendant le XVI^e siècle. Cette réimpression, faite à Lyon par Benoist Rigaud, en 1573, forme un in-12 de 85 ff. numérotés, plus 8 ff. liminaires non chiffrés, & elle est aussi rare que l'original, dont elle diffère, sinon par la correction, du moins par quelques points. Le portrait de Castianire a été remplacé par une gravure en bois représentant, dans l'encadrement d'un berceau de feuillage, une

jeune femme jouant de la viole pendant qu'un jeune homme l'accompagne sur le luth. D'autre part, le privilège du 18 mars 1552, devenu sans utilité, a été supprimé.

De ces deux textes, nous avons, pour le reproduire, choisi le plus ancien, celui dont selon toute probabilité, Magny a suivi l'exécution typographique. Toutefois, comme l'exemplaire existant à la Bibliothèque nationale est incomplet des ff. 9 & 40, il nous a fallu tenter de combler cette lacune, afin d'éviter tout emploi de la leçon posthume. Grâce à l'obligeance d'un bibliophile bien connu, M. le comte de Lignerolles, qui nous a permis de relever, sur l'édition originale en sa possession, les passages dont nous étions privé, nous nous trouvons aujourd'hui en mesure d'offrir aux lecteurs d'Olivier de Magny, une reproduction absolument exacte du premier ouvrage du poète quercinois. Le portrait de Castinire, entièrement conforme à la gravure en bois

(1) *Vers à corriger :*

Sonnet VII, vers 1 :

Arrestez-vous, voyez la douceur grande

Sonnet LXXVII, vers 9 :

D'autre costé ie remache à part moy.

qui décore les *Amours* de 1553, & placé, comme elle, au recto du second feuillet, complète la ressemblance de notre volume avec un livre rare.

Il nous reste maintenant à parler de notre appendice. Il comprend un avis en prose au lecteur & deux sonnets, entre lesquels Magny avait placé les OEuvres d'Hugues Salel non encore imprimées.

Quel que soit l'intérêt de ces dernières poésies, les unes adressées au roi comme des compliments officiels, & les autres nées d'une inspiration plus intime, aucune place ne pouvait leur être réservée dans une réimpression uniquement consacrée aux ouvrages d'Olivier de Magny. Nous avons cru devoir, néanmoins, dans la notice qui va suivre, entrer, à ce sujet, dans des explications un peu détaillées. Les vers, dont Magny a grossi ses *Amours*, ont été choisis avec soin & joints, par calcul, au livre de l'auteur. A défaut d'une œuvre, il y avait là une manœuvre à mettre en lumière.







NOTICE.

LES amours d'Olivier de Magny ont été publiées en 1553; mais elles étaient écrites une année auparavant. Le privilège qui est du 18 mars 1552, en fournit la preuve. Ainsi ce petit poème contemporain des premières amours de Baif & de Ronfard (1), précédait de deux ans la traduction des Odes d'Anacréon de Remy Belleau (2). Il n'avait devant lui que l'Olive de du Bellay & les Erreurs amoureuses de Pontus de Tyard qui étaient alors les seuls témoignages d'inspiration personnelle des futurs

(1) *Amours de Jan-Antoine de Baif*; Paris, V^e Maurice de la Porte, 1552, in-8 de 104 pp. Achevé d'imprimer du 10 décembre 1552.

Amours de P. de Ronfard, Vandomois, ensemble le cinquième de ses Odes, Paris, V^e Maurice de la Porte 1552, in-8 de 239 pp., plus 32 ff. pour airs notés. Achevé d'imprimer du 30 septembre 1552.

(2) *Odes d'Anacréon Teïen*, traduites par Remi Belleau, ensemble quelques petites hymnes de son invention; Paris, Adr. Wechel, 1555, in 8.

poètes de la Pléiade française (1). Les poésies de Jacques Tahureau n'avaient point encore paru (2) & celles de Jean de la Péruse (3), devaient être éditées plus tard après la mort de leur auteur, par J. Boiceau de la Borderie & par Guillaume Bouchet, désireux de montrer en leur ami défunt, Jean de la Péruse, un émule d'Etienne Jodelle, le dramaturge à la mode.

Avant de se faire connaître par ses Amours, Olivier de Magny s'était signalé comme poète courtois par un hymne sur la naissance de Marguerite de France, fille du roi Henri II, survenue le 14 mai 1552. En cette occasion, le jeune poète s'était inspiré de l'exemple du plus illustre de ses maîtres, Pierre de Ronfard qui, trois ans auparavant, avait écrit l'Epithalame d'Antoine de Bourbon & de Jeanne de Navarre (4).

Cet esprit d'imitation ne saurait nous surprendre de la part de poètes rapprochés les uns des autres par leur âge, leurs goûts, leurs travaux & leurs attaches avec des personnages que leurs fonctions appelaient auprès du

(1) *L'Olive & quelques autres œuvres poétiques...* par I. D. B. A. Paris, Arnoul l'Angelier, 1549, in-8 de 40 ff.

Erreurs amoureuses. Lyon, par Jean de Tournes M.D.XLIX, in-8 de 86 pp. Achevé d'imprimer du 5 novembre 1549.

(2) Les premières poésies & les sonnets, odes & mignardises amoureuses de l'Admirée, Poitiers, de Marnefz & Bouchetz frères, 1554, in-8.

(3) *La Médée*, Tragédie & autres poésies de Jean de la Péruse. Poitiers, de Marnefz & Bouchetz frères, 1556, in 4.

(4) Paris, Vascofan, 4 ff. in-8. Le mariage d'Antoine de Bourbon & de Jeanne d'Albret s'accomplit le 20 octobre 1548.

roi. En 1550, Daurat, le maître de Ronfard, de Baïf & de Remi Belleau, avait à peine dépassé la quarantaine & ses disciples se suivant de quatre en quatre années, comptaient le plus âgé vingt-six & le plus jeune dix-huit ans (1).

Ronfard élevé à la Cour avait accompagné en Allemagne l'ambassadeur Lazare de Baïf. Du Bellay était patronné par le seigneur de Langey & le cardinal son frère. Enfin Magny était depuis plusieurs années le secrétaire d'Hugues Salel, maître d'hôtel du roi & aumônier de la reine.

Hugues Salel a été en quelque manière un aïeul de Desportes. Homme heureux, aimant la poésie, il s'est plu à favoriser les poètes & à leur aplanir le chemin de la fortune. Par sa politesse & son faveur, il avait acquis une assez grande influence & il fut en user dans des circonstances délicates. Il fut l'un des premiers protecteurs d'Etienne Dolet à qui il ménagea l'appui de Jean Bertrandi, premier président du Parlement de Toulouse. Il a placé en tête de Pantagruel un dixain qui sous la plume d'un prêtre est une audacieuse apologie de Rabelais. Après avoir, en 1539, accepté la mission d'aller avec les fils du roi, recevoir l'Empereur Charles-Quint

(1) Pontus de Tyard avait trois ans de plus que Ronfard qui avait le même âge que du Bellay. Jodelle enfin était né comme Jean-Antoine de Baïf en 1532. Ces rapprochements expliquent mieux que de longues dissertations les unanimités de la nouvelle école poétique.

à Bayonne, & d'accompagner ce prince pendant la durée de son voyage en France, il fut nommé abbé commandataire de Saint-Cheron (1).

Ces diverses particularités montrent quel était le crédit de Salel auprès de François I^{er}. Elles donnent également à penser que Salel n'était pas moins bien venu de Marguerite d'Angoulême, & qu'il lui dut plus d'une généreuse inspiration. Il est d'ailleurs établi par d'irréfutable observations que Salel appartient au groupe des lettrés philosophes au milieu desquels Marguerite vécut en bienfaitrice, C'est d'Hugues Salel que Marot a dit :

*Honneur te guide & te met en haultesse,
Pour ton grand sens & ta science acquise,
Ce que tu as retenu pour devise
Et iustement à ce degré t'adresse.*

*Tu t'es conduict par tres-grande sagesse,
Merveille n'est si donc en ceste guide
Honneur te guide,*

(1) Voici le mince article que la Gallia Christiana a consacré à notre abbé

XXVII. — « Hugo Salel clericus cadurcensis & cubicularius Francisci I Francorum Regis, primus abbatiam Sancti Carauni tenuit in commendam. Ludovico Guillard Episcopo Carnotensi obedientiam promisit VII calend. octobris anno 1543. Homerum vernacule reddidit, præfuitque abbatix annos duodecim. » Gal. Christ VIII, col. 1308.

*Apollo fait aux siens ceste promesse,
Quand à le suyvre ils ont grand'peine prise,
Tu as prudence en son escolle apprise,
C'est ce qui fait que chez prince & princesse
Honneur te guide.*

Le prince & la princesse étaient François I^r & sa sœur la grande Marguerite.

A tous ces témoignages, on peut encore en ajouter d'autres aussi caractéristiques. Lorsque le poète Jean Dupré dédia son poème, le *Palais des Nobles Dames*, à Marguerite de Navarre, celle-ci fit choix d'Hugues Salel comme d'un héraut à son service pour encourager l'auteur « à escrire des dames. » Dans une exhortation sous forme de onzain, l'Honnêteté, personnification de la Reine, engage Dupré à suivre son inspiration, & Salel désireux de se manifester comme porte-parole de Marguerite, a placé en tête de chaque vers les lettres de son nom.

Le *Palais des Nobles Dames* porte avec lui la preuve de l'influence de la reine de Navarre. Il est suivi d'un opuscule d'Hugues Salel intitulé : *Dialogue de Jupiter & de Cupidon disputant de leur pouvoir*. Ce petit ouvrage qui ressemble aux dissertations que Marguerite se plaisait à imposer aux beaux esprits de son entourage, est dédié à très-noble Brandelis de Gironde, homme d'armes de la compagnie de Monseigneur le grand Escuyer. Ce dernier personnage était Jean III de Noé, dont la femme Léonor de Mauléon, fille de Jean de

Mauléon, seigneur de Durban au comté de Foix, fut la mère de Michel-Pierre de Mauléon protonotaire de Durban, l'un des compagnons d'Olivier de Magny.

Ces détails, sans grands liens avec notre sujet, ont cependant une incontestable utilité. Ils servent à éclaircir un fait qui sans eux demeurerait inexpliqué. Les Amours d'Olivier de Magny sont précédés de pièces à la louange du jeune poète, & tous ces vers ont pour auteurs d'une part les futurs maîtres de la Pléiade & de l'autre, les serviteurs de Marguerite : le comte d'Alfinois, Claude Gruget & Claude Colet, le maître d'hôtel de la marquise de Nefle, Renée de Rieux (1), comtesse de Laval, de Vitré & de Rochefort, mariée en 1540 à Louis de Sainte-Maure. Par ces rapprochements, on établit d'une manière générale, à défaut d'indications plus précises, que sur ses dernières années, Marguerite avait ouvert sa maison aux poètes de la renaissance, comme longtemps auparavant elle en avait fait l'asile des philosophes. La protectrice de la libre pensée était devenue vers la fin de sa vie la patronne des libres poètes, de ceux qui, délaissant les formes d'une versification surannée, allaient à la fois, par l'étude de l'antiquité & par leur inspiration personnelle, renouveler le Parnasse français.

Les ténèbres qui voilent ce côté de la vie de Margue-

(1) Renée de Rieux était la fille de ce Jean de Rieux, seigneur d'Afferac, dont l'auteur de la première version de l'Heptameron, Pierre Boaistuau plaça le nom en tête de l'édition originale de ses *Histoires prodigieuses*.

rite ne font point encore dissipées; mais les documents ne manquent pas, & de plus minutieuses recherches mettront un jour en pleine lumière le rôle que la reine s'était assigné & dont Marguerite de France, sa nièce, fut la continuatrice (1). Dès à présent & jusqu'à plus amples informations, il est hors de doute que l'alliance des poètes ébauchée par la reine avant sa mort, s'est expressément affirmée dans les hommages rendus à la grande défunte. Le tombeau de la reine Marguerite (2) a groupé autour de lui dans une touchante union, les vieux serviteurs de la reine de Navarre & les poètes qu'elle avait à peine eu le loisir d'entrevoir & de protéger, du Bellay, Ronfard & Baïf.

La prédilection de Marguerite d'Angoulême pour les muses nouvelles, trouva de fervents imitateurs. L'un des plus notables fut Lancelot de Carle, aumônier du Dauphin & l'auteur de menues poésies qui figurent dans les recueils de Blafons (3) & d'un poème sur le procès criminel d'Anne de Boleyn. Il se passionna pour

(1) Est-il nécessaire de rappeler ici que cette princesse prit devant le roi contre Mellin de Saint-Gelais, la défense de Ronfard qui témoigna sa gratitude par l'Ode : *N'est-ce pas toi, Vierge très-bonne*, publié dans le V^e livre des *Odes* à la suite de la première édition des *Amours*, Paris, 1552 ?

Voir à ce sujet les œuvres de Ronfard, Edition Blanchemain; Paris, Franck, 1867, VIII, 136.

(2) Paris, Michel Fezandat 1551, in-8 de 104 ff. non chiffrés.

(3) Voir les blasons du *Genoil*, de l'*Esprit* & de l'*Honneur* dans le Recueil de Charles Langelier; Paris 1550, in-16: *Les Blasons anatomiques du corps féminin ensemble les contre-blasons avec les*

la jeune école & se fit à la cour l'introducteur des poètes nouveaux. Colletet a vanté le courage & la générosité dont Lancelot de Carle eut à donner mainte fois la preuve dans ce rôle difficile ; mais Olivier de Magny, juge & partie dans les efforts de ce protecteur, nous apporte en ces termes un temoignage du plus haut intérêt :

... *Qu'hors de mon souuenir
Jamais on me voye mettre
Ce que ie sens m'aduenir,
De bon heur pour te cognoistre,*

*Ou soit, Carle, pour auoir
Si bien sceu gaigner ta grace,*

figures, le tout mis par ordre & compose par plusieurs poètes contemporains.

Brantôme, un jour de mauvaise humeur apparemment, s'est montré sévère pour Lancelot. Voici ce qu'il en écrit au tome III, p. 134 de ses œuvres, édition Lalanne :

« Les ieunes prothonotayres, bien qu'ils fussent pourueus de quelques dignitez, estoient un peu trop muguetz, iusques à estre receus aux dances & pres des dames dans une salle de bal, & i'ay veu tout cela dans mon premier temps, & s'estudioient de dancer aussi bien le balet qu'un gentilhomme, si que du temps de ce grand roy on ha veu le prothonotaire Carle, de Bourdeaux, des-puis euesque de Riès, sçauant & grand personnage, auoyr emporté la resputation en son ieune temps d'estre le meilleur danseur de gaillarde qui fust en la Court. »

Lire dans la *Collection méridionale*, tome IV, Paris & Bordeaux 1873, la vie de Lancelot de Carle par Colletet, les lettres de ce personnage ainsi que les notes savantes dont M. Tamizèy de Larroque a accompagné ces précieuses reproductions.

*Ou soit Carle pour te voir
Fauorir ma ryme basse,*

*Ou soit pour vn iour des Roys,
Pres du plus grand Roy du monde
Auoir escouté ta voix
Paissant son oreille ronde,*

*Et versant dedans son sein
Ta merueilleuse doctrine
T'auoir veu lire vn dessein
Que fait le Vendomois Cigne,*

*Vn dessein que docte il faict
De sa docte Franciade
Où si bien il contrefaict
L'Escriuin de l'Iliade.*

*O bons Dieux ! de quel debuoir
Te vis ie adonc, Docte Carle,
Faire estime du sçauoir
De celluy dont ie te parle ?*

*Et nullement enuieux,
De quel cœur t'ouy ie dire
Comme il imitoit des vieux
Les meilleurs sons de la Lyre ? (1)*

(1) Gayetez ; p. 87 de notre édition. Paris, Lemerre, 1871.

L'édition originale de la *Franciade* a paru seulement en 1572, chez G. Buon, in-4 de 14 ff. lim. & 230 pp. L'achevé d'imprimer est du 13 septembre de la même année.

Lancelot de Carle ne se borna pas à ce rôle d'amoureux des lettres & d'introducteur des poètes, il voulut recevoir les leçons de Dorat. Sous cet illustre maître, il devint le condisciple de Ronfard, de Baïf & de Remy Belleau. Il les surpassait par son âge comme par son influence; mais c'était un aîné aimable qu'animait avant tout la passion de la poésie. Il participa donc comme ses compagnons aux exercices & aux travaux que Dorat a résumés d'une manière si séduisante dans ce fragment de son épître à Pierre de Thermes, où parlant de ses élèves & de lui, il dit :

*Nil satius ducens grandi, nihil aptius ævo,
Interquod iuvenes studiosos usque frequenter
Versari, & quæ scire dedit mihi longius ævum
Socratis exemplo senioris rite docere.*

*Ergo non multis, sed paucis quos ego legi
Vel qui me potius legere suis velut aptum
Artibus & studiis ad me venientibus ultro
Vtraque magniloqui mysteria rimor Homeri,
Sive per Iliacos Regum populique furores,
Vnde quid ira decem nocuit funesta per annos
Discitur, & quod clara Ducum capita egerit Orco:
Sive in Ulyssæis erroribus atque periclis,
Non modo quanta fuit duri patientia Nautæ,
Quantum consilii, pietatis, iuris & æqui
Et quantum moderati animi speculamur in illo,
Quem sibi virtutis perfectum exemplar ad unguem*

*Proposuit describendum divinitus Homerus,
Seria multa jocos involvens, veraque fictis (1). »*

A l'école de Dorat, on le voit, les poèmes d'Homère étaient les modèles sans cesse lus, relus, médités, analysés. Nul ne s'étonnera de la grandeur & de la fécondité d'un tel champ d'enseignement, s'il consent à se reporter aux commentaires de nos vieux humanistes. Ces vénérables livres oubliés aujourd'hui dans la poussière de nos bibliothèques, comme des armes trop lourdes pour nos mains débiles, renferment des trésors d'informations. A propos d'une expression hardie, d'un terme douteux, ou d'une interpolation maladroite, ils abondent en parallèles, en explications, & en détails qui font les délices des érudits ou des chercheurs que n'effraient ni l'obscurité de quelques critiques, ni la sécheresse apparente des dissertations littéraires. Dans la bouche d'un maître en l'art de parler, comme en l'art plus difficile d'admirer & de faire admirer, ces leçons devaient être d'inimitables cours d'éloquence. Chaque page de l'Iliade & de l'Odyssée par ce qu'elle provoquait d'éclaircissements pour être vue dans toute sa beauté, devenait sous la parole de Dorat un éblouissant tableau.

Il est difficile de montrer quelle fut exactement la part de Lancelot de Carle dans les travaux que Dorat imposait à ses élèves. Ronfart traduisit Plutus qui fut joué au collège de Coqueret, Remy Belleau interpréta

(1) Io. Aurati. Ep. I, p. 14.

les Odes d'Anacréon, & du Bellay fit passer dans notre langue les chants IV & VI de l'Enéide. Carle, plus libre de son choix, commença la version du premier livre d'Héliodore, de l'Histoire d'Æthiopie (1), mais en son particulier, il continua l'œuvre entreprise de concert avec Hugues Salel, la traduction de l'Iliade d'Homère. Cette collaboration a été signalée par Olivier de Magny dans ces vers de l'Hymne sur la naissance de Marguerite de France :

*Docte Salel & toy Carles encore
Que nostre roy & nostre France honore,
Mettez à part Homère pour vn peu,
Vous enflammant d'vn autre nouveau feu.*

Jusqu'à présent les bibliophiles ont cru que Lancelot de Carle avait entrepris de traduire Homère pour son compte & que cet ouvrage devait être rangé au nombre de ceux qui ne nous sont point parvenus. Il paraît plus vraisemblable de supposer que Lancelot de Carle ayant collaboré à la traduction d'Hugues Salel, publiée en 1545, continua jusqu'en 1551 ce travail auquel Magny prit part en qualité de secrétaire de l'abbé de Saint-Cheron.

Etrangères en apparence à Olivier de Magny, toutes

(1) C'est à M. Tamizey de Larroque que nous devons cette indication. Voir la *Collection méridionale*, tome IV, pp. 13 & 14, not. 4.

ces informations étaient cependant nécessaires pour expliquer l'accueil fait aux *Amours* par les promoteurs de la renaissance des Lettres françaises. Par son âge, par son talent & par ses relations, le poète quercinois était un des jeunes maîtres de l'école nouvelle. Saint-Gelais, Claude Gruget & le comte d'Alfinois le saluèrent comme un enfant de la maison de Marguerite dans le tournoi poétique ouvert sous les yeux du roi, & ses rivaux séduits par son ardeur & sa bonne grâce, l'acclamèrent comme un compagnon d'armes.

Le grand concert d'éloges qui s'étalent aux premières pages des *Amours*, nous semble excessif aujourd'hui. Dans la réalité il fut plus grand encore. Des poètes absolument opposés & personnifiant dans ce qu'il avait de plus tranché, le contraste de l'ancienne & de la nouvelle école, Charles Fontaine & Jean de la Péruse furent unanimes à louer le premier livre de Magny. Mais c'est dans leurs œuvres qu'il faut aller chercher le témoignage de cette admiration. De ces louanges isolées, nous ne reproduirons que celles de l'auteur de *Médée*. Elles ont pour elles la vivacité & la couleur, & c'est bien d'un cœur possédé par la muse tragique que sont nés ces vers :

A. O. DE MAGNI

POÈTE LIRIQ.

*Si tout ainsi, comme ie voudray bien,
A ce sonnet ie pòuuoy donner grace,*

*Le plus parfait que Ronsard mesme face
Seroit contraint quitter la place au mien.*

*O que ie n'ay le luth Aonien,
Qui de Iupin rasserene la face,
Ou celuy-là que les rochers de Thrace
Suiuoient rauis du son musicien !*

*Ie chanteroy non Iupin, ny son foudre,
Ny Mars couuert de sueur & de poudre,
Ni le combat des Dieux & des Geans ;*

*Mais l'honneur saint que ta Castianire
Reçoit des vers entonnés sur ta lire,
Vers qui toufiours viuront malgré les ans.*

Devant de telles manifestations, les poètes nouveaux venus éprouvaient d'abord une vive jalousie ; mais bientôt ce sentiment faisait place à une généreuse émulation. Séduits par la franchise & l'union de leurs aînés, gagnés à l'amour des vers par un entraînement qui ayant devancé leurs propres tendances, pouvait leur servir de guide, ils passaient d'un mouvement d'envie à tous les efforts que suscite une juste admiration dans des esprits élevés. C'est dans un jour de semblable crise, que Loys le Caron, donnant un libre cours à son enthousiasme, s'est écrié :

*Mais quelle troupe chantante ?
Mais quelz poètes sacrez ?*

La ialoufie me tante
De les veoir en telz degrez.
Qui vous a raviꝝ aux Cieux,

Ronfard, Saint-Gelais, Iodelle
Sceue, Bellay gracieux,
Dorat, Muret immortelz,
Peruse, le Masconnois (1),
Baïf, Panias, Alfinois
Tahureau & Desautelz
Magny, mon de Mefme encore,
Vous tous que la France honore,
Vous autres que la faconde
Fait reluire admirément,
De vostre langue feconde
Prodiguez l'or clairement (2).

Dans l'excès de son admiration, Le Caron ne s'est pas égaré. Quoiqu'il vécût assez loin des poètes dont il enviait la gloire, il plaçait chacun d'eux au rang qu'il était digne d'occuper. La justesse de cette nomenclature & en même temps la vogue d'Olivier de Magny ont été confirmées par de plus hauts témoignages. Ronfard, dans le poème des Iles-Fortunées, après s'être vis-à-vis de Marc-Antoine de Muret, lamenté sur les malheurs de sa patrie & sur les fureurs de la guerre

(1) Pontus de Tyard.

(2) La poésie de Loys le Caron. 1554, p. 47.

propose à son ami de s'embarquer pour un autre pays avec les poètes qu'il regarde comme prêts à tenter le voyage. Je voy, dit-il :

*Je voy Baïf, Denizot & Belleau
Butet, du Parc, Bellay, Dorat & celle
Troupe de gens qui court apres Iodelle ;
Icy, l'Huilier vne troupe conduit,
Et là i'auiſe vn grand peuple qui ſuit
Noſtre Maigny...
Voicy Maclou, voicy d'vne autre part
Des Autels & Thyard,
Icy Greuin,
Et là Gruget s'eſueille ſur la riue
Avec Nauiere & Peruſe & Tagault
Et Tahureau (1).*

Tout le ſecret de la faveur de Magny, nous l'avons dit plus haut , eſt dans ſa ſituation & dans ſa jeunefſe ; mais il ferait injuſte de ne le chercher que là. Par ſon talent, le jeune poète était une précieufe recrue pour la Brigade (2).

(1) OEuvres de Ronſard. Edition Blanchemain. Paris, Jannet VI, 373.

(2) Avant de recevoir le nom de Pléiade, le cercle poétique formé par les amis de Ronſard, s'appelait la Brigade. Il comprenait tous les poètes bons ou mauvais enrôlés ſous l'autorité du maître. Quand furent terminés les grands combats livrés pour la défenſe & l'illuſtration de la langue française, c'eſt-à-dire après la mort

A défaut d'un profond favior & d'une haute inspiration, il avait cette originalité moyenne, ce tour d'esprit heureux qui séduit les amants de la poésie facile. Ceux qu'auraient éloignés les efforts lyriques & les tentatives théâtrales de la nouvelle école, se fentaient gagnés par la simplicité & la bonhomie du jeune poète. En quelques endroits il a de singulières fortunes d'expression. D'un mot il peint une coquette en difant d'elle :

Cette beaute gloutonne de victoire (1),

Aux mots qui font image, succèdent des récits formant tableau. La peinture de l'impuissance qui a fourni à Ovide & à Regnier le fujet d'un poème de quelque étendue, se trouve chez Olivier de Magny referré dans un fonnet :

*De l'vn des bras i' enchefnoy nu ce flanc
Semé de lys & de rofes vermeilles (2).*

La méfaventure qui termine cette entrée en fcène est finement esquiffée. Quoique à l'habitude le poète se complaife aux développements fcabreux, en cette circonstance il se montre bref. C'est bien un foldat vaincu

de Tahureau, de la Perufe, d'Olivier de Magny & de du Bellay, Ronfard donna au groupe des poètes furvivants le titre de Pléiade fous lequel ils font venus jusqu'à nous. De tous ceux qui moururent dans la bataille, du Bellay est le feul qui lui ait paru digne d'être infcrit fur ce tableau d'avancement pour la pofférité.

(1) *Amours*. S. 38.

(2) *Amours*. S. 16.

avant tout engagement qui parle par sa bouche. Il n'insiste pas sur une défaite qui n'a profité à personne.

Plus loin Magny se plaît aux évocations mythologiques; mais ici sa verve libertine se donne carrière. Il regrette de n'avoir pas vécu au temps des déesses court-vêtues :

*Je ne vy onc la Deesse excellante
Qui le chasseur en beste transforma,
Je n'y vy onc le Dieu qui s'enflamma
Du feu d'Amour, ravissant la pucelle
Qui dedaignait l'amoureuse estincelle,
Je ne viz onc le celeste visage
Ne le corps nu de la guerriere sage (1).*

Il excelle à placer à la fin d'une énumération galante une pensée dont la clarté & l'élévation répand sur tout ce qui précède une vive lumière, comme en ces vers :

*Je trouue en vous toutes beautez, ma Dame,
Beau front, beaux yeux, de deux arcs couronnez,
Le sein sans per....
Mille doux mots de nature immortelle,
Tous ces beaux poincts vous portez en tous lieux
Mais en mon cœur ie vous porte plus belle (2).*

Cette dernière citation faite comme les premières

(1) *Amours*, p. 63.

(2) *Ibid.*, S. 4.

pour montrer les qualités dont Magny donna la preuve à ses débuts, nous conduit tout naturellement aux amours du poète, & nous impose le soin de rechercher quelles en furent les inspiratrices. La Croix du Maine, du Verdier, Colletet & l'abbé Goujet n'ont fourni à cet égard aucune indication. M. Turquety, dans le *Bulletin du Bibliophile* (1), est le premier qui ait abordé ce sujet délicat & de manière à pouvoir se dégager si des hypothèses discrètement fondées lui semblaient conduire trop loin. L'érudit aimable qui vient d'être cité, s'appuyant sur le 55^e sonnet des *Souffirs* de Magny, dont les deux quatrains sont pareils aux huit premiers vers du 2^e sonnet de Louise Labé, sur l'ode d'aimer en plusieurs lieux, où se trouve le nom de Louise, & enfin sur les stances à sire Ennemonde Perrin, en conjectura que le poète secrétaire de Jean d'Avançon ambassadeur à Rome, avait dû lors de son passage à Lyon, figurer parmi les amoureux de la Belle Cordière. D'autres indices tirés des œuvres de Louise Labé & de celles d'Olivier de Magny auraient pu conduire M. Turquety à des conclusions plus positives. Il faut citer notamment le sonnet *Où print l'Enfant Amour* & l'ode à Anthoine Fumée, qui se rencontrent à la fois dans les poésies faisant suite à celles de Louise Labé, & dans les *Souffirs* & les *Odes* publiées quelques années plus tard, du vivant de la Belle Cordière.

Les vers qui dans l'ode à Anthoine Fumée indiquent

(1) *Bull. du Bibl.* Année 1860, p. 1637.

d'une manière précise la partie de la ville où la tradition a placé la demeure de Louise Labé,

*Vis à vis de ce mont
Orgueilleux de Fourrière,*

enfin le portrait de cette Méduse plus belle que celle dont la tête orne le bouclier de Pallas, de cette enchanteresse qui ressemble à toutes les grandes séductrices, constituent des témoignages peu équivoques d'un amour partagé. Il en est de même aussi de certaine page de la deuxième élégie de Louise Labé où se lisent les vers adressés à Magny, lorsqu'il était à Ferrare auprès de Renée de France :

*D'vn tel vouloir le serf point ne défire
La liberté, ou son port le nauire,
Comme i'atens, hélas de iour en iour
De toy amy le gracieux retour.*

*Or que tu es aupres de ce riuage
Du Pau cornu, peut estre ton courage
S'est embrasé d'vne nouvelle flame
En me changeant pour prendre vne autre Dame?*

Il devient inutile de s'appesantir d'avantage sur les relations de Magny avec Louise Labé; mais il importe d'établir qu'elles n'ont pu commencer avant 1554 & que dès lors le volume des *Amours* ne contient aucune pièce concernant la Belle Cordière. Pour éclaircir cette

question purement chronologique, il suffit de rappeler que les voyages de Magny en Italie datent de l'entrée du poète chez Jean d'Avançon; mais qu'à la mort d'Hugues Salel & même quelque temps après, Olivier de Magny se trouvait isolé. La dédicace de la traduction des onzième & douzième livres de l'Illiade d'Homère, les pièces qui accompagnent cet ouvrage de l'abbé de Saint-Chéron & enfin le tombeau d'Hugues Salel, offrent surabondamment la preuve que Magny cherchait pour l'œuvre posthume de son premier protecteur aussi bien que pour lui-même, un Mécène. Il le trouva non sans avoir éprouvé quelques difficultés & ressenti d'assez vives inquiétudes. A l'appui des conclusions produites plus haut, d'autres indices pourraient être présentés pour en attester la justesse. Le poète qu'un sentiment d'adroite gratitude poussait à louer tous ceux dont il avait seulement un peu de bienveillance pour soutien, n'a fait apparaître le nom de d'Avançon dans ses ouvrages qu'après la publication de l'Hymne sur la naissance de la princesse Marguerite.

Au-dessous des *Amours* d'Olivier de Magny & de Louise Labé, que l'on peut maintenant fixer avec certitude entre 1553 & 1557, amours fécondes puisque de part & d'autre en naquirent de beaux vers, se placent des galanteries de moindre importance. Mais ici le défaut d'intérêt tient moins au mérite des acteurs en scène qu'à l'obscurité dans laquelle ils se meuvent. Magny est un guide très-propre à égayer ses biographes sur les objets de son admiration comme sur les effets de son

culte. Il n'y a pas à insister sur ce dernier point de crainte d'erreurs graves, mais on peut du moins désigner les femmes aimées par le poète. La première, M. Blanchemain le fait remarquer dès le début de ses recherches sur Magny (1), s'appelait Marguerite.

Enseigne-moy, dit le poète à du Bellay, dans le 50^e sonnet des *Amours*,

*Enseigne moy afin que ie decore
L'exquise fleur & gemme que i'adore.*

Plus loin dans l'ode à Monseigneur de Saint-Cheron, il ajoute :

*Celuy veul chanter si ie puis
Qui deuant moy vous a chanté (2).*

Ces menues révélations ne conduisent pas très-loin. Salel n'a point dans les vers qu'il nous a laissés, nommé sa Marguerite; mais il est permis de supposer que cette cruelle était demoiselle d'honneur de Marguerite de France, car un jour Salel chargea le secrétaire de madame la Dauphine, Claude de Plays d'intercéder en sa faveur (3). Cette médiation singulière se passait avant 1536, c'est-à-dire à une époque où Magny était à peine un adolescent. Lorsque dix ans après, devenu le secrétaire de

(1) Préface des *Amours*. Turin, Gay, 1869.

(2) *Amours*, p. 125.

(3) Voir les Œuvres d'Hugues Salel. Paris. Étienne Roffet, in-8° de 64 ff., tit. comp. Priv. du 23 février 1539, f° 51.

Salel, Magny s'éprit à son tour de l'*Admirée* de son protecteur, il eut à subir d'assez vives railleries. C'est à ce propos qu'il écrivit le sonnet :

*S'esbait en de ce qu'ainfi i'adore
 Cette beauté qu'on cuyde voir flétrie.
 Des que le sort voulut que ie la viffe
 Ardent ie fus de luy faire seruice
 Et nestoyé de tous vilz pensemens (1).*

C'est également de cette Marguerite que Nicolas Denizot, portraitiste & poète sous le nom du comte d'Alfinois, a peint l'image, & le vœu de ce tableau se trouve longuement exprimé aux premières pages des *Gayetez*, dans l'ode précieuse & mignarde, commençant par ces vers :

*A qui donc ma douce cure
 Sacreron'nous la peinture
 Du portrait rarement beau
 Qui nous rit en ce tableau (2) ?*

L'intervention de Nicolas Denizot comme portraitiste d'une demoiselle de madame la Dauphine, de la favorite de Marguerite de Valois, ne soulèvera aucune incrédule. Près des princesses de France, sœur & fille

(1) *Amours*. Sonnet XV, p. 29.

(2) *Gayetez*. Edition Lemerre, p. 4.

du Roy, le comte d'Alfinois est dans son vrai milieu.

Jusqu'à la publication des odes, Magny garda son secret sur le nom de cette Marguerite. Mais alors plusieurs années s'étant écoulées, il hafarda au milieu de poèmes adressés à d'autres personnes, un sonnet en l'honneur de Marguerite de Gordon, vicomtesse de Cardaillac, & des stances pour Margarin l'enfant de sa Dame (1). La première de ces pièces est bien d'un poète

Nestoyé de tous vilz pensemens,

mais la seconde témoigne de sentimens plus vifs. Sous de grandes réserves, nous inclinons à croire que Margarin est Antoine de Gordon, le premier enfant que Marguerite de Cardaillac eut de Flotard, vicomte de Gordon en Quercy, chevalier des ordres du Roi (1).

Voici dans quels termes Olivier de Magny fait ses confidences au premier né de sa Dame :

*Margarin, l'enfant de Madame...
 Je ne tiens ton heur des plus grans
 Marguerin pour ce que tu prens
 Ton nom d'yne Grand Marguerite...*

*Mais heureux ie te dis cent fois
 Pour auoir reposé neuf moys*

(1) *Odes*. Edition Lemerre, II, pp. 13 & 63.

(2) Voir la généalogie de la Maison de Cardaillac. Paris 1654. Bib. nat. Lm. 3, 168, p. 30.

*Aux flancs d'une Dame si belle
Qui semble descendre des cieux
Comme vne Pandore nouvelle
Et qui d'un seul trait de ses yeux
Fait languir cent hommes pour elle.*

*.....Cestuy la ne scait point
Comment l'enfant amour nous point
D'un trait plain d'aise & de martire
Qui ne l'oit doucement parler,
Qui ne la veoid doucement rire,
Et ne la veoid parfois baller
Ou ne l'oit quand elle s'ouspire.*

*N'es tu donc heureux de pouuoir
Quant tu veulx à ton aise veoir
Ce poil qui l'or mesmes esface,
Ces yeux, deux célestes brandons,
Ces lys qui croissent en sa face.....*

*Tu prens le jour cent fois
Ces tetins qui semblent d'iuoir
Et les testatant de tes doigz
Mignard leur demandes à boire.*

*Garde doncq bien petit enfant
D'offenser sa blanche poitrine
De tes ongles,
Ou de ta genciue pourprine.*

*Et si i'ay de toy mérité
 Pour auoir ta gloire chanté,
 Margarin quelque recompense,
 Donne luy bientoft cognoissance
 De la langueur & de l'ennuy
 Que ie sens ore en son absence.*

*Et fais, Margarin, si tu peulx
 Qu'elle reçoie encor les vœux
 Qu'humblement deuot ie luy dresse
 Et que l'aigreur de mon tourment
 Elle change en douce allegresse
 Permetant que plus librement
 Je luy descouure ma destresse.*

Cet amour tenace qui ressentit d'abord pour une demoiselle d'honneur un peu mûre, la suit dans les liens du mariage & jusque sous le faix de la maternité, a été une des grandes passions d'Olivier de Magny. Les admirations que le poète éprouva pour une fille de sire Brandelis de Gironde (1) & pour Marie de Launay qu'un même lien de parenté unissait au médecin de la marquise de Nesle, Jacques de Launay (2), n'ont pas été signalées par d'aussi intéressantes particularités.

Par un sentiment de réserve dont il n'était guère coutumier, Magny a équivoqué sur le nom de M^{lle} de Gi-

(1) Voir les *Gayetez*. Ed. Lemerre, p. 92.

(2) Voir les *poésies de Claude Colet*. Paris.

ronde. De Marie de Launay, l'émule & l'amie de Marie de la Haye chantée par du Bellay (1), il a parlé sans feinte comme d'une savante qui pour l'amour des lettres méritait d'être courtisée au grand jour (2).

Après avoir tenté quelques éclaircissements sur les amours d'Olivier de Magny, le moment est venu de faire connaître la valeur & la portée des poésies d'Hugues Salel qui font suite à cet ouvrage. Là encore, dans cette partie de son livre due à une inspiration étrangère, le secrétaire de l'abbé de Saint-Cheron montre toute la souplesse & l'habileté d'un courtifan. Flatteur même quand il fait parler autrui, Magny a groupé avec un art infini les poèmes de Salel qu'il déclare avoir tirés de l'obscurité à l'insu de son maître. Il a assemblé ces vers en se donnant pour double but les louanges de Marguerite & celles du Roi. A l'époque où parurent les *Amours*, Salel était malade depuis plusieurs années. Il achevait de vivre. Ce n'est pas trop présumer de la sagacité d'Olivier de Magny que de croire qu'il redoutait la mort de son protecteur & qu'il cherchait à en atténuer les conséquences. Toutes ces prévisions apparaissent derrière l'appendice dont Magny a grossi son livre. Ce hors-d'œuvre ne contient en effet rien de banal ni d'inutile, & nous allons en analyser les pages principales.

Par ordre de gradation les vers d'amour de Salel

(1) Voir du Bellay. *OEuvres poétiques*. Edition Marty Lureaux II. 56.

(2) Sur Marie de la Haye, voir l'*Abrégé de l'Art poétique*, de Claude de Boissières. Paris, Annet Brière, 1554.

doivent être examinés tout d'abord. Ils ont trait à la Marguerite qu'aima l'abbé de Saint-Cheron & près de laquelle celui-ci réclama l'intervention de Claude de Plays. Après avoir reçu les hommages poétiques de Salel, puis ceux de Magny, cette demoiselle se maria. Elle reçut de son époux en échange de sa main un rang à la Cour & le droit de s'asseoir sur un tabouret. On pourrait croire que cet événement eut pour conséquence de mettre un terme aux aspirations d'Hugues Salel. Il n'en fut rien. Magny nous a, pour sa part, complètement édifiés à ce sujet par son ode à Margarin. L'abbé de Saint-Cheron, que n'intimidait point un sacrement, sentit redoubler son ardeur & il en exhala l'expression en un assez long poème qui demeura inédit sinon inconnu, jusqu'au moment où Magny, s'étant déclaré passionnément épris de Marguerite, ne jugea pas hors de propos de publier avec ses *Amours*, les stances galantes de son protecteur. Ce témoignage de passion en partie double n'apparaît point à première vue. D'après l'avertissement de Magny, il ne faudrait voir dans les vers de Salel que des réminiscences, des imitations de poésies italiennes. En réalité dans les ternaires de Monseigneur de Saint-Cheron, il y a toute autre chose qu'un lieu commun versifié. Un sentiment très-personnel se dégage notamment des strophes suivantes :

*Encor vn coup le beau fleuve de Seine
Orra les cris & plainte doloieuse
Du cueur blessé de pensée non saine.*

*Encor vn coup la flamme vigoureuse
Aparoitra deuant les yeux de celle
Qui contre moy se montre rigoureuse.*

*l'esprouueray si l'ardante estincelle
A tel pouuoir, lors qu'elle est descouuerte,
De me brusler comme quand ie la cele,*

*l'essayeray si la complainte ouuerte
Pourra gagner enuers la douce face
Quelque guerdon de la peine soufferte,*

*Et s'il auient que ie rompe la glace
De la rigueur qui me desfend l'entrée,
Il n'est douleur qui soudain ne s'efface.*

*La grand cité & prochaine contrée
Resoneront du nom de ma maistresse
Dedans mes vers chantée & illustrée.*

*Telle iadis fut renommée en Grece,
Par sa beauté & douce courtoysie,
Qui onques n'eut louange plus expresse.*

*Car ie feray si bien en poësie
Qu'on nous dira heureux, moy pour escrire
Si beau suiet, elle d'estre choysie.*

O corps gentil ! Quand te pourray ie dire

*Et descouvrir le fons de ma pensée
En lieu secret comme ie le désire.*

*..... Ie scay bien qu'une enuie,
Vn faux raport avecque malebouche
Empeschent que de moy sois servie.*

*Mesme danger au visage farouche
Presentera à tes yeux vn grand nombre
De vains perilz te liurant l'ecarmouche,*

*Entre lesquelz l'honneur qui n'est qu'une ombre
Vn épantail formé de chose vaine
T'esblouyra te rendant morne & sombre.*

*O pauvre sexe, hélas comme on te meine
Au tabouret ! Comme l'on te deguise
Les entremetz de cete vie humaine.*

*Ta liberté, ta naïue franchise
Qui est vn bien sur tous inestimable
Est à grand tort asseruie & sumise,*

*Nature fit de matiere semblable
L'homme & la femme & les unit ensemble
Pour estre l'un à l'autre secourable.*

*Or maintenant dites que vous en semble,
Dames d'esprit, trouuez-vous compagnie
Quand l'un commande & l'autre de peur tremble ?*

*Certainement c'est vne tyrannie
Par les maris dessus vous vsurpée
Et que ce soit iustement ie le nye.*

*Par la vous est toute ioye coupée
Vous le scauez. Et ie m'en deuerois taire
Mais la muse est hors de moy echapée.*

Quand il aura reconnu que ces vers ont un sens dont Magny s'est vainement efforcé d'atténuer la portée, plus d'un lecteur s'étonnera de la légèreté du poète. En cette occasion, ne jugeons pas Hugues Salel avec trop de rigueur. Ces rimes condamnables plutôt que coupables étaient pour les contemporains de l'auteur des jeux d'esprit & des crimes de lettré.

Un plus grave sujet sollicite maintenant notre attention. Il ne s'agit plus de supplications à une dame cruelle, mais bien de louanges en l'honneur d'Henri II. De la poussière où Salel avait laissé ses dernières poésies, Magny a tiré pour en grossir son premier livre trois sonnets (1) des entrées du roi & de la reine à

(1) Les sonnets en question ont eu des fortunes diverses. Le premier sous le nom de Mercure (Ed. or. des *Amours*, f° 83), a été submergé par la pluie avec la fête projetée. Voici l'histoire de cette tempête, d'après l'histoire de Chartres de M. E. de Lépinos, II, 190.

« Le lieutenant général de Herouard se donna beaucoup de mal pour que rien ne manquât à la fête & il poussa le zèle jusqu'à enjoindre aux bourgeois, sous peine de prise de corps & de biens

Chartres (18 novembre 1550) & à Orléans (4 août 1551) & un chant poétique présenté à Henri II à l'occasion du jour de l'an.

Ces étrennes en vers méritent seules qu'on s'y arrête, parce qu'à travers un long préambule mythologique destiné à diviniser le véritable sujet du poème, elles offrent le tableau authentique d'une ré-

de se vêtir pour la cérémonie de velours, satin, taffetas & autres richesses. M. le Dauphin & sa jeune fiancée Marie Stuart accompagnés de la reine douairière traversèrent la ville le vendredi 14. Mais on se borna à les saluer & à leur offrir deux poinçons de vin & des boîtes de dragées & de cotignac, les grandes démonstrations étant réservées pour leurs Majestés. Le dimanche, 15 novembre, on fit une répétition générale & le mardi, 18, jour de l'entrée, le cortège se dirigea dès le matin vers le grand chemin de la porte Drouaise. Tout allait pour le mieux, lorsqu'un orage imprévu vint fondre sur l'honorable assistance & obligea les bourgeois, manants & habitants jusqu'au lieutenant général lui même, à se réfugier dans l'église Saint-Maurice & les hôtelleries voisines pour sauver leurs habits de gala. Or, au même moment, le roi & la reine, désireux d'éviter la pluie, quittèrent le chemin de Josaphat qu'ils suivaient, pour couper le plus rapidement possible par celui de la Croix-Jumelin & arrivèrent en ville sans rencontrer personne; d'où la montre n'eut pas lieu à la grande honte des habitants. »

Les deux derniers sonnets d'Hugues Salel, présentés au roi, sous le nom de Liber Pater & le second sous le vocable de la Déesse Aurélia (*Amours*. Ed. or. ff^{os} 83 v^o & 84), ont la valeur de documents officiels, & on les trouve au cahier D, f^o IV, du livret intitulé : La magnifique & triomphante entrée de la noble ville & cité d'Orléans faite au tres-chrestien Roy de France Henri II^e du nom & à la Royne Catherine son épouse le IIII jour d'août MDLI. Ensemble plusieurs harangues faites audit seigneur. Paris, J. Dallier, 1551, in-8.

ception solennelle à la Cour. Par le récit d'une fête dans l'Olympe, présentée comme prologue d'un grand lever du roi, Salel a réussi à placer dans une atmosphère lumineuse des personnages un peu sombres; mais quelque verve qu'il ait dépensée dans le règlement de ce ballet dansé par les dieux devant Jupiter, nous ne nous arrêterons pas à ce divertissement dont tout l'intérêt est au fond du théâtre, dans les illustres comparfes au-dessous desquels s'agitent des divinités en goguette. Là Jupiter est Henri II, & devant le roi Salel fait passer les grands de la Cour,

Entre lesquels, dit-il :

Maint Prince ou Duc notable

*De vostre sang à voz piedz se getterent,
Vn cardinal de Guise (1), vn connestable (2)
Tant estimez, vn duc d'Aumalle (3) afable
Et courageux, mesme honneur vous porterent,
Voz marechaux de France presenterent
Corps & esprit par deuot sacrifice
Vous promettans tousiours humble seruice.*

D'autre coté l'honneur de l'Italie

Vostre compaigne & espouse prospere,

(1) Charles, cardinal de Guise qui prit le titre de Cardinal de Lorraine après la mort de son frère Jean, le 18 mai 1550.

(2) Le connétable Anne de Montmorency.

(3) Claude de Lorraine, second gendre de Diane de Poitiers par son mariage avec Louise de Brezé.

*Par qui la France est huy tant embellie
 Qu'elle se sent au hault degré sallie
 En vous voyant desia quatre fois pere (1)
 D'yemble vouloir que sa grandeur tempere
 Vous salua en vous reconnaissant
 Seigneur, mary & son Roy trespuissant.*

*La Marguerite (2) & la perle de pris,
 Vraye Minerue, Idée de prudence,
 C'est vostre sœur la fleur des bons espritz
 En qui tout l'heur des astres est compris,
 Tres humblement vous fit sa reuerence,
 Diane aussi Duchesse de Valence (3),
 Menant de rang marechales, marquises
 Vous fit sentir ses graces tresexquises.*

*Impossible est en peu de vers coucher
 L'affection de la Grand' Marguerite (4)
 La Nauarroise enuers son neveu cher
 Ny de sa fille (5) & vault mieux n'y toucher.*

(1) Cette indication permet de fixer au 15 janvier 1549 la date du poème de Salel. A cette époque Catherine de Médicis avait deux fils & deux filles : François (1543) & Louis (1548), Elifabeth (1545) & Claude (1547).

(2) Marguerite de France, Duchesse de Berry, née en 1523, Duchesse de Savoie en 1559.

(3) Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois.

(4) Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}.

(5) Jeanne d'Albret, née en 1528, mariée en 1548 à Antoine de Bourbon.

*Tant grande elle est que ne peut estre escrite,
Encore moins l'excellance & merite
Le port, la grace & la beauté tant rare
De l'Escoffoise (1) & celle de Ferrare (2).*

*L'une a passé la mer terrible & dure
Non sans danger pour voir son protecteur,
Et deffous luy prendre sa nourriture.
L'autre a souffert vent, gelée, froidure
Et surmonté des Alpes la hauteur,
Dieu de cecy est le seul directeur
Qui veult lier par amour souveraine
France & Escoffe, & Ferrare & Lorraine.*

Cette poésie vaut de l'histoire. Elle groupe des portraits d'une fidélité absolue. Les personnages que Salel a fait entrer dans ce tableau, sont vus sous un jour exact & à leur véritable place. Aucun d'eux n'occupe un rang qui ne lui ait été reconnu par les chroniqueurs de l'époque. Le cardinal de Guise, le connétable & d'Aumale entourent & enveloppent Henri II. Diane de Poitiers, grande maîtresse du Palais & du roi, est ici à la tête des dames de la Cour. Ainsi de tout côté paraden au premier plan les favoris des deux sexes. Au-dessous d'eux, dans le simple état d'une incontestable grandeur apparaissent de nobles figures, chères aux poètes d'a-

(1) Marie Stuart, née en 1542.

(2) Renée de France, Duchesse de Ferrare (1510-1575).

lors, Renée de France, les deux Marguerites, Jeanne d'Albret & près d'elle dans sa grâce de petite princesse, Marie Stuart enfant. D'autres indices d'exactitude font à relever encore dans le poème d'Hugues Salel. Il a rendu dans ses derniers vers jusqu'aux préoccupations politiques de la Cour alors tout enfiévrée de rêves de conquêtes & tournant vers le Nord comme vers le Midi ses vues ambitieuses. Il s'y est même associé en résumant dans l'apostrophe suivante l'expression de ses vœux :

*Je prie Dieu, o mon Roy tout puissant
Que par sa grace & bonté infinie
Vueuille arrondir ce Gallique croissant,
Et faire voir le saint lys florissant
Sur l'Italie, Espagne & Germanie,
Voꝝ bons sugetz viure en concorde vnie,
Vous en santé & voꝝ enfants aussi
Et mal finir qui ne le veult ainsi.*

En tirant ces vers de l'oubli, pour les placer aux dernières pages de son premier livre, Magny ne faisait pas œuvre de banale flatterie. A l'exception de Marguerite d'Angoulême morte en 1549, tous les acteurs mis en scène par Salel, étaient encore debout & pour Olivier de Magny plus que pour l'abbé de Saint-Cheron qui allait expirer, il importait de stimuler leur bienveillance en rappelant le souvenir d'un glorieux anniversaire. L'artifice du jeune poète pouvait passer pour le

tribut d'une juste admiration, non pour une dédicace à son nom & à son profit.

Ici prend fin une notice dont le cadre s'est étendu en deçà & au-delà des *Amours* de Magny, pour expliquer l'accueil fait à cet ouvrage par des poètes qui semblent les aînés de l'auteur par l'âge & par la célébrité, & pour mettre en lumière les motifs particuliers qui ont poussé Magny à fonder à son livre une partie de l'œuvre d'Hugues Salel. Dans ce but il était à propos de multiplier les recherches & de recueillir tous les témoignages propres à éclaircir les moindres obscurités. Sur ces points latéraux, comme pour les *Amours*, objet principal de notre travail, nous avons multiplié les citations, en les rattachant l'une à l'autre par un lien logique & en sacrifiant de parti pris les affirmations générales aux pièces pouvant tenir lieu de documents.

E. COURBET.



LES AMOURS
D'OLIVIER DE
MAGNY QUERCINOIS,
ET QUELQUES ODES DE LVY.

Ensemble

*Vn recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salet
Abbé de saint Cheron, non encore veuës.*



Aucc priuilege du Roy.

A PARIS.

Par Estienne Groulleau Libraire, demeurant
en la rue Neuue nostre Dame à l'enfei-
gne saint Iean Baptiste.

1553.

LA CASTIANIRE

D'OLIVIER DE MAGNY.

AV LECTEUR.

SONET.

D'OR Barbarin, & d'argent de Copelle,
D'aniç, d'ailletç, de roçes, & de lys,
Et de boutons avecq' l'aube cueillis
I'ay façonné ceste Couronne belle,

*Pour en orner, d'une forme nouvelle,
Le sacré chef de l'auteur que tu lis,
Qui tellement a mes yeux embellis
Que luy mourant i'en suis faite immortelle.*

*Et toutesfois si tu trouues plus beau
Le verd Laurier pour luy faire vn chapeau,
Compasse l'en, & luy couure la teste :*

*Il me suffit d'auoir part en son cuer,
Et de le voir ainsi de moy vainqueur,
Comme de luy ie fis ample conqueste.*



Εἰς Καστιάνειραν Ὀλιβαρίου.
Εἶδει θηλυτέρας ὡς Καστιάνειρ' ἐκέαστο,
Τὼς ὁ ἀνὴρ αὐτῆς ἀνέρας εὐεπίη.

Ἰω. Αὐράτου.



A MONSEIGNEVR

DE SAINT CHERON ET DE SAINT SANSON

CONSEILLER ET AVMOSENIER ORDINAIRE

DE LA ROYNE.

MONSEIGNEVR, depuis le iour qu'il vous pleut me recevoir des vostres en vostre maison, i'ay cherché toutes les occasions que i'ay peu penser, pour vous montrer à l'effet la bonne affection que i'auoy (comme i'ay encore) de recognoistre ceste faueur que vous m'avez faite. Toutesfois quelque peine que i'aye prise, ie n'en ai sceu trouuer, à tout le moins d'assez suffisante, pour vous tesmoigner, comme ie voudroy, le desir que i'ay de n'enfeuelir par vne ingratitude les biens que i'ay receuz de vous. Et c'est pourquoy en attendant quelque commodité meilleure, ie me suis auisé de faire vn amas de quelques vers que i'ay mesurez autresfois sur la lyre, &

depuis, l'ayant mis en ceste forte, vous en faire vn present, sachant tresbien ne le pouuoir mettre en lieu de plus grande feureté qu'entre voz mains, qui de tous temps auez les Muses & les Graces aupres de vous. Vous assureant, Monseigneur, que ie crain tellement de trop entreprendre en cest endroit, que sans le bon visage que ce liure a receu de Messieurs de Ronfard, Dorat, Muret, Saingelais, Iodelle, Baif & Denifot, personnages qui vous font assez cogneuz, sans que ie vous tienne plus long propos de leurs excellances, & encore les applaudissemens de beaucoup d'autres Seigneurs bien estimez entre ces premiers : ie n'eusse iamais osé vous adresser chose si peu conuenable à voz yeux pour le respect de mon merite.

Je vous supplie donc treshumblement, Monseigneur, de prendre en gré ces petits labeurs conduitz & menez par les diuers chemins de ma ieunesse, & depuis mis en vn monceau pour les apendre à l'autel de l'affection immortelle que i'ay de vous faire seruire : voire mesmes faire tant pour moy, s'il vous plaist, que de les peser en la iuste balance dont vous auez acoustumé mesurer toutes choses, mettant ceux que vous trouuez dignes de lire (nonobstant que ie ne presume rien de la masse) en vn petit coin à part pour en passer le temps aucunesfois, & le reste qui ne pourra venir à ce degré passer en silence sans empescher vostre diuin entendement en occupation si terrestre & basse, i'ay osé les acompagner d'vn chant poétique, & de quelques chapitres d'Amour que vous auez autresfois escritz, non tant, mon Seigneur, pour am-

bition de gloire que pour meriter quelque souuenance de moy à la posterité, en recognoissance du bien qu'elle aura receu de moy pour lui faire veoir des singularitez si rares. Si en celà ie vous auoy tant soit peu offensé, ie vous supplie le plus humblement qu'il m'est possible de me le remettre, & ne delaisser pour ceste ocaſion à me monſtrer le doux viſage & bon recueil qu'il vous plaist, de vostre grace, me faire ordinairement. Cependant & tousiours,

Mon Seigneur, ie prie le createur vous donner, en parfaite fanté, treslongue & tresheureuse vie. De Paris, ce xxvii. de Mars. 1553.

*Vostre treshumble & tresobeissant seruiteur
Oliuier de Magny.*





ESTIENNE IODELLE

Parisien.

ODE.

LES poëtes fauorables,
Amys de la Deité,
Sont les peintres pardurables
De son immortalité,
Dont le trait viuement affole
Les Dieux repeuz en leur parolle.

Qui est-ce qui la Nature,
Tant diuerse en ses effetz,
Peut animer en peinture,
Sinon les sonneurs parfaitz,
Qui d'vne main industrieuse,
La font de soymesme amoureuse?

Contre le Ciel peut mesprendre
Le peintre qui de sa main,

Dans son tableau tâche rendre,
 Dessous vn visage humain,
 La face & la force animée,
 D'vn Dieu suiet à la fumée.

Mais le labeur d'vn Poëte
 Que la rouille ne corront,
 Dont la carte n'est sujette
 A rien qui soit en ce rond,
 Les Dieux en leur nature trace,
 Et mesme entre les Dieux prend place.

La Castianire heureuse,
 Que Magny adore icy,
 Dans la table rechineuse,
 N'eust pas esté peinte ainsi,
 Et pour vne Déesse telle,
 La table seroit trop mortelle.

Qui est-ce qui peindroit l'ame
 Ornement de ce beau corps,
 Qui est-ce qui ceste flamme,
 Qui est-ce qui ces accordz,
 Ce beau port, ces humbles brauades,
 Ces propos, ces ris, ces aillades?

Celà donc qui par la destre
 D'vn ouurier laborieux,
 Entablé ne pourroit estre,

*Par ce peintre industrieux
Si bien exprimé l'on peut lire,
Que chacun des Dieux s'en retire,*

*Se sentant de telle chose
Enialouzer viuement,
Et sa ialouzie enclose,
Raporte au Ciel tellement,
Qu'ilz desfrent tous à son heure,
La retraire au Ciel, sa demeure.*

*Mais estant là retirée
Par les Dieux, nous ne verrons
Sa vie au monde empirée,
Du fil des ans noz larrons,
Car ce, dont Magny meurt pour elle,
Rend icy sa vie eternelle.*

*O saint Poëte admirable,
En ton estrange pouuoir,
A Pigmalion semblable,
Dont le pleur peut emouuoir
Les Dieux à donner vne vie,
Passant celle qu'ilz ont rauie.*

LVY MESME A MAGNY

DISTIQUE MESVRÉ.

PHEBUS, *Amour, Cypris, veult sauuer, nourrir, & orner,*
Ton vers, cueur, & chef, d'ombre, de flame, de fleurs.

PIERRE DE RONSARD

Vandomois

A OLIVIER DE MAGNY.

SONET.

Bien *est vraiment le trait de ces beaux yeus*
De ces beaux yeus le trait est vraiment dinne,
Qui t'a blessé d'estre au Ciel vn beau sinne
Et de ses feux embelir tous les Dieus.

Bien est vraiment le suiet precieus
De la beauté qui te fait nouveau Cygne,
Et qui ta voix contr'échange en Bucine,
Pour entoner sa gloire dans les Cieus.

*Vy doncq (Magny) bien-heureus de ta plaie,
 Bien-heureus, di-ie, & puis qu'elle te paie,
 Heureus Magny, de tourmens si plaisans.*

*Car ie me trompe (en te lisant) ou celle
 Qui t'ard le cueur d'vne flame si belle,
 T'apreste vn nom qui desira les ans.*

IAN ANTOINE DE BAIF.

NON sans l'essai des fleches qu'Amour tire,
 Non sans l'ardeur du brandon Cyprien,
 Ores, Magny, tu fais luire si bien
 Le feu si beau, qui si dous te martyre.

*En ta faueur la Muse qui t'atire
 Voire & le chef du Choeur Parnassien
 A peu laisser le bord Permessien
 Pour donner l'ame aus fredons de ta lyre.*

*Pouffe, Magny, sui ton œuure entrepris,
 Vien t'enroller entre les bien apris
 A deuancer des Muses la carriere,*

*Si quelque fois les belles m'ont receu
 En leur saint bal (& ie ne suis deceu),
 Tu dois laisser maint & maint en arriere.*

MARC ANTOINE DE MVRET.

SONET.

VERS amoureux, vers doucement sonnés,
Certains tefmoins d'une gentile flame
Qui des oians penetrés iufqu'à l'ame
Tant qu'on les void de merueille étonnés.

*Vers tant polis, vers tant bien entonnés,
Qu'à vostre fon de plaisir on se pâme,
Vers, qui l'amant, & son heureufe Dame,
D'immortel los brauement couronnés :*

*Respondés moi, de quel Dieu le pouuoir
De vostre auteur vint l'esprit émouuoir,
Tant qu'il vous fit de fi parfaite grace?*

*D'un bout de trait Amour nous écriuit
Dedans son cueur, le iour qu'il le rauit
Par le regard d'une celefte face.*

A LA CASTIANIRE D'OLIVIER DE MAGNY,

PAR EST. DE NAVIERES.

Av plus beau teint, des plus viues couleurs,
Par ton Magny ta sainte image est peinte
Des mesmes traitz qu'en son cueur fut empreinte,
Au iour premier de ses heureux malheurs.

Icy verras tes celestes valeurs,
Obiet fatal de sa flamme si sainte,
Icy verras l'assurance, & la crainte,
L'aigre douceur de ses gayes douleurs.

Mais noz enfans mil & mil ans suyans,
Lisans les feuz qui vous brulloient aymanz,
Diront de toy piteusement cruelle,

Heureux suiet duquel les yeux guerriers
De leur vaincu, furent si doux meurriers
Qu'ilz font sa vie en mourant immortelle !

HEXASTIQUE FRANCOIS

PAR LE CONTE D'ALSINOIS.

VOY de rechef, ô alme Venus, Venus alme, rechanter
 Ton loz immortal par ce poëte sacré.
 Voy de rechef vn vers animé, vers digne de ton nom,
 Vers que la France reçoit, vers que la France lira :
 Et fay qu'en resonant ton loz, il puisse de ses vers,
 Par ta benigne faueur vaincre la force d'Amour.

In ocio negotium.

REMY BELLEAV.

ON est prisé pour auoir combatu
 Contre l'effort & depiteuse rage
 D'vn ennemy, quant d'asseuré courage
 On l'a sous foy vaillamment abatu.

De telz honneurs Hercule reuestu,
 Raut le Ciel, & eut tel auantage

*Que l'un des Dieux, encores que l'outrage
De sa Ma ratre empeschast sa vertu :*

*Mais toy, Magny, combien que son esclave
T'ait fait Amour, & de ruse plus braue !
Dardant ses traitz, ait afferuy ton cueur :*

*Si tu as pris (estant vaincu) la place
Du plus vaillant, nous monstrant à la trace,
Que tu viuras autant que ton vainqueur.*

CLAUDE GRUGET

PUISQUE parmy le verdoyant ombrage,
Chacun oyseau degoise sa chanson,
Sans que le moindre ayt egard au doux son
Du Rossignol, honneur du gay bocage :

*Doy-ie auoir peur de chanter mon ramage,
Non plus qu'aux champs le serin ou pinson,
Veu que ie sens l'ardeur & le glaçon
Du Dieu auquel les autres font hommage ?*

*Non non, Magny, les vers que ie distile,
Encor qu'ilz soient du plus humble & bas stile,
Ne cedent point au desir plus extreme.*

*Comme les grans ie sacre ton honneur
 Au Dieu qui t'est si large guerdonneur,
 Qu'on voit tes vers te couronner toy mesme.*

Fra gli dui.

CL. COLET CHAMPENOIS.

SONET.

N^E *cherche plus ton Enfant euolé,
 C'est moy, Venus, qui t'en dira nouvelle,
 Çà le tetin, çà la leure iumelle,
 Pour mon guerdon que ie sois acollé.*

*Deuers Magny ce mignart est vollé
 Et, le cruel, de sa fleche cruelle
 Cruellement iusques à la mouelle
 Le transperçant l'a du tout affollé.*

*Du chaste obiet d'yne diuine face,
 Face pourtraite au moulle d'yne Grace,
 L'a tant emeu qu'il en est au mourir :*

*Puis doncq', Venus, que tu as la puissance
 De luy donner quelque douce allegence,
 Vien, ie te pry', vien tost le secourir.*

T. P. I. M.

IAN DE CASTAIGNE

Bourdellois.

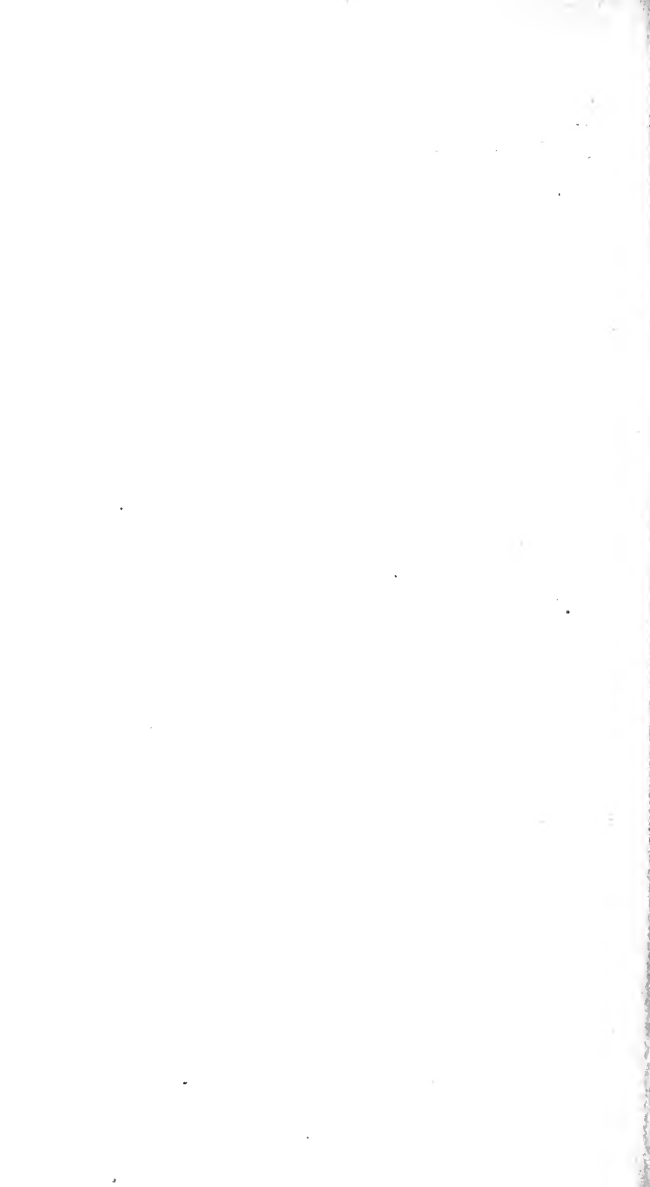
SONET.

DES verdz cheueux de la belle Daphné,
De l'arbre mol que Venus ayme & prise,
Et du rameau que Bachus fauorise,
Ton docte chef n'est point enuironné.

D'yn beau tortis ie le voy coronné,
Tortis de fleurs, que l'orgueil de la Bise
Ne fletrira, non pas la couuoytise
Du vieil Faucheur d'ailerons empanné.

La rare main de celle que tu chantes,
L'a façonné de ces fleurs excellantes
Pour guerdonner ton merite & ta foy.

Heureuse main ! heureuse Dame encore,
Qui de telz dons ta perruque decore,
Pour illustrer l'eternité de foy.





LES AMOVRS
D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois,

ET QVELQVES ODES DE LVY.

SONETZ.

I.

Qvi le croira, bien qu'en vers ie l'escriue,
Que pour mon mal, difficile à celer,
Vn ardant feu se voye estinceler
Dans la froideur d'une glace si viue?

*Je n'escri rien qui du vray ne deriue,
Mais si quelqu'un ne croit à mon parler,*

*Voye ma Dame, & sans plus loing aller ,
Il trouuera la froidure nayue.*

*Regarde apres mon corps ia consumé,
Il le verra viuement alumé
Du cler rayon de sa beauté celeste :*

*Et cognoistra que sa dure froideur
Alume en moy la deuorante ardeur
Et le brazier qui me brusle & moleste.*

11.

*Les rais flambanz de vostre oeil foudroyant,
Persans mon cueur de leur lumiere prompte,
Firent leuer l'Amour qui me surmonte,
Qui sommeilloit en mon sein larmoyant.*

*Luy esueillé freschement flamboyant,
Tira vers soy la lueur qui me domte,
Puis en forma vne image à ma honte,
Tous mes espritx à son aise ployant.*

*Et neanmoins si douce fut à l'heure
Ceste clarté des clartez la meilleure,
Si douce aussi l'idole, & ces beaux yeux,*

*Que tout l'amer qui depuis m'enforcelle
Est temperé de ce doux gracieux,
Qui dans mon cueur tousiours se renouuelle.*

III.

*Ame de moy, non espouze, mais Dame
De mon las cueur, tant rongé de soucy,
En qui mon bien & mes forces aussi
Font leur seiour, comme souz seure lame :*

*De mon honneur la colonne, ò mon Ame,
Si maintenant ie pars de vous transy,
Vous scauez bien, il vous est eclercy
Quel est mon deul, & ma cuyfante flame.*

*Sans vous estant, ie suis du tout estaint,
Car vous guidez ce corps d'Amour ataint,
Et luy soufflez sa vigueur la plus forte,*

*Puis qu'ores donc vous voyez que contraint
Ie pars de vous, d'aspre douleur estrainct,
Ayez pitié du tourment que ie porte.*

IIII.

*Ie trouue en vous toutes beautez, ma Dame,
Beau front, beaux yeux de deux arcz couronnez,
Soubs deux Rubis de Lis enuironnez,
Ces belles dens qui tenaillent mon Ame,*

*Le sein sans per, dont l'Archerot m'entame,
Dix doigtz Marbrins de Perles atournez,*

*Et mille oeillets avec l'Aurore nez
Et vostre teint le motif de ma flame,*

*Cent mille filz de soye belle & riche,
Qui vostre chef dorent de main non chiche,
Et mille rais qui sortent de voz yeux,*

*Mille doux mots de nature immortelle,
Tous ces beaux poinctz vous portez en tous lieux,
Mais en mon cueur ie vous porte plus belle.*

V.

*Le iour tant beau & tant auentureux
Qu'Amour domta ma forte liberté,
Bruflant mon cueur d'une ardante clarte,
Qui m'esblouyt, & me rend bien heureux,*

*Vn beau Soleil, vn Soleil vigoureux
Ie vy çà bas, qui d'une infinité
De belles fleurs, en toute extremité
Ornoit l'entour de ses pas amoureux.*

*Dont moy oyant le son de ses propos,
N'habandonnay tout soudain le repos,
Et pas à paz mesurois son aleure:*

*Mais en suiuant sa diuine excellance,
Trop obstiné dessus sa contenance,
Lyé ie fuç avec sa cheueleure.*

VI.

*Diuin Salel de qui l'ancre dorée
Plante à ton loz vn Laurier verdissant,
Dans le milieu du pourpris florissant
De nostre France, amplement honorée,*

*Que d'Apollon la faueur désirée,
N'est en mon vers l'obscur éclercissant,
Comme des tiens il est éblouyffant,
Les yeux plus vifz & sa torche Etherée !*

*L'enrichiroy de cent mille couleurs,
Les raritez, les beautez, & valeurs
De ma Déesse, ornement de nostre age,*

*Voire si hault en degré la mettrois,
Qu'à son renom n'aprocheroient ces trois,
Delie, Oliue, & Cassandre la sage.*

VII.

*Arrestez vous voyez las, douceur grande,
Parfaitz amans, des yeux de ma Meduse,
Et contemplez ce qui rend si confuse
L'Ame de moy qu'autre bien ne demande.*

*Puis admirez, Amour vous le commande,
Ceste beauté pour ma ruyne infuse*

*Au lac d'oubly, puis vostre esprit s'amuse
A l'esthomas auquel ie fais offrande.*

*Soyez prudens toutesfois estimez,
A celle fin de n'estre transformez,
Comme ie fus en Marbre dur & blesme,*

*Dont à l'Amour rens nonpareille grace,
Qui mes desirs mit en si haulte place,
Qu'en oubly mis & le monde & moymesme.*

VIII.

*Amour auoit du plus saint de sa flame,
Enuironné le chasteau de mon cueur,
Quand il se fit de mes forces vainqueur,
Me rendant serf treshumble de ma Dame.*

*Le lieu, le temps, & l'effort de mon ame
N'eurent pouoir d'apaiser la rigueur
De cest Archer, ains en croist la vigueur
Au seul record du trait dont il m'entame :*

*Et toutesfois i'estime bienheureux
L'aspect benin de mon astre amoureux,
Me fortunant d'vne telle secouffe,*

*Puisqu'en l'obget duquel ie suis épris,
Tout le plus beau des Astres est compris,
Et de l'Amour l'amertume plus douce.*

IX.

*Comme au printemps la Pastourelle gaye,
A qui le froid de l'hiuer ia passé,
Auoit d'ennuis grand nombre pourchassé
Et de langueur faict mainte amere playe :*

*Maintenant va, puis sautelle, & s'effaye
Parmy les champs d'vn desir insensé,
Rendre du tout son cueur recompensé
Par la verdeur de ce temps qui l'esgaye :*

*Mais il auient qu'elle foule en sautant
Vn froid Serpent deffous l'herbette estant
Si qu'il la mord, dont apres ell' trespasse.*

*Ainsi m'auint quand de voz doux propos
Me prometiez allegence & repos,
Blessant mon cueur du trait de vostre grace.*

X.

*Ie cherche Paix, & ne trouue que Guerre,
Ore i'ay peur, ore ie ne crains rien,
Tantost du mal, & tantost i'ay du bien,
Ie vole aux cieux, & ne bouge de terre :*

*Dans mes desirs l'esperance i'enserre,
Puis en l'instant ie luy romps le lyen,*

*I'ayme celuy qui m'est le seul moyen
Du dard pointu qui sans cesse m'enferme,*

*Je voy sans yeux, ie cours sans deplacer,
Libre ie suis, & me sens enlacer
D'un cable d'or qui le Soleil egalle.*

*Je glace au feu, & brusle dedans l'eau,
Je riz en pleurs & ronge mon cerueau,
Chantant tousiours comme fait la cigalle.*

XI.

*Qu'esperez vous mon Phenix pour me faire
Ore vn ioyeux, ore vn triste trait d'oeil,
Si par cela, ma douleur & mon dueil,
Et mon grand feu ne s'estaint ou modere?*

*L'immortel feu qui dedans moy repaire,
Sort de mon cueur, & vostre doux acueil,
Ou la froideur d'aucun mauuais recueil
N'ont le pouoir de l'esteindre & deffaire.*

*Regardez donc si iamais homme ayma
Ainsi que moy, que l'archer transforma
Des le moment que i'euz veu vostre face.*

*D'autant qu'en loz, en honneur, & beauté
Vous excellez, en ferme loyauté
Mon amytié toutes autres surpasse.*

XII.

*Diuine ardeur, flamme amoureuse & belle,
Qui des beaux yeux de ma Dame en mon cueur
Auec ses mains l'Archerot nu vainqueur,
Alume prompt d'vne sorte nouvelle.*

*Combien Amour & sa mere immortelle
Ie doy louer, ayant de ceste ardeur
Fauorisé de mon sort la froideur,
Au seul plaisir d'vne maistresse telle.*

*Iamais ne soit que ceste aspre chaleur
N'ayt dedans moy lieu, repos, & valeur,
Iamais ne soit que ie n'arde & englace,*

*Puis qu'en bruslant ie suis fait immortel,
Et en glassant ie suis encore tel,
Pour auoir mis mon Ame en haulte place.*

XIII.

*Sera il vray que ie doiue chercher
Cil qui me fuyt, & dedaigneux se cache,
Et le voyant (ce me semble) ne tasche
Que de mon sein l'ame & cueur arracher?*

*Sera il vray que du seul aprocher
De moy craintif vn espoir il m'atache*

*Dans l'esthomas, d'ou apres il l'arrache
Quand ses beaux yeux des miens vient à cacher?*

*Sera il vray qu'ainfi ie le suplie,
Sans l'adoucir, & sans voir qu'il se plye,
Non plus qu'vn Roc priué de sentiment?*

*Si ie n'en ay o Dieux vengeance prompte,
Ie publieray qu'en vostre firmament,
De la Iustice on ne fait plus de compte.*

XIIII.

*Lors que vaincu de l'ire en sa deffence
L'homme habandonne & laisse la raison,
Et que l'erreur tire à soy l'oraison,
La langue & main qui les amys offense,*

*Si bien depuis il blasme l'inconstance
Du sort auteur de tant aspre achoison,
Rien ne luy vault de ses cris la foison
Pour reparer ceste aigre violence :*

*Las ie me deulx ! & toutesfois en vain,
D'auoir escrit de mon indocte main
Tant de depit, de courroux & de blame.*

*L'arc desbandé, la fleche prend son cours.
Pensant cela, despourueu de secours,
Vostre pitié seulement ie reclame.*

XV.

*S'esbait-on de ce qu'ainfi i'adore
Ceste beauté, qu'on cuyde voir fletrie,
Puis que l'obiet de mon idolatrie
De son parfait nostre siecle redore?*

*Ne me blasmez si par vers ie l'honore :
Car si elle a ma liberté meurtrie,
Elle est aussi l'honneur de sa patrie,
Et seule en tout qui ce monde decore.*

*Dez que le sort voulut que ie la viffe,
Ardent ie fus de luy faire seruice,
Et netoyé de tous vilz pensemens.*

*Fortuné donc mon cueur qui la reclame,
Et le desir, & l'erreur de mon Ame,
Qui tient serrez tous mes embrasemens.*

XVI.

*De l'vn des bras i'enchefnoy nu ce flanc
Semé de lys & de roses vermeilles,
Et de la main ces pomettes pareilles
Qui font brunir l'yuoire le plus blanc :*

*Chaste, & craintif ie baisois à leur rang
Or' ceste bouche odorante à merueilles,*

*Or' ce beau front, ore ces deux oreilles,
Puis ces doux feux qui me glacent le sang.*

*Defia mon cueur, mes Espritz & mon Ame,
Enuelopez dans l'acueil de ma Dame,
Voloient aux cieux, contens ie scay combien,*

*Quand vn malheur promptement vint à naistre,
Qui culbuta les aiz d'vne fenestre,
De mon grand tout faisant vn petit rien.*

XVII.

*Songe fuyard, vainement nompareil,
En vn instant me donnant peine & ioye,
Tout mon espoir par toy court, & ondoye,
Et tout mon heur tu fais neige au Soleil.*

*Qui me causa ce tant triste reueil?
Qui me rait ma bien-heureuse proye?
Et quel regret maintenant me guerroye,
Sans y trouuer remede, ne conseil?*

*Heureux celuy qui sa maistresse baise
Entre ses bras, la tenant à son aise,
Par si long temps, songeant profondement.*

*Moy malheureux en ma ioye plus forte,
Puis que le bien qui plus me reconforte
Est vif, & mort, en vn mesme moment.*

XVIII.

*Souz autre Ciel, par eau plus fauorable,
Me fault voguer, ou me retraire à riue,
Puis que ma nef que la Fortune priue
De vent prospere est ainsi miserable.*

*Si douce ouys la chanson agreable
D'vne Sirene en forme humaine & viue,
Que m'oubliant en douceur si naïue,
Je vis ma barque en danger incroyable.*

*Face le Ciel qu'estoile plus benigne
L'errant espoir desmaintenant destine
Au port heureux au haure plus licite :*

*Et ce grand Dieu, donneur de tant de graces,
Par autre mer, par de meilleures trasses
Conduyse à port ma nasselle petite.*

XIX.

*L'Architecteur du grand Palais des Cieux,
Voulant remplir de merueille le monde,
Orna ce corps d'vne perruque blonde,
Qui le soleil rend trouble & soucieux :*

*Puis d'vne flamme eclairante en ces yeux,
L'alme soustien ou mon erreur ie fonde,*

*Puis d'vn Esprit, enrichi de faconde,
Et du tresor le plus prisé des Dieux.*

*O beaux cheueux qui captiuez mon Ame,
O viue ardeur qui ma poitrine enflame,
O rare Esprit qui m'as rauy le mien !*

*Heureux celuy qui voꝝ beauteꝝ admire,
Et plus heureux qui pour elles souspire,
Puis qu'en vous gist le comble de tout bien.*

XX.

*Entre les flots de la mer vagabonde
N'a d'animaux si froide quantité,
Ne d'astres clers si chaulde infinité
Luyfans au Ciel sur ceste masse ronde,*

*De tant d'espicꝝ n'orne Ceres la blonde
Son doré chef au venir de l'esté,
Et par tant d'yeux ne void le Ciel vousté
Ce qui se fait sur la terre & sur l'onde :*

*Tant d'arbres secs Auril n'a reuestuꝝ,
Tant d'arbres verts n'a la foudre abatuꝝ,
Et Mongibel ne vomit tant de flames,*

*Que de langueurs, de peines, & soucis,
Et de regretꝝ d'amertume noircis,
Me fait sentir la plus belle des Dames.*

XXI.

*Or ie suis seul & ne voy qui m'escoute
Que ces rochers, ces antres, & fonteines
Et ces coutaux, seuls tesmoins de mes peines,
Auecques moy si de moy ie n'ay doute.*

*Nul donc de vous mes complaints reboute,
Ains les oyez, & les tenez certaines,
Mais plus encor inutiles, & vaines,
Quoy que mon cuer, & mon ame il m'en coute.*

*Et toutesfois si par icy passoit
Le Basilic, qui me tient en tourment,
Resonnez luy mes soupirs & clameurs,*

*Car si par vous mon deul il effaçoit,
Ie vous ferois viure eternellement,
D'autant que sain à ceste heure ie meurs.*

XXII.

*Elle est à vous la chevelure blonde
Qui rend obscur le plus riche metal,
Ce front aussi de pourpre & de cristal,
Et ceste face à nulle autre seconde,*

*Vostre est encor ceste bouche feconde,
Et ce regard mon conducteur fatal,*

*Vostre ce ris l'enchanteur principal
De mes espritz & volonté profonde.*

*A vous aussi sont ces blandissans yeux
Qui ont rauy du Soleil enuieux
Leurs raiꝝ luyfans, angelique lumiere.*

*Mille vertus, mille tresors versez
Du ciel icy sont à vous dispersez,
Seule est à moy, ma peine coustumiere.*

XXIII.

*Si ie puis tant me deffendre au tourment,
Et au trauail qui me ronge & chagrine,
Qu'à l'auenir vostre beauté diuine
Le puisse voir changer d'acoustrement,*

*Ces tresses d'or aussi leur ornement
En fin argent, ceste face benigne
Perdre son teinct, & d'une merque & signe
De grauité se peindre seulement.*

*Amour alors me donra tant d'audace,
Que hardiment, & deuant vostre face
Le conteray mes ennuys endurez.*

*Et vous hélas! voyant ma foy constante,
Et l'aspreté de ma peine euidante,
De mes trauaux me recompenserez.*

XXIIII.

*Par la Vertu on dit communement
Les hommes viure & presque immortelz estre.
Mais ie puis bien le contraire cognoistre,
Las à mon dam & trop euidamment.*

*Car ma Vertu me fait incessamment
Mourir d'ennuy, & ne voy aparoiſtre
Indice aucun ſuffiſant à décroistre
Mon mal ſi grand, ma triſteſſe & tourment.*

*Puis que Vertu les hommes donc trauaille
Et ſans ceſſer en dur camp de bataille
D'vn front hardy les guerroye & abat,*

*Doit on pourtant chercher remede aux vices?
Non quant à moy, parce que mes ſeruices
Alentiront (peult eſtre) ce combat.*

XXV.

*Ma dame vn iour daigna tant ſ'abaiſſer
Parlant à moy de doucement me dire,
Ie ne te veux Amy rien eſcondire
Qui ſoit en moy, ie te pry le penſer.*

*Et pour encor du tout recompenser
Mon triſte cueur de l'enduré martire,*

*Sa blanche main hors du gand elle tire
Et me la tend pour la mener danser.*

*Heureux Amour, heureuse encor sa force,
Qui sans marteau, sans fer, & sans amorce,
A despecé ce cueur de marbre blanc,*

*Heureux aussi les soupirs, & les larmes
Que i'ay gettez, puis qu'elle rend les armes,
Atainte au vif d'une sagette au flanc.*

XXVI.

*Comme en honneur, angelique faconde,
Graue vertu, & celeste beauté,
Vous surpassez d'un vol inusité
Entierement les parfaites du monde,*

*Voꝝ obligez en qui bon cueur abonde,
Pour n'estre ingrat, ne veu, ne reputé,
(Du bien receu de vostre honnesteté)
Le passe ainsi de volonté profonde.*

*Ces dons exquis que le Ciel & les Dieux
Ont mis en vous d'un zele studieux,
Maugré le temps vous feront immortelle.*

*De moy aussi l'ardante affection
Et les desirs pour leur condition
Feront mon nom & ma gloire eternelle.*

XXVII.

*Si ie suis loing de la chaste presence
De ma Déesse, vn ennuyeux tourment
Me ronge alors l'esprit incessamment,
Tant ie languis de voir son excellence.*

*Si ie suis pres, sa rare continence,
Ces yeulx archers, ce vif entendement,
Ce front, ce tout, causent à tout moment
Au triste cueur trop piteuse occurrence.*

*Desia rompu de tant d'affliction,
(Dont ie suis fait vn second Ixion)
L'eusse passé d'Acheron le noir fleuve :*

*Sans vn espoir qui reuerdit en moy,
Et me flatant arroze mon esmoy
De la douceur qu'en ta face ie treuve.*

XXVIII.

*Ne le cler tainct de ta diuine face,
Ne ta beauté qui les autres excelle,
Ne tes beaux yeux d'ou fort vne estincelle
Qui de son feu les celestes efface.*

*Ne ta parfaite & tant gentile grace,
Ne ton parler comblé de douceur telle*

*Qui te rendra (maugré mort) immortelle,
N'ont fait du tout ma liberté si basse.*

*Le fingulier de tes rares Espritz
M'a rendu tien, & de crainte surpris,
Et la grandeur de ta perfection,*

*Esclaue & serf, m'a fait d'heureuz & libre,
Me contraignant r'idolatrer, & viure
Au temple sainct de l'admiration.*

XXIX.

*Aueugle Amour si tout aygre poyson
Le plus souuent tu changes en douceur,
Et du plus doux te monstres effaceur,
Le reduysant en amere achoyson :*

*Je n'auserois en aucune saison,
De te cognoistre en rien me faire seur,
Bien toutesfois qu'en ton sort rauisseur
L'ay despendu le mieux de ma raison.*

*Fay pour le moins que ceste Dame belle
Ne me soit tant ennemye, & rebelle,
Paissant son cueur d'aluyne & de fiel,*

*Et ie feray d'vn ordinaire office,
Sur ton Autel tous les iours sacrifice,
Te reuerant plus qu'autre Dieu du ciel.*

XXX.

*Du quel des cieux prindrent leur origine
 Tes vifs espritz, & leur grandeur de gloire?
 D'ou tes vertus, avec tes graces, voire
 La rarité de ta beauté diuine?*

*D'heur immortel en florit la racine,
 Au seul compas de mon ardeur notoire,
 Qui sans cesser augmente sa memoire,
 Se ralumant d'eternité condinne.*

*Florisse donc ta grand' perfection,
 Jusques au but de toute extremité,
 Se respandant sur la terre & sur l'onde :*

*Car de ma part ma chaste affection
 Haulse son vol, d'vn cours non limité,
 Pour aparoir la plus grande en ce monde.*

XXXI.

*Si vn vray cueur, vne foy amoureuse,
 Vne langueur d'honorable desir,
 Vn long erreur, lequel on peult choisir
 Au labyrinth d'vne tristesse heureuse.*

*Avoir au front la peine doloieuse
 Protraite au vif, & se voir dessaisir*

*De sa couleur & de tout son plaisir,
Par la rigueur d'une mort doucereuse.*

*Avoir autrui plus que soy mesme cher,
Brusler de loing, glaçant à l'aprocher,
Ayant tousiours deux ruisseaux au visage,*

*Bref si le soing, & le trahistre tourmant
M'afflige ainsi (ma Dame) en vous aymant,
La coulpe est vostre, & mien est le dommage.*

XXXII.

*Quand du hault Ciel ma Dame descendit
Souz la faueur d'une Estoile amyable,
Et que depuis l'eternel immuable
Dedans ce corps excellent la rendit,*

*Saturne alors ne regnoit (comme on dit)
Ne du Dieu Mars la lumiere admirable,
Ne celle là de Mercure au semblable,
Vne plus clere aparoiſtre entendit.*

*C'estoit Venus qui flamboyoit à l'heure
Sur l'horizon, parquoy l'archer sans yeux
Dessus les fiens vola prendre demeure,*

*Donques celui qui ne voudra qu'il tire,
Encontre soy, s'il demande son mieux,
De son regard promptement se retire.*

XXXIII.

*Comme la fleur qu'on nomme le soucy
Ternit, & pend sa teste languissante,
Quand ell' n'est plus du soleil iouyffante,
Et que le Ciel a son voile obscurcy,*

*Qui toutesfois au matin eclercy
Par le vermeil de l'aube estincelante,
Renaist & prend sa couleur excellante,
Tant que Phebus nous aparoißt icy.*

*Tout ainfi, las! l'ame & cueur on m'arrache,
Quand le soleil de ma vie on me cache,
L'entens vostre oeil si diuinement beau:*

*Puis ie sens bien que ie suis renaissant
Incontinent que m'est aparoißant
Ce mien fatal, & celeste flambeau.*

XXXIIII.

*l'estoy tout prest à salüer l'Aurore,
Que ie voyois de l'Orient sortir,
Et de ses fleurs largement departir
Aux prez, aux champs, aux montaignes encore,*

*Quand tout à coup la beauté que i'adore,
Vint de ses rais, ces clartez amortir,*

*Et moy craintif en glace conuertir,
Puis auffi tost en feu, qui me deuore.*

*Pardonnez moy diuins flambeaux des cieux,
Si par mes vers, i'ose dire en ces lieux,
La verité d'vn fait qui vous importe,*

*Vn corps mortel, bien qu'il vienne d'enhault,
Nous a semblé plus reluyfant, & chault
Que n'a de vous la lumiere plus forte.*

XXXV.

*Que deormais sur mon luc ie ne sonne
Rien de ioyeux, ains triste & lamentable,
Pour deplorer la malice intractable
De ma fortune inconstante & felonne!*

*Que deormais cest antre ne resonne
Que du cry sourd de ma plainte admirable
Et des soupirs dont mon cueur miserable
Soulage vn peu ma debile personne.*

*O sort Fatal! ò Astres animez!
Puis que ie voy voz destins enflammez
A sacager mon esprit & mon ame,*

*Faites haster pour mon bien & repos
Le trait cruel de l'infame Atropos:
Ie le veux bien, puis qu'il plaiſt à ma Dame.*

XXXVI.

*Lune au cler teinct, qui nous monstres ta face,
Ore en cornu, ore en rond changement,
Obscure nuit, dont le soulagement
Maintz durs traux de maintz hommes efface.*

*O Ciel, ò Air, ò vous celeste race,
Chaste troupeau, qui vostre hebergement
Auez aux bois, voyez, oyez comment
Le pleure, & plains ma fortune & disgrace.*

*Et si iamais en voz cueurs & voz ames
Auez senty les aiguillons & flames
Du fier archer qui me contraint mourir,*

*Tristes plaignez le tourment que i'endure,
Car ie pourray (peult estre) ainsi guerir
D'une des parts de mon angoisse dure.*

XXXVII.

*Si ton orgueil te meut onc à desdain,
Dompteur du Ciel & des cueurs plus rebelles,
Laisse le nid ou tu caches tes æsles,
Et fors, grand Roy, de ton pays mondain,*

*Prends ton carquoys & t'en viens tout soudain
Ou ie me plains de la belle des belles,*

*Qui rompt mes os, & glace mes moëles,
Fuyant de moy plus legere qu'un Dain.*

*Que te sert-il, d'auoir reduit en Cigne,
(Superbe enfant) la magesté diuine
De Iupiter, ardamment curieux,*

*Si ceste cy qui n'est si grande chose,
Libre à part soy te dedaigne, & repose,
Te surmontant comme tu fais les Dieux?*

XXXVIII.

*Ce doux regard, ces longs cheueux dorez,
Ces belles mains, & ces coutaux d'yuoire,
De ce cler tainct l'ornement & la gloire,
Et ces accens doucement proferez,*

*Ces vifs espritz dignement decorez,
Ceste beauté gloutonne de victoire,
Ce riz gentil, ceste grauité, voire
Ces pointz exquis des hommes reuerez,*

*Ceste vertu, cest honneur estimé,
Bref ce parfait des astres tant aymé,
Causent en moy vne douce amertume,*

*Et le tourment qui me ronge le cuer,
Et ce dequoy l'aeugle Dieu vainqueur
Atise, hélas! le feu qui me consume.*

XXXIX.

*Alors qu'on a quelque bonne Esperance,
On la deuroit garder soigneusement,
Voire allecher, & traiter doucement
En attendant la future occurrence.*

*Alors aussi que l'on a cognoissance
D'une Vertu dedans l'entendement,
On l'y deuroit tenir profondement,
A tous propos prisant son excellance.*

*Et toutesfois vous traitez vostre espoir,
Bien qu'il soit bon & face son deuoir,
Si rudement qu'il est presque abatu.*

*Ayez de luy donques compassion,
Car de ma part i'extolle ma Vertu
Iusques au Ciel pour sa perfection.*

XL.

*Si de ton cueur armé de froide glace,
Lequel Amour ne peut onques brusler,
L'aspre rigueur tu voulois reculer,
Du plus heureux i'auroy gaigné la place.*

*Et si pitié, & fauorable grace
En tes espritz pouoient s'entremesler,*

*Quel si contant oseroit m'egaler,
Puis que dolent defia ie le surpasse?*

*Ton nom tant beau, & mon graue torment,
Qu'en mille vers, & mille autres ie chante,
L'enuoyerois iusques au firmament.*

*Mais te cachant à mes yeux si souuent
Et tronquant l'esle au desir qui m'enchanté,
Nous semblerons seches fueilles au vent.*

XLI.

*Qui voudra voir ensemble apertement
Ce qui fut onc de grace, & gentileffe
Et de beauté, s'en vienne à ma maistresse
La contempler, mais vienne promptement.*

*Voye l'or fin qui si parfaitement
Orne son chef, puis ce front qui m'adresse,
Puis ceste bouche, ou la plus grand' richesse
De l'Orient est close exactement.*

*Ces yeux apres les fleches, retz, & flammes,
Dequoy Amour blesse, prend, & enflamme
Les cueurs, hélas, des dolens bien-heureux.*

*Mais si pitié parmy ces saintes graces
Il rencontroit, où sort auantureux!
Vn plus grand heur ie croy que tu n'embrasses.*

XLII.

*Comme la nef que la fureur du vent
Iette dehors du haure ou de la riuë,
Court & recourt deffus l'eau la plus viue,
Sans gouuernail ou pilote sauuant :*

*Je voys ainfi folitaire & refuant,
Des que les feurs m'inspirent que i'efcriue
De l'oeil ardent qui m'esblouyt, & priue
D'ame & de cueur, & d'esprit bien souuent.*

*Puis quand i'ay peinct vn papier de mes larmes,
Des traitz d'Amour, de ses diuers alarmes,
Louant tousiours ceste rare beauté,*

*Je viens au lieu ou repose mon ame,
Et humblement ie le donne à ma Dame,
Pour amollir sa dure cruauté.*

XLIII.

*Par ces beaux yeux ou Cupidon se niche,
Et ce beau front ou reluyt le sauoir,
Je iure (en vain) qu'on ne peult conceuoir
Vne amytié plus que la mienne riche.*

*Mais de voz biens vous estes si fort chiche,
Que ne daignez vous en aperceuoir,*

*Ains defirez tousiours pauure me voir,
De mon labeur metant la terre en friche.*

*Permette Amour, auquel sont euidans
Tous mes pensers, & mes desirs mordans,
Que vostre main me soit plus liberale,*

*Et desormais efface vostre fiel
Et vostre cueur enuironné de miel,
Poignant noz cueurs d'une sagette egale.*

XLIIII.

*Voisine Echo qui m'ois en lamentant,
Or' dans le creux d'un humide rocher,
Or' dans un boys obscur à l'aprocher,
Ayez pitié de mon deuil augmentant.*

*Si ie me plains mon Esprit tormentant,
Et de mes pleurs ie m'efforce estancher
L'ardante soif qui tant me vient facher,
Le fier destin de mon cueur desmentant,*

*L'oy à l'instant ta voix si pitoyable,
Qui correspond à mon mal incroyable,
Criant, tremblant, soupirant apres moy,*

*Te souenant (peult estre) & ie le pense,
Du tour ingrat, & froide recompense,
De ton amy, l'amoureux vain de soy.*

XLV.

*Depuis le iour que ta rare beauté
Fut en mon cueur fi viuement empreinte,
I'ay bien senty que c'est que de l'atainte
D'vn trait d'Amour cruellement getté,*

*Soit par langueurs, quand i'estois absenté
De la presence à ton image sainte,
Ou par ennuys, douleurs, destresses, crainte,
Ou par soupirs, voyant ta deité.*

*Las le Troyen, le rauisseur d'Heleine,
N'endura point tant de fatigue & peine,
En son pourchas d'amoureuse falace,*

*Comme i'ay eu de langoureux tourmens,
Trauaux, soucis & desirs vehemens,
Pour auoir part en ta diuine grace.*

XLVI.

*Le Dieu boiteux du Ciel avec sa mere,
Ouyt vn iour les sospirs que ie fais
Pour ma déesse, & vid que trop grand faiz
Ie supertois pour sa rigueur amere :*

*Du feu, dist il, dequoy iadis mon pere
Les fiers Geans rendit mortz & deffaictz,*

*l'embraferay ses membres si parfaitz,
Puis qu'enuers toy sa froideur ne tempere.*

*Et quant & quant en sa riche maison,
Le feu se print grand sans comparaison,
Qui l'effrayant de sentiment la priue ;*

*Mais tel' pitié eut le Ciel de sa perte,
Que de mes pleurs, & de sa pluye experte,
Le feu mourut, & ma Dame vint viue.*

XLVII.

*Du plus fin or qui fut onques bruny,
Ces longs cheueux furent ainfi dorez,
De la blancheur des beaux lys colorez,
Ce teint vermeil fut proprement muny.*

*Du plus parfait, au plus louable vny,
Qui soit au Ciel ces espritz decorez,
De la clarté des astres honorez,
De ces beaux yeux l'vn & l'autre garny.*

*D'vn beau rubis de perles cristalines,
Furent ces dens & leurs coralines,
D'yuoire exquis, ces mains pleines de roses.*

*Et ce cueur d'où ? d'vn riche diamant
Qui m'esblouyt, & fait en vn moment
De moy dolent mile metamorphoses.*

XLVIII.

*Si vous voulez (Dames que tant ie prise)
Sauoir d'Amour yn miracle euidant,
Qui onc n'auint à mortel refidant
En ces bas lieux qu'à moy qui le deuise.*

*Contemplez moy qui parle & vous auisse,
Car vous croyez, & voyla l'accidant
De vostre erreur, qui vous trompe en cuydant
Que ie sois vif & que l'ame m'atize,*

*Et bien qu'encor ie ne sois suffoqué,
Et que la Parque aussi n'aye coupé
Le cours fatal de ma dolente vie,*

*Ce nonobstant ie n'ay Ame ne Cueur,
Tefmoin Amour le vieil enfant vainqueur,
Et la beauté de ma douce ennemye.*

XLIX.

*O doux regard enchanteur de ma peine,
Rire doulcet, & propos doucereux,
Qui mes trauaux & tourmens doloieux
Adoucissez d'vne esperance vaine.*

*Voyez pour Dieu mon amytié certaine,
Et la fierté de mon heur malheureux,*

*Puis detrempez ce cueur tant rigoureux
Au doux cristal d'une douce fontaine :*

*Chassez de luy ceste feuerité,
Qui me destruit sans l'auoir merité,
Et temperez mon ardeur intractable :*

*Car, sans le doux dequoy vous me laissez
L'auroys espritz, nerfz & membres froissez,
Tant penible est la peine qui m'acable.*

L.

*Enseigne moy de quel Cigne tu pris
Les ayles d'or dont si legerement
Hausses ton vol iusques au firmament,
Et la vigueur de tes diuins espritz.*

*L'ardeur aussi de quoy tu fus espris
Et la liqueur qui sort si doucement
De ton esponge estrainte fermement
Et abreuée en l'ouurage entrepris.*

*Monstre le moy, à fin que ie decore
L'exquise fleur & gemme que i'adore,
L'idolatrant d'une amour violante.*

*Et que le temps enuieux me permette
Que dignement ie la celebre, & mette
Au parangon de l'Oliue excellante.*

LI.

*Plustost la mer sera seiche & tarie,
Plustost les monts seront precipitez,
Les astres clers despourueus de clartez,
Et le printemps de mainte herbe fleurie,*

*Le monde rond sans nulle seigneurie,
Le iour obscur priué de ses beautez,
Les apetitz des hommes contantez,
Plustost aussi la loyauté perie,*

*Que de mon cueur on arrache le zele,
Qui ne s'estend qu'à seruir la plus belle,
Soit en vertu, excellance & grandeur.*

*Et que mes doigts on garde en toute place
De fredonner le diuin de sa grace,
Embellissant ceste basse rondeur.*

LII.

*Que n'estes vous aussi prompte, ma Dame,
A m'acorder le bien où ie pretens,
Comme au danser (qui desrobe le temps)
Et au fuir quand plus ie vous reclame?*

*Voyez vous point les peines de mon Ame,
Et de mon cueur les ennuys persistans?*

*Penseriez vous mes nerfs estre bastans,
Pour plus porter la rage de ma flame?*

*Les yeux en pleurs, l'esthomas en douleur,
Tout à genoux, & palle en ma couleur,
A iointes mains mercy ie vous demande.*

*Donnez le moy, prenez de moy pitie,
Et contemplez ma constante amytié,
Qui de mon tout vous presente vne offrande.*

LIII.

*O Ialoufie horrible aux Amoureux,
Peinée seur de la mort miserable,
Qui du cler ciel le visage admirable
Par ton regard rens trouble & doloureux.*

*O fier serpent, terrible, & malheureux,
Caché au sein d'une fleur desirable,
Qui tout l'esprit de mon cueur deplorable
As arraché d'un soing trop rigoureux.*

*Par quel endroit es tu né sur la terre,
Monstre cruel pour me faire la guerre,
Et massacrer mes esprits & mon cueur?*

*Retourne t'en, ne redouble ma peine,
Assez & trop ma Mairesse inhumaine
Me fait sentir sa farouche rigueur.*

LIIII.

*Ce qu'en veillant ie n'osay de ma vie
Feindre ou penser en mon entendement,
M'est auenu dormant profondement,
Maugré le temps, mon estoile, & l'enuie.*

*Si qu'à present ma plainte poursuiuie,
Mon dur trauail, & mon aspre tourment
Sont effacez, & liberalement
Ie remetç tout à ma chaste ennemye.*

*Bien ie voudrois que le Ciel eust daigné
Faire eternal mon sommeil esloigné,
Pour bien heurer plus longuement mon Ame.*

*Ou si par mort tel plaisir on aquier
Mourir soudain, ainsi que le requiert
L'heureux iouyr d'vne tant belle Dame.*

LV.

*Graces vous rens Estoile fauorable,
M'ayant fait naistre en ce tant heureux age,
Où i'ay peu voir ce celeste visage,
Et contempler Vertu tant honorable :*

*Graces encor au troupeau venerable
Des chastes seurs, qui m'ont poingt le courage*

*D'vne fureur, & d'vn subtil ourage
Pour celebrer ceste Ame incomparable.*

*Graces auffi à ces beaux diuins yeux,
Creans en moy les mots fi promptement
Que tout esprit les en admire & louë.*

*Autant i'en dy à ce front precieux,
Qui, souleuant mon foible entendement,
Fait qu'en mes vers l'eternité s'auouë.*

LVI.

*O faux penser, ò desir inutile,
Verray ie point desnouez ces liens
Dequoy Amour tous les sentimens miens
Encordela pour ma Dame gentile?*

*Doy ie tousiours deffus terre infertile
Semer ainfi le tresor de mes biens?
Doy ie mourir? ou sans espoir de riens
Seruir tousiours ceste Dame virile?*

*En cest enfer, fault il qu'à tous momens
Ie sois repeu de tant aigres tourmens?
Doy ie arrester de mes soupirs la course?*

*O fort Amour, qu'estranges sont tes faitz,
Ie gele au feu, & mes membres deffaitz
S'embrasent tous dans l'eau de ceste source.*

LVII.

*De tant de traits Amour trop irrité
De décocher sur moy se trauailla :
Lors que de vous l'obget il me bailla,
Pour vous seruir en toute integrité,*

*Ne le parfait de vostre rarité
D'vn si grand art Nature n'esmailla
De ses couleurs, quand elle vous tailla
Pour augmenter son renom merité,*

*Comme dans moy ie sens d'affection,
Pour agreer à la perfection
De voz vertus, & diuine beauté.*

*Et de souhaitz dedans l'entendement
Pour vous monstrer (ma dame) euidamment,
L'heureuse fin où tend ma loyauté.*

LVIII.

*Tous mes pensers à riue aborderont,
Lassez en vain de la forte tourmente,
Quand du Laurier la branche verdissante
Perdre son teinct les Dieux acorderont.*

*Et mes tourmens & trauaux cesseront,
Lors qu'on verra la neige blanchissante*

Noircir, brusler, & la flamme éclairante
Glacer par tout où ses rais s'espandront.

Tant de cheueux ie n'ay dessus ma teste
Et tant d'esclairs au fort d'une tempeste,
Ne lichent point des Nauires les flancz,

Comme de moys & d'ans voudrois attendre
Ce iour heureux, sans m'ennuyer d'entendre,
Qu'en lieu de noirs i'eusse les cheueux blancz.

LIX.

Quand le desir dedans mon cueur s'augmente,
Et l'esperer s'amoindrit, ma Déesse,
Je sens adonc vne estrange rudesse,
Qui pirement qu'une mort me tourmente.

Mais quand apres ceste grace duysante,
Cest oeil riant, autheur de ma tristesse,
Ces blondz cheueux pleins d'exquise richesse,
Et ce cler teinct à mes yeux se presente,

Alors aussi s'augmente mon ardeur,
Et mes desirs de plus grande roideur
Me font voguer par la perseuerance :

Et trop hardy (c'est Amour qui me guide)
En vn instant ie me lasche la bride,
Guindant mon cueur à la vaine esperance.

LX.

*Ce n'est la mere au puissant Dieu bandé,
Ne celle encor' de l'orfeure des Dieux,
Non de l'enfant l'enfant trop studieux,
D'auoir le char au pere demandé,*

*Pour qui mon cueur se dit aprehendé
Du plus grand bien qui soit en ces bas lieux,
Voire comblé d'vn heur tant glorieux,
Qu'autre plus grand ne fut onq' regardé.*

*Cela prouient d'vne mere gentile,
Qui se plait tant en mon bas rude stile
Qu'incessamment elle chante mes vers.*

*Et me promet flechir mon aduersaire,
Et m'aprester ce qui m'est necessaire
Pour contenter mes desirs descouuers.*

LXI.

*Peu s'en faloit que mes foibles espritz
N'eussent laissé ceste charnelle masse,
Et dedaignans residance si basse,
Dressé leur vol au celeste pourpris.*

*Lors que ces yeux (la rethz dont ie fus pris)
D'vn seul regard coulorerent ma face,*

*Si qu'à l'instant ma foiblesse s'efface,
Et de vigueur ie me senty surpris.*

*Si donc vn trait des beaux yeux de ma Reine
M'oste des bras de la mort qui m'entreine,
Et me remet en force entierement,*

*Ne me feroit vn baiser de sa bouche
Domter la Mort qui tous animaux touche,
Et de tant d'heur viure eternellement?*

LXII.

*Chassez de vous ceste grande beauté
Qui vous maintient l'excellante des belles,
Chassez de vous ces Estoiles iumelles,
Faisans estat d'emblar la liberté,*

*Chassez de vous la douce priuauté,
Dont vous ysez domtant les plus rebelles,
Bref ce parfait de graces eternelles,
Où Dieu monstra sa prodigalité,*

*Si desormais vous voulez que ma plume
Ne peigne au vray, comme elle a de coustume,
Le vif, & cler de voz perfections,*

*Car autrement ie ne puis rien cognoistre,
Pour la garder de ne faire aparoiſtre
Le saint protrait de mes intentions.*

LXIII.

*Si autre flamme en mon cueur fait demeure
Que la splendeur de voz soleilz ardans,
Soit à iamais le brazier au dedans,
A tout le moins iusqu'à tant que ie meure.*

*Si autre laz, que vostre cheueleure
Tient mes espritz hors de moy residans,
Voz doux regards ne soient onc respondans
A mes defirs, ains felons à toute heure.*

*Si de mes yeux vous n'estes le soucy
Et de mes vers le fondement aussi,
Vostre pitié ne me soit secourable,*

*Mais si ie suis vray fidelle, & constant,
Plus de traueux ie ne sois suportant,
Ains guerdonné de ma peine admirable.*

LXIIII.

*Les fiers cheuaux trainans la lampe ardente,
Qui de son feu toute la terre eclere,
Estoient lassez du trauail ordinaire,
Et paruenuz au poinct de la dessente,*

*Quand (tout esmeu de la ioye recente)
Ie vis ma Dame en sa beauté plus clere,*

*Et en son teint pour à l'enuie plaire,
En compagnie honneste & condeffante.*

*L'vne louoit ceste grandeur de gloire,
L'autre cest or, ces rubiz, cest yuoire,
Bref, ce parfait dont elle les deuance.*

*Parquoy deslors ie resolus en moy
De prendre en gré desormais tout l'es moy,
Qu'endurerois pour si rare excellance.*

LXV.

*Ce n'est Amour le tiran mal traictable,
Ne de ses traictz la pointure & vigueur,
Ne du brandon de Venus la rigueur,
Et moins du sort la colere indomtable,*

*Qui me font or' d'ardeur incomparable,
Vous celebrer, & confesser mon cueur
Espris & poingt, & le vostre vainqueur
De tous mes sens & franchise admirable.*

*Vostre vertu, vostre honneur nompareil
Et voz beautez qui tiennent du Soleil,
Les raiz brillans, qui mes yeux esblouyffent,*

*Ont alumé l'ardeur en mes espritz,
De quoy rauy ie louange le pris
De voz valeurs que les graces cheriffent.*

LXVI.

O grand' beauté, mais trop outrecuydée,
 Qui moins m'estime alors que plus l'adore,
 Rien ne me sert le tourmenter, n'encore
 Les tristes sons de ma lyre acordée,

Quand ie celois l'angoisse debridée
 Qui corps & cueur & l'esprit me deuore,
 Je pouuois voir sur ce front que i'honore
 Quelque rayon de pitié non sondée.

Mais aussi tost que i'euz manifesté
 Le cuyfant feu dont ie suis tourmenté,
 Par mes sanglotz, mes soupirs, & mes larmes,

Ma Dame hélas ses regards amoureux
 Changea sur moy en traictz d'oeil rigoureux,
 Et ses deuiz en dangereux alarmes.

LXVII.

Je ne veux pas, comme Horace, debatre
 Que la blancheur du marbre Parien
 Ternisse auprès du teinct Glicerien,
 L'objet d'amour pour ses forces abatre.

Le pourpre fin qui tapisse l'albâtre,
 Les liz meslez au teinct Cinabrien

*Et les œilletz du iardin Gnidien
Semblent le teinct de ma Nimphe folastre.*

*Que si mon luth de ses acords diuers
Bruyre faisoit le rond de l'vniuers,
Comme celuy dont le Calabrois chante,*

*D'autant heureux ie seroy plus que luy,
Que ma maistresse est la plus excellante,
Et que i'ay plus de tristesse & d'ennuy.*

LXVIII.

*Le Ciel voyant vostre diuinité
Qui ternissoit le parfait de son mieux,
Se courroussa contre vous en ces lieux,
Et vous darda son inhumanité.*

*Depuis voyant que ceste rareté
Faisoit honneur aux plus souuerains Dieux,
S'en repentant se monstre studieux
De vous donner la premiere santé.*

*Regardez donc, Déesse, si ma ryme
Vous prise en vain puis que le Ciel estime
Voire, craintif, reuere voz beautez.*

*Puisse à tousiours vostre sainte figure
Florir aux raiç de ma chaste escriture,
Croissans mon heur avec voz priuautez.*

LXIX.

O belle main, main d'excellent yuoire,
 O neige chaude, & perles tresexquises,
 Heureuse main qui le brasier atizes
 Où de mon cueur on consume la gloire.

Si d'un torment incroyable & notoire,
 Te chalut oncq', & si tu fauorises
 L'homme mourant, contemple en quelles guises
 Traité ie suis, & r'efforce à le croire.

Puis ne permetz que fois plus longuement
 En ce trauail tant rude & vehement,
 Ains rens du tout mes peines terminées.

Et si ie vis, i'en chanteray le iour,
 Le temps, & lieu, faisant en ce seiour
 Durer ton nom par mil & mil années.

LXX.

Vestez mon cueur vne robe nouvelle,
 Puis que le sort me veult fauoriser,
 Rompant le cours de mon temporiser,
 Par le regard de ma Vertu tant belle.

C'est ma Vertu qui les autres excelle,
 Soit en grandeur d'excellance à priser,

*Ou rareté, qui me vient embraser
D'un feu nouveau, d'une ardante estincelle.*

*Adorez donc son exquise beauté,
Son port royal, sa douce priuaulté,
Le froid apuy de ma chaulde esperance.*

*Et desormais tenez vous bien heureux
D'auoir gousté le breuuage amoureux,
Et vostre espoir changez en assurance.*

LXXI.

*Cessez mes yeux de plus larmes espandre,
Et vous mon cueur de plus vous contrister,
Car la raison qui vous vient visiter,
L'ordonne ainsi & i'y veux bien entendre.*

*L'heureux guerdon que lon m'a daigné rendre,
De mon labeur prompt au solicester
Vn tel plaisir m'est venu susciter,
Qu'impossible est de plus grand en atendre.*

*Arriere ennuy, deuil, tourment & destresse,
Puis que ie voy ma fatale Maistresse
Me receuoir d'une bonne amytié :*

*Et vous mes vers chantez d'affection,
De ses vertus l'ample perfection:
Car il le fault, puis que c'est ma moytié.*

LXXII.

*Chantent les vns Minerue vigilante,
Autres Venus que i'oy tant reclamer,
Et celle aussi qui sceut tant enflammer
Son rauisseur d'une amour violante,*

*Du roy des Dieux la compaigne opulante
Et de Tethys avec toute sa mer,
La vierge encor que seule i'oy nommer
De chasteté la Déesse excellante.*

*Car de ma part ie n'ay aucune enuie
De celebrer le durant de ma vie,
Que voz vertus, voz graces & beauté.*

*Et consacrer au temple de Memoire
De vostre honneur la splendeur & la gloire,
Et de mon cueur la ferme loyauté.*

LXXIII.

*Ces feuz iumeaux dont mon ame reçoit
La viue ardeur qui l'inspire & anime,
Cachent de moy leur viuacité prime
Et plus mon oeil, las, ne les aperçoit.*

*Ce chaste riz duquel se compassoit
Mon bien si grand, ma fortune sublime,*

*S'est disparu & me laisse en l'abisme
Du gref tourment que mon soucy conçoit*

*Ceste douceur de parler qui conforte,
Ne daigna plus m'aparoir de la sorte,
Me desdaignant ie le presume ainsfi.*

*Soit donc ma voix à iamais douloureuse,
Mes yeux ruyssieux, mon ame langoureuse,
Mon estomac yn Mongibel aussi.*

LXXIIII.

*De l'esthomas de moy tant miserable
Ne sorte (las) que sospirs douloureux
Et de mes yeulx, de mes yeulx langoureux
Qu'yn triste pleur à tous yeulx admirable.*

*Ne soit ma voix rien ores implorable,
Que de la mort le fier dard rigoureux,
Et mes propos ne soient plus vigoureux,
Ains desplaisans à toute Dame aymable.*

*Puis que ie pers la brillante lumiere
Qui m'escleroit & estoit coustumiere
De m'esfiour en plus de cent façons :*

*Puis que ie pers de veüe la Déesse
Qui enrichit, par sa beauté maistresse,
Ce monde bas, & toutes mes chansons.*

LXXV.

*Ainsi voulut la fortune mordante
 Vous faire voir vostre aygre cruauté,
 Comme ell' permet qu'avec ma loyauté
 Ma passion vous soit tres euidante.*

*Mais quand ie voy vostre grace prudente
 N'auoir egard à si grand' aspreté,
 Ie pense alors comment l'extremité
 De mon grief mal vous seroit aparante.*

*C'est la raison aussi qui me poursuyt
 Cacher l'ennuy de mon cueur qui vous suyt,
 Avec de vous le traitement seuere,*

*Et paistre (en vain) mon afamé penser
 De ce desir dont ie sens offenser
 L'ame de moy quand plus ie vous reuere.*

LXXVI.

*Ie m'esbais que ma vie ne cesse
 De m'inspirer si long temps en ce monde,
 Veu le tourment de ma douleur profonde,
 Mon long trauail, & ma dure destresse.*

*Ie m'esbais que la forte foiblesse
 De mon parler à chanter ta faconde,*

*Tes yeulx diuins & cheueleure blonde
Ne s'alentit pour ceste grieue angoisse,*

*Et que mes pieds ne sont manques & las
De suuyre ainsi ta celeste presance,
Incessamment, d'vne inutile ardeur.*

*Mais mon trauail augmente & croit (helas)
Puis mes chansons hauffent leur resonance
Et mes pieds vont de plus grande roydeur.*

LXXVII.

*Bien est mon deuil sur tout autre admirable,
Et plus encor que tout autre aygre & fort,
Puis que ie voy d'vne & d'vne autre mort
Dresser la faux sur mon chef miserable.*

*Ma Dame helas dans vn lit honorable
Est nuict & iour par toy, ò fatal sort!
Qui ne consens, soit quand ell' veille ou dort,
Relache aucun à son mal deplorable.*

*D'autre costé ie remarque à part moy
Le dur tourment que resoufrir ie doy,
Si de santé le Ciel l'orne & decore:*

*Soit donc qu'ell' meure ou soit que guarison
Elle ayt bien tost, ie mourray en prison,
Heureuse mort & plus heureuse encore!*

LXXVIII.

*Encor' vn coup le vuyde des Campagnes
Orra mes plainctz & lamentation,
Tant que le bruit de mon affliction
Couronnera le plus hault des Montaignes.*

*Encor vn coup mes destresses compaignes,
Ardans souspirs & dure passion
S'abreuueront en la perfection
De ton cler cours ò ruisseau qui les baignes.*

*Et si d'Amour regne quelque estincelle
Entre ces rocç, ilz auront de mon cueur
Quelque pitié voyant mon ardant zelle:*

*Mais que me sert si celle que i'adore
Ne me croit point, ains croit en sa rigueur,
Me tourmentant du feu qui me deuore.*

LXXIX.

*En quel endroit tant estrange & sombre
Iray ie Amour, pour alentir vn peu
Le deuorant & trop rigoureux feu
Qui des Martirs m'a fait croistre le nombre?*

*Verray ie point quelque solitaire ombre,
Là où de nul ie ne puisse estre veu,*

*Pour y vomir le venin que i'ay beu
Sans presentir ce dangereux encombre?*

*Si la douleur tant soit forte à domter,
Le fiere mort peult seule surmonter,
Deliure toy mon Ame de ta charge.*

*Car qui s'en fuyt & traine son tourment
(Toufiours guetté d'vne triste recharge)
Ne peult changer que de poil seulement.*

LXXX.

*Celeste Amour qui d'vn seul coup de traict
Rendez mon cueur plein d'esperance vaine,
Et tout soudain comblé d'vne aspre peine
Pour ce diuin angelique protraict,*

*Pour la vigueur de vostre arc qui substraict
A vostre vueil toute pensée humaine,
Et par voz dardz, & par ma foy certaine,
Voyez mon dueil à tout autre secret.*

*Et si pitié dedans vous trouue place,
Poignez ce cueur qui me roydit en glace,
Adoucissant son amere rigueur,*

*Et ne souffrez que rebelle il aterre
Tous mes desirs, mesprisant ma langueur,
Et vous aussi, sans luy faire la guerre.*

LXXXI.

*Si la durté n'estoit en vous si dure
Et tant n'estoit vostre cueur endurecy
Soit en cest œil ou ce double sourcy,
Belle seriez ma Dame outre mesure.*

*Mais vostre cueur qui ne craint la pointure
Du traict d'Amour, est tellement noircy
D'aspre durté, qu'il fait voir obscurcy
Ce lyz vermeil, & ceste cheueleure.*

*Repoussez donc ceste fiere durté,
Ce glaz aussi soit de vous écarté,
Si vous voulez estre entierement belle :*

*Et deormais d'une douce liqueur
Soigneusement abreueuez vostre cueur,
Sans vous monstrier si durement rebelle.*

LXXXII.

*Mon foible espoir prenoit ia double force,
Et s'egalait à mon affection,
Quand i'aperceus vostre perfection
Sentir d'Amour la pointure & l'estorce.*

*D'un doux soupir, d'une subtile amorce,
Et d'un regard ceint de compassion,*

*Vous effaciez ma dure passion,
Me promettant le bien qui me renforce.*

*Soient feinctz ou non ces regardz si flateurs,
Soient voz propos ou fardez ou menteurs,
Le suis heureux pour le moins de le croire.*

*Aymant trop mieux sur cela m'apuyer
Que dans mon cueur le contraire estuyer,
Perdant l'esper & la vaine memoire.*

LXXXIII.

*Trouble le cler de ton riche cristal,
Et des l'endroit où tu prens ta naissance
Iusques icy donne ample cognoissance
Par tes sanglotz de ton douloureux mal.*

*Que ce troupeau, trop ententif au bal,
Laisse soubdain ceste gaillarde danse
Et de leurs voix en dolente acordance,
Plaignent de nous le malheur inegal.*

*Fay, Heuze fay que tes ondes si gayer,
N'arrosent plus ces fleurs ne ces saussayes,
Ains laisse tout en danger dessecher.*

*Et d'vn manteau de tristesse t'abille,
Pour avec moy plaindre & pleurer ta fille
Qui veult de nous pour vn temps se cacher.*

LXXXIII.

*Haste le train de tes courfiers ardans,
O cler Phebus, & en l'Ocean entre,
Esclarciffant l'obscur du profond centre
Et de Thetis le sein iusqu'au dedans.*

*Car ton flambeau aux humains regardans,
Plaisant en tout, me consume en cest antre,
Et ie ne quiers que l'ombre & la nuit, entre
Tant de desirs dans mon cueur residans.*

*Non que ce soit que mon cueur & mes yeux,
L'obscurité de la nuit ayment mieux
Que de ce iour la clarté reluyfante.*

*Mais pour autant que i'espere gagner,
Des que le iour ie verray s'estloigner,
Quelque guerdon de ma peine cuyfante.*

LXXXV.

*De quelle ardeur ont les cieulx decoré
Le vif protrait de ta diuine image,
Pour te donner eternal auantage,
Sur le plus beau de ce monde honoré?*

*Par quel engin fut mon cueur attire
Au labirinth d'vn vtile dommage,*

*Et tous mes sens pleins d'animé courage,
Bruslez & poingtz d'un feu non endure?*

*D'un cler manteau riche & bien souuerain,
Et d'un visage agreable & serain,
Estoit paré le ciel à ta naissance,*

*Et d'un trait d'or d'heroique vertu,
Heureusement fuz atainct & batu,
Quand ie fus serf de ta rare excellance.*

LXXXVI.

*Si la Nature eust fait naistre ma Dame
Au siecle vieil de l'aveugle prisé
D'Agamemnon, le pris eternizé
N'auroit touché tant excellante fame :*

*Car il eust dit de ceste gentile Ame
L'honneur exquis du ciel fauorizé,
Et par ses vers l'eust immortalizé
Ne faisant cas de guerre ne de flame.*

*Titire aussi dedaigneux n'eust chanté
L'honneur & pris du Troyen tant vanté,
Si de tes yeulx il eust veu la lumiere ;*

*Et moins encor le Cigne Ferrarois
Du Furieux eust entonné sa voix,
Ains de ce beau qui te rend la premiere.*

LXXXVII.

*Ceux qui grauoient au temps des fiecles vieux
 De la Vertu la forme excellamment
 Ne l'emailloient de grandeur seulement,
 Ains de douceur, rare present des Cieulx,*

*Monstrans par là que l'homme audacieux,
 Et dedaignant ce qu'on fait humblement,
 N'est vertueux ains est pareillement
 Rebouté loing de la grace des Dieux.*

*Parquoy, voyant que vostre Vertu sainte
 De ces deux poinctz est abondamment peinte,
 Treshumblement ie vous offre ce don.*

*Non pour cuyder vostre rigueur abatre,
 Ne pour espoir d'en obtenir guerdon,
 Mais quelques fois à loysir vous esbatre.*

LXXXVIII.

*Des plus beaux yeux que fit onques Nature
 Heureusement ie me voy regardé,
 Des plus beaux doigtz doucement retardé,
 Si quelque fois changer veux de demeure.*

*Du plus doux riz ie voy faire ouuerture
 D'vn grand tresor condignement gardé,*

*Et d'vn parler diuin & non fardé
 Je suis nourry, & si fault que ie meure.*

*Dequoy cent fois le iour suis estonné,
 Me cognoissant grandement fortuné,
 D'estre repeu de ces celestes choses,*

*Et toutesfois estre ordinairement
 En grief trauail en ennuyeux tourment
 Et de la mort pres des portes decloses.*

LXXXIX.

*l'auoy la peur au profond de mon Ame
 Qui dominoit tout le reste de moy,
 Lors qu'en tremblant, vaincu de mon é moy,
 Je descouuriz mon secret à Madame.*

*Treshumblement sa pitié ie reclame,
 Metant en ieu l'obstiné de ma foy,
 Puis mon deuoir en l'amoureuse loy,
 Puis mes trauuaulx, ma constance, & ma flame.*

*Mais aussi tost ie cogneuz clerement
 De mon parler son mescontentement,
 Par vn regard dont elle me foudroye,*

*Ainsi Dolon ayant dit les secretz
 Du camp Troyen, mourut par les deux Grecz,
 Gaignant par luy la cheualine proye.*

XC.

*Ainsi qu'au Ciel l'esprit des bien heureux,
N'est ententif qu'à remirer sans cesse
La magesté du Seigneur qui ne laisse
Jamais les siens en peril dangereux.*

*Ainsi ie suis ardent & desireux,
De contempler ma diuine maistresse,
Qui me remet, me guerit, & m'adresse,
Quand ell' me voit trop palle & douloureux.*

*Si i'ay la mort quelque fois desirée,
Loing ie la veux estre ores retirée,
Pour ne souiller sa darde dans mon sang.*

*Ma Dame void l'Amour que ie luy porte,
Et doucement adoucit & conforte,
Le coup du trait qui m'a persé le flanc.*

XCI.

*Si ferme foy repose en ceste veuë,
Dont la clarté fait cacher le Soleil,
Heureux cent fois le regard nompareil,
Qui de langueur a mon ame pourueü.*

*Heureux le trait lequel à l'impourueü,
Persa mon cuer, heureux ce teinct vermeil,*

*Qui me seruit de premier apareil,
Au grief ennuy de la playe receü.*

*Heureux aussi ce visage tant beau,
Qui fait entrer les hommes au tombeau,
Puis les en sort & fait heureux reuiure.*

*Moy plus heureux de cognoistre mon heur
Et malheureux si iamais suis deliure,
Ou paresseux de vous porter honneur.*

XCII.

*Ne de la mort la cruelle pointure,
Ne la fureur du temps malicieux,
Ne la colere, ou la rage des Cieulx,
Et moins l'effort de la mere Nature,*

*Gresles & vens, orage, & malfaiçture,
Cruaulté grande, estoignement de lieux,
Ne le pouoir presque des mesmes Dieux,
Rompre pourroit de mon cueur la closture.*

*Enuironné il est d'vne pensée
A ma Déesse incessamment dressée,
Tachant gagner l'heur de son amytié :*

*Et hault chantant ses perfections rares,
Getter son loz au climat des Barbares,
Sondant tousiours le gué de sa pitié.*

XCIII.

*Le sage, doux, cher, & diuin regard
Duquel on fit de mon cueur la conqueste,
Lors qu'enyuré i'osay dresser la teste
Pour voir le feu qui m'aiguillonne & ard,*

*Me fait sembler ores vn Leopard,
Qui agité de fureur ne s'arreste,
Puis tout à coup vne craintiue beste,
Qui de son creux de tout le iour ne part.*

*Ores ie suis vn second Democrite,
Ores la mort i'ay en ma face escrite,
Or' le vermeil qui embellit les fleurs.*

*Ore en plaisir, ore en melancolie,
Libre, & captif, me destache & relie,
Baignant ses raiç dans la mer de mes pleurs.*

XCIIII.

*Lors que ces yeux, le nid de ta rigueur,
Seront lassez de me faire la guerre,
Et que la mort m'aura mis souz la terre,
Froid, palle, & vain, sans ame, ne vigueur,*

*Sur mon tombeau n'arriue la langueur,
Ains à iamais par entrelaç y erre*

*L'ombrageux pie du verdissant Lierre,
Et du matin la plus douce liqueur.*

*L'Amome aussi, & le Mastic y naïsse,
A celle fin que l'abeille s'en païsse,
Pour puis apres y repandre son miel.*

*Et deux fois l'an par voeu (qui ne se rompe),
Les doctes seurs descendantes du Ciel,
Y viennent voir ceste nouvelle pompe.*

XCV.

*Les vns diront ces beaux cheueux de soye,
Autres ces yeux, le Dieu de mon soucy,
Autres la main, & ces perles aussi,
Puis ce Rubiz qui, si riche, flamboye.*

*L'enfant Amour, le Dieu qui me guerroye,
Ne veult leur blanc par moy estre noircy,
De ce pied seul il veult voir eclercy
L'honneur caché, qui ma Dame tournoye.*

*O gentil pié, qui portes en tous lieux,
Ce corps parfait, le miracle des Dieux,
Duquel depend ma felicité forte,*

*Sur toy s'assied, & prend son mouuement
Celle qui peult d'un regard seulement,
Reffusciter vne personne morte.*

XCVI.

Quand Apollon, ce grand Dieu qui compasse
L'an par saisons, guide son char doré,
Deuers l'archer, d'un teint descoloré
La terre adonq' s'ammantelle la face.

Le vert email des campagnes s'efface,
L'eau s'endurcit en cristal honoré,
L'honneur des bois s'en va comme exploré,
Tout se nourcit, se pallit, ou se passe.

Mais la rigueur d'aucun froidureux temps
Ne peult secher ma Dame en son printemps
OEilletz & lys croissent tousiours en elle.

Et tout ainsi que toute aspre froideur,
Ne luy peult nuire, ainsi de mon ardeur,
Maugré l'yuer, la flamme est eternelle.

XCVII.

L'espoir certain de m'immortalizer
Par l'eternel de ta gloire durable,
Et l'ondoyant de ton bruyt admirable,
Et tes vertuz qu'on ne peut épuyser,

Fait que mes vers i'ose fauoriser
Du saint honneur de ton nom venerable,

*Diuin RONSARD, que le ciel fauorable
Orne foigneux des dons plus à priser.*

*Ainsi l'orgueil de ma fiere Maistresse
Flechisse au choc de ma dure destresse,
Et mes trauaux me soient recompensez,*

*Ainsi tes yeux, quand d'ennuy tu te priues,
Daignent ficher leurs œillades plus viues
Dessus ces vers, sans en estre offencez.*

XCVIII.

*Ce ne fut oncq' l'acord de ceste voix
Qui tient des Dieux la liberté captiue,
Ce ne fut oncq' ceste beauté naïue,
Domtant tous cueurs souz le ioug de ses loix,*

*Ce ne fut oncq' l'adresse de ces doigtz,
Ne le vermeil de ceste glace viue,
Ceste douceur si chastement lassie,
Ne ces Rubis, ne ces zephires coiz,*

*Qui ma raison, ma franchise, & mon ame
Mielleusement esclauerent ma Dame,
Au Paradis de ta douce prison,*

*C'est ton esprit celeste, & admirable
Qui me rendit heureux & miserable
Par l'aualer d'vne saine poison.*

XCIX.

*Defia l'ardeur qui mes sens forcenoit
Aparoiſſoit demy morte en ſa flame,
Et le lyen qui captiuoit mon ame,
Preſque rompu ſi fort ne m'encheſnoit,*

*Vn autre Dieu que l'archer m'enseignoit
A trop ſoigneux ſeruir vne autre Dame,
Et dedaignant la fleche qui m'entame,
Feu, ne filé, mon ame ne craignoit.*

*Quand de ces yeux la lumiere iumelle
Et de ce chef la perruque tant belle,
Ardre, & lyer me vindrent de rechef*

*Si fermement, qu'emprisonné ie bruſte,
Sans nul eſpoir de voir iamais à chef
Le mal tiffu, qui de moy ne recule.*

C.

*Si le fier bras de l'Archer indomté
T'a fait ſentir quelque fois ſa ſecouſſe,
Domtant l'orgueil de ta liberté douce,
Par l'excellent d'vne heureuſe beauté,*

*Voy ie te pry d'vn œil entalenté,
Comme ce Dieu contre moy ſe courrouſſe,*

*Et les soupirs que de mon fresle pouce
Dessus mon Luc i'acorde tormenté.*

*Icy douteux, & là plein d'assurance,
Ore atendant, ore sans esperance,
Gentil BAIF, portrait me pourras voir,*

*Ainsi les yeux qui rauirent ton ame,
N'ardent ton cueur de leur iumelle flame,
Si plus de biens tu n'en dois recevoir.*

C1.

*Si d'Amour vient mon gracieux martyrre,
L'effet d'Amour, las quoy ! quelle chose est-ce ?
Si bonne elle est, les fiens comment oppresse,
Pourquoy à mal incessamment les tire ?*

*Si mauuaise est, quell' raison ay ie à dire,
Doux mon tourment, plaisante ma tristesse ?
Si elle plaiſt, à quoi plain-ie sans cesse ?
S'elle desplaiſt, que m'y vault dueil ou ire ?*

*O viue mort ! ô mal plaisant à voir !
Comme auez vous sur moy tant de pouuoir,
Puis que voꝝ loix ma volonté n'aproue ?*

*O feux iumeaulx ! ô trompeuse esperance !
Vous seulz causez en moy tant d'inconstance,
Qu'en bien ou mal, content ie ne me trouue.*

CII.

*Tous ces soupirs i'arrachoy de mon sein,
Et de ces pleurs ie distilloy ma force,
Lors qu'apasté d'vne gentile amorce,
Le poursuiuoy l'effet d'vn beau dessein.*

*Puisse cest oeil, cest esprit, ceste main,
Qui m'esblouyt, m'affoiblit, & renforce,
Adoucissant la douleur qui me force,
Les bien heurer d'vn recueil bien humain.*

*Puisse Apollon sur les nerfz de sa lyre,
De mes fredons les plus mignardz eslire
Pour les chanter à la table des Dieux,*

*Et le troupeau enfanté de Memoire,
Grauer mon nom au temple de sa gloire
Pour immortel aparoystre en tous lieux.*





ODES.

AV SEIGNEVR PIERRE DE PASCHAL.



ELVY qui les nefz inuenta
Pour voyager dessus les ondes,
Craintif, aussi tost ne tenta
Les fiers boillons des plus profondes :
Ains seulement dessus les bordz
Marchoit plus seur d'un grand courage,
Ignorant encor' les effortz
Et le braue orgueil de l'orage.

Ores, du choc de l'auiron
Solicitoit les riués basses,
Ores, il sondoit l'enuiron
Et l'horreur des plus creuses places,
Ores, hardy s'auanturoit
Sur le plus vif de l'eau roulante,

Or', tout enflé se retiroit
 Acrochant sa Barque coulante.

En fin l'audace qui l'eprit,
 L'enflammant d'un feu non domtable,
 Luy fit resouldre en son esprit
 Vne entreprinse emerueillable,
 Il arresta d'aller froisser
 Les perilz, rongeurs les timides,
 Et courageux de trauerfer
 L'ample des campagnes humides.

La fierté du temps froidureux,
 Ne des ventz la rage effrenée,
 La fureur des flotz sonoreux,
 Ne la tempeste ramenée,
 Les froidz aiguillons de la peur,
 Ne la fortune iniurieufe,
 Ne peurent briser en son cueur
 Ceste superbe audacieufe.

Ains mettant ses desseings à chef,
 Il franchit de course fournie,
 Assiz sur le sein de sa nef,
 L'Egæe mer, & l'Ionie :
 Domtant en fin tous les yuers
 Les gouffres, les ventz, le naufrage,
 Et faisant bruyre en l'vniuers
 L'inuention du nauigage.

Des que le Choeur des doctes feurs,
 Race des Dieux, & de Memoire,
 M'affriandant de ses douceurs
 M'eut de ses eaux offert à boire,
 Pauvre & craintif ie ne tantay
 Le gué profond des choses graues,
 Ains seulement me contentay
 D'environner leurs vertuꝝ braues.

Puis empannant mes petitꝝ vers
 D'une este vaguement legere,
 Ie traffay des sentiers diuers
 Pour ataindre la Messagere:
 Ie comblay le bruyt de sa voix
 Des nombres sacrez de ma flame,
 Des maulx & des biens que i'auois,
 Par les feuꝝ iumeaux de ma Dame.

Tantôt heureux en mes amours,
 Et tantôt seruant miserable,
 Tantôt confus en mes discours,
 I'entonnois vn chant agreable,
 Mais depuis que mes fredons bas
 Eurent hauffé leur resonnance,
 Ie hastay le train de mes pas,
 Pour rauir plus grande excellance

Ie couru hautain publier
 L'honneur du Quercinois Homere,

Et aux chastes feurs m'aler,
 Qui iadis nasquirent sans mere,
 Le courus deuancer le temps,
 Qui m'aguignoit de ses trauerfes,
 Epaniffant sur mon printemps
 Cent mile fleurettes diuerfes.

Et non content d'auoir guidé
 Ma nauire en mer fi profonde,
 Le galoppay tout debridé
 Pour voir la lumiere du monde :
 Le dressay mon vol iusqu'aux cieux,
 Au sein du tresor le plus rare,
 Acoftant, trop audacieux,
 Les Graces de nostre Pindare.

Mais ores, que le ciel benin
 M'a fait tant d'heur de te conoiftre,
 Emplumant l'honneur du venin
 Qu'enchanté ie faiç aparoiftre,
 Diuin PASCHAL ie veux tenter
 L'abifme de tes vertuç saintes,
 Et tes grands merites vanter,
 Par l'immortel de mes ateintes.

Ia defia ie voy ce grand Roy,
 Ce grand HENRI, Dieu de la France
 S'apriuoyfant deffouç la loy
 De tes escritç pleins d'excellance,

*Le voy comme beant il fait
Iugement saint de ta doctrine,
Et comme il estime parfait
L'enfantement de ta poitrine.*

*Le voy le mignon d'Apollin,
Celuy qui repaist son oreille,
Le graue-doux, sauant Mellin
Tout rauy de ceste merueille,
Le voy son esprit & ses yeux
Fichez d'vn trauail qui recrée
Sur le distillant gracieux
De ta langue docte-sucrée.*

*Ne celuy là qui begueyoit
Aux premiers ans de sa ieunesse,
Et dont la louange bruyoit
Sur les mieux disans de la Grece,
Ne l'Arpin, par toy renaissant,
N'ont gaigné le pris qui s'apreste,
Et le saint honneur verdissant
Qui te vient couronner la teste.*

*Le voy l'vn desia tournoyer
Ton front & ta perruque molle,
Et l'autre ce semble ondoyer
Sur les tresors de ta parolle,
L'oy desia tonner ton renom
Outre la Tane si lointaine,*

*Et voy eternizé ton nom
D'une immortalité certaine.*

*Je voy ton Durban studieux,
L'autre miracle de nostre aage,
Abandonner le sein des Dieux
Pour admirer ton doux langage,
Je vous voy tous deux assemblez,
Je le voy qui defia t'acolle,
Je vous voy tous deux acouplez,
Je le voy comme il s'en reuolle.*

*Je voy Garonne desborder,
Orgueilleuse de sa victoire,
Et avec Tholose acorder
L'hinne consacré de ta gloire :
Je voy encor les Seurs au bal,
Mignardans vn chant delectable,
Qui ne resonne que Paschal,
Leur cher Paschal inimitable.*

*Puisse-ie voir ainsi mes feuz
Rayonnez d'une clarté telle,
Qu'ilz soient de tous, & tousiours veuz
Parmy la terre vniuerselle :
Puisse les traitz de mon soucy
Fraper le cueur de ma guerriere,
Puisse mon nom estre esclarcy
Des raiz brillans de ta lumiere.*

AV SEIGNEVR RAOVL ALIGRE.

ODE.

CEPENDANT que la liberté
 Nous administre sa richesse,
 Domton l'aigreur & la durté
 Du chagrin qui les cueurs opresse,
 Le ciel, le temps, & la saison
 Se ioignent avec la raison,
 Et veulent que l'ennuy nous laisse.

Icy le laboureur commence
 Couper les cheueux de Ceres,
 Cueillant le fruit de sa semance,
 Guerdon des trauaux endurez.
 Et là souz les branches d'vn Tremble,
 Vn autre, & ses voyfins ensemble,
 Rendent grace aux Dieux implorez.

L'vn a Cathin au pres de luy,
 Qui à disner le sert & tranche,
 Apres lequel froissant l'ennuy,
 Descouure sa poitrine blanche,
 Et luy maniant le teton,

*La prend apres par le menton
Et la baise en la bouche franche.*

*L'autre dort au fraiz d'vn Ormeau,
Et esueillé se leue, & coupe
Du prochain arbre vn long rameau,
Pour chasser la craintiue troupe
Qu'il void massacrer la moisson,
Puis pesche à la ligne au poisson,
A fin que plus à l'aise il soupe.*

*Il n'est ores berger aux champs,
Ne rustique, tant soit il sombre,
Qui ne soient leurs soings arrachans
Au bord des eaux ou bien à l'ombre :
Puis donc que nous sçaurons trop mieux
Choisir l'esbat en diuers lieux,
Ne nous mettons point de leur nombre.*

*Mile doux motz bien exprimez
Dedans vne salle parée,
Ou les baisers mieux imprimez
De quelque pucelle adorée,
Causent vn plaisir trop plus grand
Au personnage qui les prend
De volonté desmesurée.*

*Ou sur le Luc ouyr chanter
Quelque ode diuinement faite,*

*Ou bien le merite vanter
D'une maistresse tresparfaite,
Dansant avecques elle au son
De ce Luc, ou d'une chanson
En son naturel contrefaictte.*

*Et si lon ayme le deduit
De la campagne ou de la treille,
Y porter le iambon bien cuyt
Et de bon vin en la bouteille,
Et apres le petit repas,
Sans mesure ne sans compas
Folastrer, & faire merueille.*

AV SEIGNEVR IAN DE CASTAIGNE

Bourdellois.

ODE.

Icy ie ne publie pas
Les fiers & dangereux combatz
Faitz deuant la ville Troyenne,
Ie ne publie encor'icy
Du filz d'Anchise le soucy
Que Iunon luy trame & moyenne.

*Sugetz si graues & pesans
 Ne cherchent point mes ieunes ans,
 Vn plus doulx trauail les enchante,
 D'Amour les affaux coustumiers
 Sentis en mes iours les premiers
 Tant seulement icy ie chante.*

*Ie chante icy les raritez,
 Les vertuz, les dexteritez
 D'vne Déesse qui decore
 Les Astres flamboyans aux Cieux,
 Et ce grand monde spacieux,
 Les Dieux & la nature encore.*

*Et comme Amour l'enfant vainqueur,
 Emprisonna moy & mon cueur
 Souz le ioug des saintes loix d'elle,
 M'asseurant en ceste prison
 D'vn heur grand sans comparaison
 Si i'estois constant & fidelle.*

*Ie chante cest heur poursuiuy
 De mile soupirs à l'enuy,
 De mile encor & mile peines,
 Mile soucis mile tormens,
 Et mile trauaulx vehemens,
 Et mil' & mil' angouisses vaines.*

Qui demandera les esbatz

*Des iouſtes tournoys & combatz,
Des ieuꝝ de lutte ou de l'eſcrime,
Ou autres pareilz paſſetemps,
Ne vienne point perdre ſon temps
A voir les cheſnoms de ma rithme.*

*Car par mes vers elabourez
Telz plaiſirs ne ſont colorez,
Ma muſe mignarde m'inspire,
Me rauit & me fait chanter
Des vers mieux faitz pour delecter,
Et pour le ſoing rompre & deſtruire.*

*Qui fait tant viure le Tuſcan,
Et malgré le temps & Vulcan,
Eſtinceler ſa renommée,
Comme au matin le plus ſerain
Les raiꝝ du ſoleil ſouuerain,
Luyſans en ſa face enflammée?*

*Pareil amour, ſemblables traitz,
Meſme fureur, meſmes atraitz,
Pareilz aſſaultz, & telz alarmes,
Eſperonnerent ſes eſpritz,
Pour ataindre & rauir le pris
Qu'il a conquis avec ſes larmes.*

*Ne puis ie donc' ſemblablement
Viure au monde immortellement,*

*Grauant mon nom dans le saint temple,
Où tant d'autheurs eternifez
Reposent en sieges prisez,
Pour nous seruir icy d'exemple?*

*Si bien mes vers ne sont dorez
Ainsi que les siens adorez,
La Muse pourtant les auouë,
Et veult que, laissant leur seiour,
Ilz se monstrent au plus beau iour
Guidez sur les raiç de sa rouë.*

*Elle veult que prez, montz & fleurs
S'arrozent de l'eau de mes pleurs,
Et veult encor' que les campagnes,
Les antres, riuages & bois,
S'endorment au bruit de ma voix
Et de mes destresses compaignes.*

*Elle veult que les Courtisans
Et les plus subtilz ayguifans
Le burin de riche faconde,
S'en estonnans de pres & loing
Rongent leurs cueurs d'vn graue soing
Pour voir telles clarteç au monde.*

*Ainsi l'Angeuin immortel
A gaigné nom & furnom tel,
Ornant de ses vers vne Oliue,*

Qui le fortune & fait heureux;
 Et veult qu'entre les amoureux
 Eternizé viue & reuiue.

Voy donc Castaigne exactement,
 La fureur & l'enfantement
 De ma Muse encor ieune & tendre,
 Qui pourra croistre lentement,
 Et descocher plus roydemment
 Les traitz dont ie me faiç entendre.

Puis de tes vers grauement doulx
 Annonce tes vertus à tous,
 Ornant le fatal de ma gloire,
 Adieu le mignon des neuf seurs,
 Ce ne sont icy des douceurs
 Qu'en Parnasse elles t'ont fait boire.

A CASTIANIRE.

ET quoy Nimphe que i'adore,
 Veux-tu qu'ore
 Je me desloge d'icy,
 Affamé de la careffe
 Tromperesse
 Qui derride mon soucy?

*Veux-tu que d'icy ie parte,
 Que i'escarte
 Mon oeil, du tien rauisseur,
 Sans desaygrir la destresse
 Qui m'opresse,
 De ta flateuse douceur?*

*Puis que tu sçais, ò friande,
 La viande
 Qu'il me fault pour estre soul,
 Vien ten, mignarde folastre,
 Vièn t'esbatre,
 Vien te brancher à mon coul.*

*Demy viue, demy morte,
 Fais en sorte,
 Que ie cognoisse amplement,
 Que souz vn diuin visage
 Le courage
 Est diuin egallement.*

*Ie veux que ta belle bouche,
 Ne rebouche,
 Pour vn baiser guerdonné,
 Ains que ta leure soustienne,
 De la mienne,
 Vn combat desordonné.*

Ie veux que ta langue douce

*Se courrouce
 Si bien que vireuoltant
 Elle ouure ma bouche close,
 Puis l'arroze,
 D'vne manne doux sentant.*

*Ah petite! tu me baïses,
 Et apaises,
 La guerre de mes trauaux!
 Ie sens bien ta douce aleine
 De musc pleine,
 Chasser de moy mile maulx.*

*Ie sens de ces fleurs vermeilles
 Les merueilles,
 Ie touche ces lis bruniz,
 Et voy ces yeulx, ma lumiere
 La premiere,
 De mile fleches garniz.*

*Encore vn coup, ie suis riche,
 Ne fois chiche
 De ce sucré traitement,
 Si tu me rebaisés, folle,
 Ie m'en volle
 Au plus hault du firmament.*

*Estant guindé dessus l'este
 Rare & belle,*

*De ta faueur teinte en miel,
Je sens mon cueur & mon ame,
 Qui se pafme,
Ia defia montez au ciel.*

*Que de Dieux ! que de Déesfes !
 De lieffes !
De danses, & paffetemps !
Je ne voy en place aucune,
 L'infortune,
Tous font heureux, & contens.*

*Soit au bord de ces fonteines,
 Par les pleines
 Murmurantes doucement,
Ou soit au frais de ces vmbres,
 Tous ces nombres
Viuent amoureusement.*

*Mais fans toy ie n'y puis viure,
 Vien ten fuyure
Ma triste ame & mes espritz,
Vien, vien ten à ma priere,
 Ma guerriere,
Vien me voir en ce pourpris.*

*Et quoy belle tu dedaignes
 Ces campagnes,
Riche demeure des Dieux ?*

*Tu feras donc à ma honte,
Plus de conte
De la terre que des cieulx?*

*Ainsi puiffes tu, sans cefse,
De triftesse,
Palle & morne deuenir,
Si toufiours, en toutes places,
Ne m'embrasses
D'effet, ou de fouuenir.*

*Et fi ta volonté bonne
Parangonne
L'effrené de mes defirs,
L'honneur & nom ie fouhaite,
D'vn Poëte
Immortel en fes plairirs.*

*Puiffe donque ta main blanche,
De la branche,
Verdiffante incessamment,
Façonner vne couronne,
Qui fleuronne,
Sur mon chef mignardement.*

*Mais à dieu troupe diuine,
Ie chemine,
Droit en bas pour la reuoir,
L'ayme mieux fa douce guerre,*

Sur la terre,
Que paix icy receuoir.

Je ne puis estre sans elle,
La pucelle
M'a tellement enchanté,
Que sans la voir vn quart d'heure,
Je demeure,
Trop asprement tourmenté.

Je la reuoy, la sucrée,
Qui recrée
Mes espritz foybles-matez,
C'est l'ornement de mon œuure,
Qui descueuure
Le parfait de ses beautez.

Dieu te gard ma mignonnette,
Je regrette
Le temps qu'ay perdu la hault,
Puisse Amour en ta poytrine
Yuoirine
Darder son feu le plus chault.

Ça doucette delicate,
Qu'on m'apaste
De ces baisers sauoureux,
Et d'vn trait d'ail amyable,
Pitoyable,
Fay moy contant amoureux.

*Si tu te fasches de trente,
Ça quarante
Baïferetz d'amome empliz,
Edante la peine stable
Qui m'acable,
De cent autres acompliz.*

*Mais c'est assez, i'oy la mere
Trop amere
Qui deffent tout lentement;
Euiton l'ardante noyse
Qu'ell' degoïse,
Escarçon nous vijtement.*

*Voy defia comme comme elle espie,
L'acroupie,
Vieille horrible aux plus hideux,
Elle couue dans son ame
Quelque blasme
Pour l'esclorre entre nous deux.*

*Voy encor' la grosse beste
Qui s'arreste,
Pour vomir quelque courroux,
Ie le voy presque qui creue,
Tant est greue
L'enuie qu'il a sur nous.*

Le bon heur vient à grand' peine,

*S'il n'ameine
Vn defastre avecque luy,
On n'a point de ioye vraye,
La plus gaye
Traine toufjours vn ennuy.*

A MONSEIGNEVR

DE SAINT CHERON.

ODE.

TANT plus la chose est mal aysée
Où d'vne entreprixe embrazée
Les hommes cuydent paruenir,
Et plus ilz y mettent de peine,
Nonobstant qu'elle leur soit vaine,
Se promettans de l'obtenir.

*L'imprudent aux esles de cire,
Et cil qui mal aprins desire
Le char de son pere mener,
En font tesmoignage assez ample,
Et me deuroient seruir d'exemple
Pour mon audace refrener.*

Toutesfois encor que ie sente
 Vostre louange trop pesante
 Pour mes nerfz debiles & las,
 Et que ie la cognoisse large
 Pour estre conuenable charge
 Au doz d'vn Hercule, ou d'Athlas,

Sur mon Luth pourtant ie ne laisse,
 Detestant ma rude foiblesse,
 De voz merites fredonner,
 Avec les vertuз & les graces,
 Dequoy en ces terrestres places
 Les Dieux vous voulurent orner.

Animant le bruyt qui vous donne
 De Laurier la riche couronne
 Entre les doctes plus prisez,
 Et la voix de la Messagere,
 Qui vague d'vne æfle legere
 Cornant voz vers eternisez.

Le Grec de plume inusitée
 Fait voler la gloire chantée
 Du vaillant roy Agamemnon,
 Et de Thetis l'enfant si braue
 D'vne harmonie douce-graue
 Immortalize le renom.

Le Thebain, l'excellent Pindare,

*A qui Lyrique on ne compare,
Chante la louange des Dieux,
Et orne d'eternelle gloire
Diuerse Olimpique victoire,
La celebrant iusques aux cieux.*

*Titire auffi d'æfle dorée,
Le filz aymé de Citherée
Fait monter iusqu'au firmament,
Monstrant à la race future
Par les vers de son escriture,
Qu'il estoit rare vaillamment.*

*Le Sulmonois, le docte affable,
Entonne vn chant incomparable,
Nous faisant voir maintz beaux secretz,
Et la maniere nous enseigne
Pour faire que le cueur ataigne
La fin des amoureux regretz.*

*Mais moy goutant leur excellance,
D'vne humble-douce violence,
Chante le pris de voz vertus,
Sauoir & prudence diuine,
Avec la grauité benigne
Dont le Ciel les a reueftus.*

*N'estimant ma fortune moindre,
Lors que mes vers vous viendront ioindre*

*Si vous daignez les accepter,
Et c'est pourquoy d'humble maniere
Ilz sortent d'obscure taniere,
Pour à voz yeux se presenter.*

*Heureuse Muse, heureuse lyre,
Qui tel suget osez eslire,
Sur l'enroué de vostre son,
Puis qu'il ne dedaigne ma ryme,
Ains la void, la prend & l'estime,
Se delectant en ma chanson.*

*Ainsi le Dieu qui pour partage
Eut la marine en heritage,
Se contante autant du Merlant
Que Stilpon humblement luy donne,
Que des beufz qu'un plus riche ordonne,
Sur son autel les immolant.*

A CASTIANIRE.

MIGNONNE sus qu'on me deuore
Avec ces baisers doucement,
Et ces yeux beaux excellamment,
Que mon cueur idolatre adore.

Que maintenant mon coul ie sente

*Enlassé de voꝝ belles mains,
Renforçant d'amorce recente,
Voꝝ apastꝝ chaudement humains.*

*Si femme à droit iamais se vante
D'auoir vn amy plus ardent,
Ne me soit onque mignardant
Ceste gaillardise allechante.*

*Si foy iamais fut assurée,
Constante à tout euenement,
La mienne est de grande durée,
Ferme, & forte eternellement,*

*Tout ce que le Soleil regarde
S'absente de nous comme luy,
Mais il reuiet, non pas celuy
Que le fier trait de la mort darde.*

*Donque ce pendant que la vie
Soustient icy ces foybles corps,
Domton la durté de l'enuie
Par la douceur de noꝝ acords.*

*Chassons l'amertume intraitable
Du palle soucy qui nous fuyt,
Trop, & trop tost verrons la nuyt
Et le fier iuge inexorable.*

*Chacun de nous Nimphette domte
Ces ennuyz trop acoustumez,
De douze baisers de bon conte,
De vostre aleine parfumez.*

*Mile, & mile autres i'en demande,
Et puis apres autres cinq cens
De plus embasmez & recens,
Et donnez d'une ardeur plus grande.*

*Ne craignons la vieille ialouse,
Ne son courroux trop inhumain,
Recommençons, encore douze,
Faisons la tourmenter en vain.*

*Ne craignons l'œil prompt de Castaigne,
Ne son parler riche & facond,
A noz vouldoirs il correspond,
En noz delices il se baigne.*

*Si ie suis sien, il est tout vostre,
C'est nostre fatale moytié,
Puis qu'il est donques ainsi nostre,
Ne luy celons ceste amytié.*

*Aproche-toy, vien, & t'auance,
Car de vingt baisers bien contez.
Mes desirs seront contentez
Par ma maistresse, en ta presance.*

Conte ie te pry, i'en ay quatre,
 Puis trois fois cinq, & cestuy cy
 Qui fait à l'egal de l'albatre
 Mon cueur de tristesse noircy.

C'est peu de cas de la careffe
 Que ie viens or' de recevoir,
 L'espere bien t'en faire voir
 De plus grande delicatesse.

Celuy qui Cassandre decore,
 Et cil qui l'Oliue depeinct,
 Ou l'autre qui Melline adore
 Illustrant l'honneur de son teinct,

Ne goustèrent oncq' en leur ame
 La saueur d'vn tel traitement,
 Temperant si doucement
 L'intemperé d'vne grand' flame.

Mais Adieu Castaigne, ie n'ose
 Plus longuement parler à toy,
 En cest oeil ie voy quelque chose
 Qui se courrouffe contre moy.

L'entens d'autre part la voix sotte
 De ce Vulcan iniurieux,
 Qui de depit trop furieux
 Contre nous vn charme marmotte.

*N'irriton point sa contenance,
Ne son baueux croassement,
Vne autre fois, en son absence
Nous rirons plus folastrement.*

A MONSEIGNEVR

LE GARDE DES SEAVLX DE FRANCE.

I. B.

O D E.

D'o v prouiendroit l'exemple & tesmoignage
Que nous auons de l'insigne vertu,
Et de l'honneur, dequoy maint personnage
Aux siecles vieulx fut ceint & reuestu,
Si le labeur des hommes studieux
Ne les eust faitz du college des Dieux?

Où seroit or' le Mecene honorable,
Du Calabrois excellamment prisé,
Et Cornutus l'Aphrican venerable,
Par les escritz de Perse eternizé,
Bref, où seroit le merite opulant
Du Grec vanté par l'aeugle excellent?

*Le vil-profond du tombeau miserable
 Enferroit en sa concauité
 Le vif & cler de leur bruyt admirable
 Fauorisé de l'immortalité,
 Sans le fauoir de cet audacieux,
 Qui l'a rauy pour le monter aux Cieulx,*

*Le decorant d'vne telle richesse,
 Que de la mort le fier dard rigoureux,
 L'orgueil du temps, ne du sort la rudesse
 N'apouriront son bon heur vigoureux:
 Ains s'espandra par des sentiers diuers,
 De sa grandeur emplissant l'uniuers.*

*Qu'auendroit il de ta valeur illustre,
 De ta vertu, de ton loz merité,
 S'il n'estoit peint avec vn pareil lustre
 Pour le merquer à la postérité?
 Le cours des ans (superbe monument)
 L'assoupiroit indubitablement.*

*Mais le destin & les astres ayables
 Monstrent desia le contraire assureé,
 Aparoissans sans repos fauorables
 A tes desseings d'vn point non mesuré,
 Et donnent foy de ta ferme grandeur,
 Par tous les lieux de la basse rondeur.*

Du Roy des dieux l'immortelle memoire

*Reluit & court en Crete excellamment,
Et de sa seur la memorable gloire
Cartage dit & corne incessamment,
De Bache aussi les Indes font vn bruyt,
Qui n'est subget à l'obscur de la nyct.*

*Mais les François & la fertile France,
Celebreront, pour plus digne argument,
L'eternité de ta graue excellance
Et ton honneur & vertuꝝ seulement,
Laiſſant à part toute occupation
Pour publier telle perfection.*

*Que ſi le Chœur des neuf doctes compaignes
M'eust fait tant d'heur de la pouuoir chanter,
Ces bois, ces prez, ces antres, & compaignes
S'esmerueillans, la voudroient exalter,
Tant le doux son de mon Luth flateroit
L'oreille, & cueur de qui l'escouteroit.*

*Mais ó Phebus ma voix est enrouée,
I'ay veu les loups en merueilleux monceau,
Le Roſſignol ſa muſique louée
Ne degoyſa ſur moy dans le berceau,
Et le troppeau des fillettes du Ciel
Ne m'a formé dans la bouche le miel,*

*Auſſi tel faiꝝ i'abandonne aux eſpaulés
Du Quercinois, qui n'agueres a fait*

*Dans le pourpris des florissantes Gaules,
Reuiure Homere en honneur plus parfait,
C'est luy, c'est luy qui le peult esleuer
Et dans les Cieulx ta louange graver.*

*Ses traitz dorez, ses inuentions belles,
Le graue-doux de ses vers accordans,
Te planteront sur l'eschine des estes
Dont voleras vne infinité d'ans,
Non par l'air seul de nostre heureux manoir,
Mais en tous lieux iusques au climat noir.*

*O l'homme heureux, par qui cil qui le chante
Eternizant s'immortalise aussi!
Douce liqueur de la Muse allechante!
Qui nous rait & nous abreue ainsi,
En vn seul coup monstrant sa rareté,
Et de ces deux la singularité.*

*Peult estre vn iour le Dieu aux tresses blondes,
Seul conducteur des neuf celestes seurs,
Me monstrera leurs mammelles fecondes,
Pour en gouster les exquises douceurs,
Et de cela sucrer le loz & pris
De tes diuins & solides espritz.*

*Et ie diray si ce bien il m'auance,
La qualité de ta perfection,
Mettant parmy que l'age d'or commence*

*De refflorir fouz ta protection,
Et qu'en ton chef la belle Afrée gijst,
Et prudamment en la Gaule regit.*

*Le foing mordant de la vierge Pandore
Fut le moyen de son dur partement,
Et ta vertu qui le monde decore,
Fait qu'elle fort du vouldé firmament,
Abandonnant l'esle de Iupiter,
Pour icy bas entre nous habiter.*

*Je chanteray encor' en toutes places
L'affable & doux de ta benignité,
Et le parfait de tes luyfantes graces,
Rien ne sentans que la diuinité,
Et n'oubliroy l'excellance & fauoir,
Dont les haultz Dieuz ont voulu te pouruoir.*

*Et ce pendant, de volonté profonde,
Le sacre & metz aux fiecles auenir
Ta Marguerite à nulle autre seconde,
Presant des Cieulx d'immortel souuenir,
La decorant d'yn thresor assez fort
Pour la rauir du pouuoir de la mort.*



A CASTIANIRE.

PUIS que ce trait d'œil enfonce
 La responce
 De ce cueur qui s'atendrit,
 Et que ta douceur humaine,
 Non ma peine,
 Mais mon tourment amoindrit :

Puis que ta bouche allechante
 Ne me chante
 Qu'une immortelle amytié,
 Et qu'en tous lieux où me trouues,
 Tu m'aprouues,
 Pour ta fatale moytié :

Puis que la vieille felonne,
 Ne personne,
 Ne nous peut maintenant voir,
 Et que ceste heure tant belle
 Nous apelle
 Pour noz esbatz emouuoir :

Que tardes-tu ma sucree
 Cytherée,
 Que tardes tu de venir,

Pourquoy Mignarde t'esloignes
 Et ne soignes,
 Ta promesse entretenir ?

Defia defia ta languette
 Si doucette
 Deuroit m'auoir apasté,
 Defia la bouchette tienne,
 Sur la mienne,
 Mile plaisirs esclaté.

Defia ces flammes iumelles
 Flammes belles
 Qui mon cueur ont afferuy,
 Et ceste douce careffe,
 Flateresse,
 Me deuroient auoir rauy.

Vien donc d'une course viste,
 Vien subite,
 Pres de ton heureux Magny,
 C'est icy que les Charites,
 Les merites,
 Et les Muses font leur ny.

D'un baiser plein d'ambrosie
 Ressasie
 Ses espritz trop affamez,
 Hors de luy dans toy ilz viuent,

*Ilz te suyuent,
Ardamment enflammez.*

*Ah, ah ! ie te voy Déesse,
La rudesse
N'a plus en ton ame lieu,
Par ta faueur liberalle,
Ie m'egalle
Non en vain au plus grand Dieu.*

*Là, Nymphé, ce crespé arrache,
Qui me cache,
Le Paradis de mon bien,
Ces montaignettes plus franches,
Et plus blanches,
Que le marbre Parien.*

*Oste encor' ce gaïn qui cœuure
Le chef d'euure
De Nature nompareil,
Et ces pompes que tu dressez
Sur ces tresses
Qui font honteux le Soleil.*

*Folastrons, & n'ayon crainte
De l'atainte
Des enuieux mesdisans,
Ie despité leurs morsures,*

*Leurs blessures,
Et leurs feuz les plus cuyfans.*

*Plus à nous blasmer s'amusent,
Plus ilz ysent
De menasses contre nous,
Plus nous deuons, ma folastre,
Nous esbatre
Renforçant noz ieux si doux.*

*Redreßons les escarmouches
De noz bouches,
De noz bras, & de noz yeux,
En baisers, en acolades,
En æillades,
Mutinez à qui mieux mieux.*

*La fin de guerre si douce
Ne repouffe
De nous le contantement,
Ains de ses douceurs arrache,
Ce qui fache
Noz cueurs plus amerement.*



A MONSEIGNEVR
DE SAINT CHERON.

ODE.

QVI sera celle, doctes seurs,
 Qu'enfanta iadis Mnemofine,
 Qui m'eslargira les douceurs
 De vostre fontaine diuine?
 Qui d'entre vous tant à prifer
 Vouldra tant me fauoriser,
 Entonant si graue ma lyre
 Qu'vn graue chant i'en puisse dire?

Si ie n'ay iamais honoré
 Que l'honneur saint qui vous honore,
 Si ie n'ay iamais decoré
 Que la vertu qui vous decore,
 Vous inuoquant toutes les fois
 Que i'ay hauffé ma basse voix,
 Ornant la beauté qui me lime,
 Tant plus ardamment ie l'estime.

Et si vous n'auuez reietté
 D'acommoder à ma cadanse,

*Ceste mignarde gaieté,
Dont vous usez en vostre danse,
Guidez moy or' chaste troupeau
Sur le verd émaillé coupeau,
Où Phebus souuent vous recrée,
Pour gouter ceste onde sacrée,*

*Donnez au tourment de mon cueur
Castianire quelque treue,
N'empeschant que ceste liqueur
Mes espritz alterez abreuue,
C'est par là que vostre nom beau
Dedaigne & ne craint le tombeau,
Arraché de sa creuse panse,
Par mes vers, veufz de recompense.*

*Celuy veulx chanter (si ie puis)
Qui deuant moy vous a chantée,
Non enflammé comme ie suis
D'yne aspre ardeur inusitée,
Mais en reuelant les secretz
De l'aveugle (clarté des Grecz)
Et sonnans apres luy la guerre,
Qui de son bruyt emplit la terre.*

*C'est luy qui plaingnit doctement
Ce grand Dauphin qui reuit ore,
Le regretant si tristement,
Si delicatement encore,*

Qu'à l'enuiron de luy les bois
 Allechez du son de sa voix
 S'assemblerent tous pesle-meste,
 Pour ouyr tant douce querelle.

Puis dressant son vol merueilleux
 Jusques au ciel, chanta la chasse,
 Où du sanglier trop orgueilleux
 Il dit la deffaitte non basse,
 Consacrant au siecle auenir
 De ce grand Roy le souuenir,
 Le dy ce Roy dont la prudence
 Flambe en eternelle euidance.

Mais dequoy sert mon deuiser,
 Puis que la France ne resonne
 Et ne veult qu'immortaliser
 Le bruit de si rare personne?
 l'en diray plus en me taisant,
 Que si le contraire faisant
 Je m'efforçois sa gloire poindre
 Et ne fut possible la ioindre.

Estrener pourtant ie le veux,
 Ce nouuel an d'vn nouuel hinne,
 C'est le seul Dieu de tous mes vœux,
 Le second harpeur de Corinne,
 Inspire moy Muse, & me faiç
 Suffisant à porter ce faiç,

*Et de ton miel sucre ententiue
Le ton de ma parolle viue.*

*Dieu te gard (Prelat) ie te voy,
A ma chançon preste l'oreille,
Ie veux ainfi que ie le doy
Sonner ton los plein de merueille,
Ce que la vigne est à l'ormeau,
Et la verdure en vn rameau,
Ou les clers ruyffeaux à la préé
De mile couleurs diaprée.*

*Cela du moins est ta vertu,
Non à moy seul, mais à la France,
Qui as destruit & combatu
Le superbe monstre ignorance,
Faisant par ton sauoir encor
Renaistre ce beau siecle d'or,
Où plus brilloient les estincelles
De la fureur des neuf Pucelles.*

*Toy seul en nostre nation
Fuz le premier qui les fit luyre,
Digne pour ta perfection,
De seul les guider & conduire,
Faisant flamboyer iusqu'icy
L'heur immortel de ton Quercy,
De qui l'honneur & gloire expresse
Pour toy seul s'egale à la Grece.*

*Le ne t'apporte des presans
 Telz que l'Arabie les liure,
 Car ilz s'en vont avec' les ans,
 Et ne peuuent longuement viure,
 Mais les vers aux grands adressez
 Viuent s'ilz sont bien caresez,
 Maugré le temps qui n'a puissance
 De mordre sur leur excellence.*

*Les dons offertz au duc (vanté
 Par ton grand immortal Homere)
 Ne le pouuoient rendre exempté
 Du fier trait de la mort amere,
 Et sans celuy qui l'a loué,
 Il ne seroit point auoué,
 En ce beau siecle auquel nous sommes,
 Au premier reng de tous les hommes.*

*Lors que Ceres repeuflera
 De cheueux les larges campagnes,
 Et que Zephire souflera
 Sur les verdissantes montaignes,
 Et que d'vn constant changement,
 Toute la terre entierement
 On pourra voir teinte, & couuerte,
 De mainte fleur vermeille, ou verte,*

*Quand les petitz iazardz oyseaux
 Referont leur nid sur maint arbre,*

Et qu'on verra les cleres eaux
 Delaisser leur forme de marbre,
 Et les Satyres retourner
 Parmi les forestz seiourner,
 Recommançans l'aspre poursuyte
 Des Nymphes, promptes à la fuyte,

Quand la vierge seur du Soleil,
 Rassemblera ses Oreades
 Qui nonchalantes du sommeil
 Donnent aux Cerfz mille algarades,
 Et qu'on les verra s'agenfer,
 Pour toutes ensemble danser,
 Au bord, & bruyt d'vne fontaine
 Qui roulera parmy la pleine,

Et quand Progné retournera
 Pour chanter l'offence passée,
 Alors l'yuer nous monstrera
 Le but de sa route glacée,
 Alors le printemps nouuellet
 Parera d'vn teint verdelet
 Maint arbre que l'Autonne priue
 De sa couleur gaye, & naïue.

Alors aussi la guarison,
 Qu'en ce temps prochain on t'asseure,
 Te gettera de la prison
 Où d'ennuy tu sens la morsure,

*Ton Maumont d'Esculape enfant,
Le mignon du Dieu triomphant
Qui chante des Dieux à la table,
L'a dit & le tient veritable.*

*O temps heureux extremement !
O saison douceuse, & belle !
Veuille Dieu qu'eternellement
De ton bon heur il soit nouvelle,
Quand à moy ie dresse vn autel,
Pour le consacrer immortel,
Où ta louange est ordonnée
Sur les autres temps de l'année.*

*Puissent à iamais les œilletz
Que conceuras avec l'Aurore,
Conseruer leurs teinctz vermeilletz,
Maugré cela qui les deuore,
Puissent tes roses, & tes liz,
Delaissez à terre ou cueilliz,
Avoir tousiours painte leur face
D'vne couleur qui ne s'efface.*

*Puisse le sourcy refroidné
De cil qui brandit le tonnerre,
Et le fier bras embesoigné
Du ialoux du Dieu de la guerre,
L'vn du tout se rasserener,
L'autre Sicile abandonner,*

*Si bien que ta saison ne sente
L'effort de leur force puissante.*

*Puissent encor' l'Aube du iour,
Zephire, & la doucette Flore,
Dresser avec toy leur seiour
Quand plus la terre se colore,
Puisse le Soleil radieux,
Puissent les Astres, & les Dieux
Et des elemens la discorde
Fauoriser ceste concorde.*

*Mais repren, Muse, il en est temps,
Repren, ton arc, fleches, & trouffe,
Ne voy-tu pas les escoutans
Tous enyurez de ta voix douce?
C'est trop chanté pour vne fois,
Il fault mignonne que tu sois
Vn peu deormais plus modeste
A borner ta chançon celeste.*

*Tu prens le ton trop & trop hault,
Retiron nous, & qu'on l'abaisse,
Et doucement, ainsi qu'il fault,
Chante le bel oeil qui me blesse,
Voicy Castianire amener
Les Graces, pour nous estrener,
La voici ia destia qui gette
Contre mon cueur vne sagette.*

*Adieu Prelat, ie ne sçauois
 Demeurer plus en ta presence,
 Trop agité ie rougirois,
 Ou pallirois en contenance,
 Ma guerriere veult s'apaiser,
 Et vient expres pour me baiser,
 Bouchant de sa languette molle
 Tous les conduitz de ma parolle.*

A CASTIANIRE.

M^A *Vertu reluyfante
 Comme vne estoille au Ciel,
 D'vne façon cuyfante
 M'a fait gouster son fiel,
 Me monstrant en vigueur
 Sa feure rigueur.*

*Ceste manne amiable,
 Dont paistre me souloit,
 Qui dans moy miserable
 Si doucement couloit,
 Ne se doit plus nommer
 Que reagal amer.*

*La fortune enuieuse
 Fit que ie la fachay,*

*Et qu'une ire outrageuse,
De son sein i'arrachay,
Mais i'en fais à present
Le payement cuyfant,*

*N'ayant plus moyen ore
De voir ceste beauté,
Ne ces beaux yeux encore
Qui de la liberté
Me sceurent deueftir
Pour serf me conuertir.*

*Ma Muse ne compasse
Ore vers, ne chanson,
Qui n'aye froide grace,
Et plus triste le son,
Et qui ne monstre à l'oeil
Ma douleur, & mon dueil.*

*Ma lyre ne resonne
Que soupirs trop frequentz,
Et dessus ie ne sonne
Que sanglotz subsequens,
Les larmes & ennuyz
Que i'ay toutes les nuitz.*

*Ma voix rien ne prononce
Que doloieux propos,
A quoy me fait responce*

*L'effroyable Atropòs,
C'est elle seulement
Qui m'oyt iournellement.*

*C'est celle noire Parque,
Qui me veult faire entrer
Dedans l'auare barque,
Tachant me depestrer
De ce reth vsurpé,
Où suis enuelopé.*

*Souffrirez vous Déesse
Ce rude euenement,
Vouldrez vous ma maistresse,
Que si cruëlement
Ie finisse mon cours,
A faute de secours?*

*Helas ! c'est de vous seule
Que depend le pouuoir,
De m'oster de la gueule
De l'Orque hideux à voir,
Ayez donques pitié
De ma ferme amytié.*

*De bon cueur ie vous offre
Le plus singulier bien,
Qui soit ore en mon coffre,
Sans qui ie ne puis rien,*

*Je vous en fais le don
Pour obtenir pardon.*

*Si l'offence commise
Par vn sort rigoureux
Merite estre remise
Pour estre douloureux,
Ferme me puis tenir
Ma requeste obtenir.*

*Car mon ame est tant pleine
Et mon esprit aussi,
De languissante peine
Et de rongean soucy,
Que craindre ne me fault
Que soit à ce deffault.*

*Ayez donques enuie,
Ma fatale Vertu,
Me conseruer en vie,
Et me voir deuestu
De cest acoustrement
Estoffé de tourment.*



AV SEIGNEVR

MICHEL DE GYVÉS

Sur la mort d'un gentilhomme François
docte entre les plus fauans.

ODE PASTORALE.

Si iamais l'instable fortune
T'aparut en rien importune,
Pour te faire aumoins langoureux,
C'est à ce coup qu'elle s'auance,
De te darder son inconstance,
Par vn defastre malheureux.

Faisant de sa fureur extreme
Maint gay pasteur, dolent, & blesme
Par vne forte occasion,
Et sans cesser en ce riuage
Plorer, & plaindre le dommage
Qui nous met en confusion.

De tous les Bergers l'excellance
Regreton, car de sa presance

*Sommes priuez par le moyen
De la fiere mort intraitable,
Qui par sa rigueur indomtable,
Ne daigneroit espargner rien.*

*C'estoit luy par qui florissoit,
L'honneur de nous, qu'il remplissoit
D'immortalité bien ornée,
Et par qui noz parcz, & troupeaux,
Aparoissoient & bons & beaux
Toutes les saisons de l'année.*

*Par qui aussi nous a esté
Soigneusement manifesté
De nostre Bergerie heureuse
L'admirable & diuin secret,
Qui fait augmenter le regret
De ceste perte auantureuse.*

*Et qui seul par sa rarité
Confite en singularité,
Decoroit trop mieux les campagnes,
Quand honorer il les daignoit
Du son, duquel il enseignoit
Les plus parfaitz en ces montaignes :*

*Que les fleurs doucement sentans,
De quoy l'Aurore, & le printemps
En la ieune saison emailent*

*Le manteau verdissant des prez,
Tant soient ilz gais & diaprez,
De couleurs qui point ne deffaillent.*

*Helas plorons incessamment,
Voyans ce rude auancement,
Par qui noz Muses sont esteintes,
Noz Lauriers du tout dessechez,
Et de leurs places arrachez
Par l'oraige de ses ateintes.*

*Nostre Parnasse est ruyné,
Par vn tour de mort obstiné,
Le dy de mort trop depiteuse,
Contre qui, Bergers, il conuient
Entonner la saison qui vient,
Vne chanson iniurieuse.*

*Qu'il n'y ait donc Pasteur si fort
Fauorit du muable sort,
Qui ne souspire, & qui ne pleure,
Voyant la cuyfante douleur,
Qui nous vient rair la couleur
Du triste visaige à ceste heure.*

*Et que des peuplées forestz
Les accords sont tous éplorez,
Et presque muettes, & gourdes,
Et les montaignes & vallées,*

*Par ces angoisses reuelées,
Entierement venuës sourdes.*

*Echo qui respondre souloit
A la douceur qui distilloit
De sa rauissante faconde,
Va solitaire par ces bois,
Et par ces desers les plus coiç,
Sans qu'à personne elle responde.*

*A peine peuuent sauouer
Noç bestes le doulx pasturer
Qu'elles font parmy les preries,
Ains de leurs piedz sales-fangeux,
Troublent par despit courageux
Les belles fontaines cheries.*

*Et mesmes se sentans tarir
Le lait, ne daignent secourir
Et substanter leurs petitç fans
Qui les suyuent en toute place,
Tant la soif les presse & menace
De ses martires estoufans.*

*Toute chose tombe en ruyne,
Nostre esperance se termine,
La consolation est morte,
Et sur les arbres les oyseaux,
Et les poyssons dedans les eaux
En font vne complainte forte.*

*Lamenton nous autres aussi
Et bien que le rongean soucy
Nous liure vn assault admirable,
Ne laissons à faire vn autel
Couuert d'amaranthe immortel,
Pour le rendre plus memorable.*

*Autour duquel bien enleué
En lettres d'or sera graué,
Par vn excellent artifice,
Pour recorder à tout berger,
De soigneusement se ranger
Y faire le deu sacrifice :*

CY GIST LE CORPS TANT ACOMPLY,
QUI FVT EN SON VIVANT REMPLY
D'AVTANT DE VERTVZ, ET DE GRACES
DE PIETE DE DIVIN SAVOIR,
QVE LE CIEL EN POVROIT POVROIR
HOMME DE CES TERRESTRES PLACES.

*Nous y viendrons l'an douze fois,
En celebrant à pleine voix
La gloire & louenge de luy,
Et nostre inestimable perte,
Nostre destresse trop aperte,
Nostre douleur, & nostre ennuy.*

Après de grand' deuotion

*T ferons vne oblation,
 Epandans du vin & du lait,
 Et maintes odorantes fleurs,
 Sacrifiens (les yeulx en pleurs)
 Vn tout blanc & tendre aignelet.*

*Et si apres la sepulture,
 Les ames heureuses ont cure
 Des choses de ce monde bas,
 Luy qui est ores des celestes
 Bien que noz chansons soient agrestes,
 En dedain ne les mettra pas.*

A CASTIANIRE

Courrouffée.

ODE.

Tous les regretz & les tourmens
 Qui furent onques en ce monde,
 Ne tous les ennuyz vehemens
 Qui causent destresse profonde,
 Ne toutes les auersitez,
 Na toutes les necessitez
 Dont les ames sont tourmentées,

*S'on cede place à la raison,
Doiuent auoir comparaison
A mes angoisses augmentées.*

*L'œil qui daignoit me contanter,
Et qui premier me sceut ataindre,
Le voy (helas) ore absanter,
Sans vouloir mon ardeur esteindre,
Ce doulx propos qui me saouloit
De la liqueur qui distilloit
En sa resonance plus douce,
Me laisse à presant affamé,
Et d'vn depit trop animé
Contre moy craintif se courrouce.*

*Ah! detestable cruauté
De la saison qui m'est contraire,
Et qui me cache la beauté
Pour mon repos tant necessaire,
Où sont maintenant ces oeillets,
Cest or, & ces lix vermeilletz,
Ces rubiz, ces perles, ces roses,
Ces doulx baisers, ces doux apastz,
Ces traitemens, & ces repas,
Et ces mile doucettes choses?*

*Infortuné me fut le iour,
Et plus malheureuse la place,
En laquelle en peu de seiour*

*l'irritay sa diuine grace,
 Malheureuse l'occasion,
 D'où vint la persuasion
 Qui me rendoit dolent & blesme;
 Puis que par là ie n'ay plus part
 En ce beau celeste regard
 Qui me combloit d'vn heur extreme.*

*Malheureux moy, & mes espritz
 Et mon triste cueur miserable,
 Si iamais ie les voy surpris
 D'autre beauté plus desirable,
 Malheureuse celle clarté
 Qui me croistra la liberté,
 Tant ie suis en prison heureuse
 Aigre-doucement retenu,
 Et d'vn espoir entretenu
 Qui fait ma peine doucereuse.*

*Tant qu'Apollon éclerera
 A ceste grande masse ronde,
 Et que le ciel l'enserrera,
 Ou que Tethis dedans son onde,
 Receura les fleuves coulans
 Dedans son large sein roulans,
 Ceste Vertu sera trouuée
 Dans mes espritz, & dans mon cueur
 Tant elle y fut d'Amour vainqueur,
 Profondement mise & grauée.*

*Courez donc mes vers d'un grand train
 Deuers ma terrestre Déesse,
 Mais guidez si bien votre frain,
 Que trop hardi ne vous cognoisse,
 Dites-luy : nous sommes icy
 Essayans d'obtenir mercy
 Pour vostre Esperance certaine,
 Qui par angoisseuse douleur,
 Vit demy mort, & sans couleur,
 Tant il est plein d'estrange peine.*

AV SEIGNEVR

DE CHAMBRVN

Lion Iamet.

ODE.

*C'EST à ce coup ma Muse aymable,
 Qu'il fault aparoir estimable,
 Sortant du tenebreux sejour,
 Et rompre l'endormy silence
 Pour aller voir vne excellance
 Qui embellit tout nostre iour.*

*J'ay l'estomac, le cueur, les veines
D'une liqueur boillante pleines,
Ardant de chanter le deuoir,
Et consacrer à la memoire
Les vertuꝝ, l'honneur, & la gloire
D'un Lion comblé de sauoir.*

*Iadis sur les nerfz de ma lyre
Je souloy fredonner, & dire
Le pris du diuin Quercinois,
Qui fait par maint translaté liure
L'aveugle Grec viure, & reuiure
En ce monde plus de cent fois.*

*Mais or' ie veux qu'elle resonne
La grace d'une autre personne,
Chantant si hault son nom, & bruyt,
Que le temps n'y puisse rien mordre,
Ny mes lyens rompre ou destordre
L'enuie obscure de la nuict.*

*Les antiquitez tant prisées,
De noꝝ siecles fauorisées,
Par leur orgueil elabouré,
N'atindront, si mes vers ont grace,
L'immortalité que i'embrasse
Pour rendre Iamet honoré.*

Car l'eternité plus loüable

*Est mon entreprise auoüable,
Et ie ne desfire pas mieux
Qu'auèques ma lyre dorée,
De mes doigtz mignardz adorée,
Le colloquer au reng des Dieux.*

*Qu'ay-ie dit ! ó la sotte chose
Que ie sens dans mon ame enclose !
Veux ie honorer le mesme honneur,
Et donner mon peu de richesse
A celuy qui en a largesse,
S'en monstrant liberal donneur ?*

*Vn autre chemin me fault prendre,
Car ie ne veux tant entreprendre,
Foible & petit me cognoissant,
Pour suporter si grosse charge,
Grande assez pour l'eschine large
D'Athlas souz le ciel gemissant.*

*Le meilleur est que peu i'en die,
Pour ne monstrier abastardie
La grandeur de sa rarité,
Que tachant le chanter encore,
Soiller le bien qui le decore
Et le bruyt qu'il a merité.*

A CASTIANIRE

La voyant palle & triste.

ODE.

QVELZ ennuy,
 Jours ou nuitz
 T'osent ma mignonne ioindre,
 Pour ton miel,
 De leur fiel
 Ainsi felonement oindre?

Ta couleur
 De valeur,
 N'est plus celle de l'Aurore,
 Et ton teint
 Chaste & saint,
 Blesmissant se descolore :

Tout pareil
 Au vermeil
 Que la pluye lue, & baigne,
 Et qui naist,
 Pur, & net,
 Dans le sein d'une campagne.

*Et ces yeulx,
Que les Dieux
Béans comme moy adorent,
Et ce port,
Tant accort,
Que tous les hommes honorent:*

*Ne vont tant
Surmontant
Les fiertez des plus rebelles,
Que souloient,
Quand vouloient,
De leurs excellances belles.*

*O malheur !
O douleur !
O trop dommageable perte !
O vous cieulx,
Curieux
De sa tristesse soufferte !*

*Deformais,
Je prometꝝ
De chanter en toute place,
Et voꝝ ieux
Outrageux,
Et l'aigreur de ma disgrace.*

Ce pendant,

Atendant
Que ta purité ie vange,
Par des vers.
Descouuers
En l'œuure de ta louange :

Chasse au loing
Et le soing,
Et la destresse mutine,
Qui te suy,
Et te nuyt,
Et te pallit, & chagrine.

Trop à temps
Ton printemps,
Tes doux ans, & ta ieunesse,
Passeront,
Et seront
Talonnez de la vieillesse.

Et pour mieux
L'enuieux,
Et ton angoisse destruyre,
Et au pas
Du trespas,
Et l'vn, & l'autre conduyre :

Vien soudain,
Comme vn dain

*Après sa craintive mere,
 Apaiser
 D'un baiser
 L'ire de ma peine amere.*

*Ça donc' vien,
 Je suis tien,
 Rien ne veux qui ne te plaise,
 Cinq fois trois,
 Quinze fois,
 Doucement, douce me baise.*

*Tout d'un fil
 Quinze mil
 D'autres baisers me deliure.
 C'est l'honneur
 Du bonheur
 Qui me fait mourir & viure.*

*Bref, autant
 Baisottant
 Me sois tu Nymphete douce,
 Que de flotz
 Sont descloz
 Lors que la mer se courrouffe.*

*Et encor'
 Autant qu'or'
 L'ay de pensers en mon ame,*

*Et de ventz
Se fuyuans,
Souflans, esuentans ma flame :*

*De sablons
Roulans blondz
Souz les ondes de Pactole,
Et de faictz
Imparfaitz
Depuis l'vn à l'autre pole :*

*De flambeaux,
Clers, & beaux,
Luyfans la nuit plus seraine,
Et d'apastz
Delicatiz,
Aux douceurs de ton aleine.*

*A ton coul
Blanc, & moul,
Je me pandray, transy d'aise,
Toy au mien
Te soustien,
R'alumant la morte braize.*

*Enluffez,
Embrassez,
Nous domterons la mort noire,
Et ce dueil*

*Au cercueil
Enuoyrons à nostre gloire*

*Folastrons,
Et n'entrons
Si pensifz en refuerie,
Noz esbatz
Mettent bas
L'orgueil de la facherie.*

*Par ainfi
Ton soucy,
Nous rendrons deffait, & blesme,
Et l'es moy,
Qui sur moy
Darde sa rigueur extreme.*

*Et ton teinct,
Qui s'esteinct,
Par l'ennuy qui te renglace,
Sera veu
D'un doux feu
Renflammé dedans ta face.*

*Et ces yeux
Gracieux,
Reprendront leur vertu sainte,
Et ce port,
Sur le fort
Aura la victoire atainte.*

*Moy heureux,
Amoureux,
Te seruiray toute heureuse,
En espoir
De te voir
Egalement amoureuse.*

BLASON D'VN BOUQUET

Que luy donna sa Castianire.

DIVERS blasons, maints beaux espritz
Nous ont fait voir par leurs escritz,
Mais d'vn bouquet i'ayme l'honneur,
Et en veux estre blasonneur.
I'en veux rithmer, i'en veux escrire
Et tant à sa louange dire
Qu'apres le temps il soit encor'
Aussi verdoyant qu'il est or',
Par la vertu de celle là
Qui cueilly & composé l'a.

*Bouquet donc excellamment beau
Pour qui tirer en vn tableau
Deuroit ores Apelle viure,
Ou bien pour le grauer en cuyure
Lyfipe graueur renommé.*

*Bouquet de senteurs embasme
 Plus que la plus douce boëtte
 D'ambre, de musc, & de ciuette,
 Qui iamais nous fut amenée
 De l'Arabie fortunée,
 Et encore plus que les rozes
 En may par l'Aurore descloses.*

*Bouquet digne d'estre chanté,
 Bouquet digne d'estre vanté
 Soit sur le luth, ou sur la lyre,
 Bouquet digne suget d'eslire
 Non seulement de moy, ainçois
 De ce grand Pindare François.*

*Bouquet mignard, fade bouquet,
 Bouquet plus verd qu'vn perroquet,
 Plus blanc que n'est vn Cigne, ensemble
 Plus violet que ne ressemble
 Estre tel le violet mesme,
 Bouquet meritant diadesme,
 D'estre honoré, d'estre prisé,
 Et de moy plus fauorisé
 Que present, tant soit il parfait
 Qui me pourroit onc estre fait.*

*Bouquet plus riche, & plus aymable
 Que ceste perle inestimable,
 De quoy la royne Egiptienne*

Demonstra l'excellance sienne :
Voire la pierre exquisite, & rare
Dont Eriphile trop auare
Enseigna son dolent espoux.

Bouquet plus sauoureux, & doux
Que n'est le Cinamome Indique,
Et plus que n'est le miel d'Attique,
Ou la plus plaisante liqueur
Dont on peult arrozer vn cuer.

Bouquet, digne presant d'vn Dieu,
Dont vn soucy tient le milieu,
Enuironné d'vne pensèe
A la diuinitè dressée.

Beau Bouquet estraint, & lyé
D'vn fil de soye delyé,
Ce me semble gris de couleur,
Mais de trop plus grande valeur,
Mis en tel lieu pour demonstrance
De quelque courtoyse esperance.
O bien heureux le personnage,
Qui est empraint dans le courage
De ceste excellente Carite,
Qui tant de louange merite,
Et qui pourra gouster ou voir
Ce qui viendra de cest espoir!

Bouquet compassé proprement,

*Voire presque diuinement,
 Par les doigtz albastrins de celle
 Qui toutes les Dames excelle :
 Et qui des fois demy douzaine
 L'a parfumé de son aleine
 Pour le rendre plus odorant.*

*Bouquet qui oste en le fleurant
 Mon ame d'où elle est assise,
 Puis la remet dont il l'a prise
 Par vn admirable secret,
 Ah que i'aurois vn grand regret
 Si celle qui l'a composé
 Ne l'auoit vne fois baisé !
 Toutesfois il est impossible,
 Veu sa beauté presque indicible,
 Et dequoy mon cueur qui pretend,
 Est plus satisfait & content.*

*Amphion domteur de la nuit,
 Assembla du delicat bruit
 De sa lyre tant amoureuse,
 La grande quantité pierreuse,
 Dont Thebes fut depuis fondée,
 Et Madame recommandée
 A fait vn bel amas de fleurs
 Toutes de diuerses couleurs,
 Qui feront par le moyen d'elle
 Mon heur & ma gloire eternelle.*

*Aussi i'ay telle affection
De chanter sa perfection,
Que mesmes le siecle auenir
S'en daignera bien souuenir.*

*Bouquet poupin, Bouquet fardé
Et meritant d'estre gardé,
Tant pour sa valeur desfrable,
Que pour le respect admirable,
De celle qui me l'a donné
Ainsi proprement ordonné.*

*Bouquet que ie baisotte, & taste,
Que i'amadouë, que ie flate,
Que ie rebaise, & que ie touche
Au lieu de celle dans ma couche,
Laquelle a peu tant dessus moy
Qu'elle a gagné moy & ma foy.*

*Bouquet suffisant pour esteindre
La fureur dont Mars se fait craindre,
Et ayant la force & vigueur
De faire flechir la rigueur,
Et d'adoucir le plus amer.*

*Bouquet plus digne d'estimer
Que le tumbeau elabouré,
Dequoy Mausole est honoré,
Voire le tresor le plus grand*

Qui dedans l'Affrique se prend.
 Ah si la Royne de Carthage
 Eust peu auoir tant d'auantage,
 Que d'en recouurer vn pareil,
 Nonobstant le grand apareil
 Qu'Enée fit, il l'eust gardé
 De partir, au moins retardé
 Pour vn long temps, & elle aussi
 Ne se fust pas forfaite ainsi.

A CASTIANIRE

Luy presentant vn liure.

ODE

ALLEZ papier bien heureux,
 Gouster le miel sauoureux
 De ma Maiſtresse diuine,
 Qui me tient l'ame, & le cueur
 En l'aigre-douce liqueur
 De sa cruaulté benigne.

Proſternez vous humblement
 Et dites succinctement
 L'amytié que ie luy porte,
 Qui excède sans mentir

*Tout ce qui se peult sentir
D'yne amour louable & forte.*

*Dites encor que les ans,
Ne l'orgueil des ventz nuyfans,
Ne la rudesse imployable,
De l'or qui fille noz yeux,
Ne le sort ambicieux,
Ne la mort impitoyable,*

*N'effaceront le portrait
Qu'engraua son doux atrait
Dans l'immortel de mon ame,
Et le desir imprimé
D'estre seruant estimé
D'yne si gentile dame.*

*Dites encor que mes vers
Darderont par l'vniuers
Le bruyt de ses vertuꝝ rares,
Qui desia, desia s'entend
Sur ma lyre, le chantant
Iusqu'au climat des Barbares :*

*Et que mon extreme ardeur
Cherche l'exquise froideur
De sa pitié liberalle,
Pour esteindre le tourment
Trop seuere, & vehement
Me brillant sans interualle.*

*Dites que ma liberté
S'obscurcit à la clarté
De ses estoilles iumelles,
Et que ma constante foy
N'obtempere qu'à la loy
De l'archer empanné d'alles.*

*Tenez papier bien heureux
Tous les propos amoureux,
A ma mignarde amourette,
En reuanche du bon-heur,
Du thresor, & de l'honneur
Que captif, ie vous apreste.*

*Et ie seray fortuné
Plus que personnage né,
Si d'vne volonté bonne
On vous escoute, & vous prend
Parce que d'vn vouloir grand
Ie vous presante, & vous donne.*

CHANT DV DESESPERÉ.

S₁ *de l'oyseau en Cillene adoré
l'auois aquis le chant tant honoré,
Si cent palaiç en cent bouches i'auois*

Ou si de bronze ou fer estoit ma voix,
 Mes yeux parlans, mon estomac de cuyure,
 Et destiné d'eternellement viure,
 Si mes propos ressembloient à torrentz,
 S'ilz ressembloient à gros fleuves courans,
 Voire egalloient le sucre & le doux miel,
 Ou les accordz, & les chansons du Ciel,
 Ià toutesfois n'auroy-ie le pouuoir
 De reciter le terrible deuoir,
 Que fait le sort de me gaster & poindre,
 Et ses effetz redoutables me ioindre:
 Non tant s'en fault, exprimer les ennuyz
 Et les tourmens qui les iours & les nuitz
 De mon seiour en l'obscur de ce monde
 Paissent mon cueur d'amertume profonde.

D'vn pié leger, d'vne course soudaine
 Le dueil me suyt, me trauaille, & pourmeine,
 Et d'vn lent pas d'acointance subite
 Soucy me guide, & avec moy habite
 Douleur, tristesse, & desespoirs frequentz
 Et tous les maux qui leur sont subsequentz.

O moy heureux, & plus que fortuné
 Quatre ou cinq fois, si ne fuisse onques né,
 Veu que le iour propre auquel ie nasquiz,
 Rien que trauaux & peines ie n'aquis.
 Et depuis (las) à la droite mesure
 Que ie suis creu, la maligne auanture,

*Et le destin le plus à detester
Seul est venu dessus moy arrester.*

*Quelle planette ou celeste influence
Ay ie offensée? Est ce la penitence
Des lourdz erreurs par mes peres commis?
Ou les souhaitz de mes grans ennemys,
Dequoy l'effect par volonté diuine
Si rudement me combat & ruyne?*

*Suis ie forty de la race de Cée?
Ou de celuy dont l'eschine est froissée,
Et qui vomit par les yeux & la gueule
Le feu cruel dequoy Etne se brulle?
Suis-ie parent de celuy dont arrache
Vn fier oyseau le poumon qu'il remache?
Ou de celuy qui par sa faulte grande
Multiplia des loups famiz la bande?
Serois-ie encor des aliez Germainz,
Ou parenté du Geant à cent mains
Espouantant les Dieux, qui Iupiter
D'vn zelle ardent tachoient precipiter?*

*Je n'ay les lieux sacrez & coronez
Par vn dedaing ou despit profanez.
Je n'ay soillé d'vn courage outrageux,
Avec les pieds, ou les souliers fangeux
Les clers ruyssaux, & fontaines courantes,
Où le trauail & les peines mourantes
De mainte Nimphe & Déesse s'alente.*

*Je ne vy onc la Deesse excellante,
 Qui le chasseur en beste transforma.
 Je ne vy onc le Dieu qui s'enflamma
 Du feu d'Amour, rauissant la pucelle
 Qui dedaignoit l'amoureuse estincelle.
 Je ne crain point, & ne pers le repos
 Par le moyen de la noire Atropos:
 Et voluntiers qui ne crainct sa tourmente
 N'a iamais paour de chose vehemente.
 Je ne viz onc le celeste visage
 Ne le corps nu de la guerriere sage,
 Car i'en seroy beaucoup plus à prifer:
 Tirefias pouuoit prophetiser
 Des que le sort voulut qu'heureusement
 Il l'aperceust sans nul acoustrement.*

*O pauvre moy tant malheureux tenu!
 Que si grand bien ne m'est-il auenu,
 l'eusse preueu le soucy belliqueur,
 Et le tourment qui me ronge le cueur,
 Et inuenté peult estre quelque tour
 Pour les renger au fugitif destour.*

*O moy chetif! ó moy plus qu'incensé,
 A la raison de ce mal auancé!
 Je n'ay recours, ie n'ai contentement,
 Je n'ay repos, secours, esbatement,
 Ou si i'en ay, c'est (ó bons dieux) si peu
 Que ie n'en suis satisfait ne repeu.*

Le iour, la nuit, le soir, & le matin,
 Le sort cruël se plait en son butin,
 Et sans cesser me poursuyt, & me pòingt
 De l'aiguillon d'un trop dangereux poinct.
 C'est l'alambic, où s'escoule, & distile
 L'humeur de moy necessaire & vile,
 C'est l'instrument au son duquel s'apaise
 Tout mon plaisir, tout mon bien, & mon ayse,
 Et qui la nuit par son bruit trop amer,
 Garde mes yeuz de se clorre & fermer.

Si tôt le iour ne commence à paroistre
 Que de cent lieux ie sens en moy renaistre
 Vne langueur, & soucy tres mordant.
 Si tôt aussi ne court en l'Occident
 Le cler Titan, que d'autres cent costez
 Aigres tormens ne me soient aprestez
 Pour augmenter le nombre miserable
 De mon malheur sur tout autre admirable.

Chantez mes vers la fortune amyable
 Des enfans que mort impitoyable
 Oste & rait de ce monde peruers
 Des leur berceau, pour les tormens diuers
 Qui eulx viuans se viendroient presenter,
 Et qu'il faudroit souffrir & supporter.

Et vous ò Dieux qui tenez des humains
 L'heur & malheur en voz diuines mains,

Et qui voyez leur fraude & purite,
 Acablez moy, si ie l'ay merité,
 Ou n'endurez que plus auant ie souffre
 L'orage esmeu dans ce dangereux gouffre:
 Ains guerdonnez ma fiere auersité,
 Et mes trauxaux, d'vne felicité
 Par qui celuy qui gourmande ma vie,
 Meure soudain d'extremité d'enuie.

AV SEIGNEVR

IAN DE MAVMONT.

ODE.

De quel regret cognoy-ie sans cesser
 Ton cueur remply, tes espritz, & ton ame?
 Quel desplaisir tes entrailles entame?
 Et quel ennuy te vient ore offencer?

Tu as à toute heure,
 L'œil triste qui pleure,
 Et l'estomac cloz,
 Qui iamais ne s'ouure,
 Que l'ær n'en recouure
 Soupirs, & sanglotz.

*Est-ce le Ciel, ou les Astres luyfans,
 Ou le hazard de l'instable Fortune,
 Est ce Eolus, ou le pere Neptune,
 Ou le fier tems, qui te sont si nuyfans?*

*Cesse de te plaindre,
 Et t'essaye à peindre
 Ton teint pallissant
 D'une couleur viue,
 Qui l'Aurore suyue,
 D'un train rougissant.*

*Car ton malheur, & ton desastre aussi,
 Ne sont si grans comme tu les presumes:
 L'ardant ennuy, duquel tu te consumes,
 N'est de raison tant peu soit eclerci.*

*Si la bonté grande
 De la sainte bande
 Des Dieux tout voyans,
 Maintenant te priue
 Du bien qui deriue
 Des espritz oyans :*

*Le Ciel benin aussi t'a decoré
 De ses tresors, & d'une main non chiche
 T'a fait ça bas prodigalement riche
 Pour supporter l'accidant préparé,*

*Soit en la science,
Ou l'experience,
Les plus à priser :
Ou bien en la haute
Vertu sage, & caulte,
Pour temporiser.*

*Et d'abondant il t'a conduit aux lieux,
Où tu as veu ceste gente Carite,
Qui tant d'honneur, & louange merite,
Par ses beautez, citoyennes des Cieux.*

*Heureuse Nature,
Telle creature
Daignant faire voir,
Et le ciel auare,
Si chose tant rare
Pretend de rauoir.*

*Elle a si bien eueillé tes espritz,
Qu'assoupiſſoit ta fortune profonde,
Qu'ilz se feront entendre par le monde,
Par l'excellent de quelque œuure entrepris.*

*Voy donques & pense
Quelle recompense,
Te donnent les dieux :
Pour l'instable perte*

*Qu'as faite & soufferte
Du pis de ton mieux.*

*Lequel eut mis son occupation
Aux vains honneurs de ceste terre basse
Taschant auoir parmy ce grant espace
Quelque degré de reputation.*

*Ou pour chercher ore
Du sein de l'Aurore
Iusques à Thetis
Les choses antiques
Façons & reliques
Des palais batis.*

A GVILLAVME TRVGVET.

SONET.

EN ce pendant que la rage des Loupꝝ
Ronge ton cueur de sa lime endantée,
Et que l'obget d'vne amour indomtée
Paisit tes espritꝝ du nectar le plus doux,

*Voy mon TRVGVET les paisibles courroux
Qui me font or' vn dolent Promethée,
Or' vn Tantale, ores celuy Panthée
Qui void au ciel vn soleil plus que nous.*

*Voy les, Truguet, car de ces larmes miennes
Tu peulx tarir la fontaine des tiennes,
Tant la douceur flate icy les lifans.*

*Toufiours le ciel ne nous darde son ire,
Si pour esbat veulx mes nombres eslire,
De t'esguier ilz seront suffisans.*







APPENDICE.

OLIVIER DE MAGNY,

AV LECTEUR,

AMY lecteur, j'ay tant estimé singulieres & rares les œuvres de monseigneur & maistre, que ie t'ay mises à la fin de ce liuret qu'il m'a semblé n'auoir autre moyen plus expediant, pour illustrer & donner quelque faueur aux miennes, que de les acompagner de perfection tant excellante. Ce sont entre autres choses des chapitres d'amour à la façon des Italiens, qu'il a faitz il a desia long temps, & qu'il tenoit au fond d'un coffre entre les papiers, dont il fait le moins de cas. Toutesfois ayant trouué moyen de les recueillir, & les ayant apres communiquées à quelques vns de mes amys, ilz m'ont tant assureé de leur singularité & ie les ay tellement cogneuës dignes de voir, & de re-

commandation que i'ay bienuoulu t'en faire part, pour te faire entendre par mesme moyen, que ie te les montre fans qu'il en soit auerty, & entierement à son desfeu, m'asseurant bien qu'il ne l'eust iamais permis, pour ne les estimer, que des moindres choses, qu'il ayt iamais escrites. Je remetx à ton iugement, ce qu'elles vallent & combien on peult esperer de bien de personnage tant docte & parfait, t'auisant pour faire fin que si ie cognoi qu'il ne soit trop déplaisant de la hardiesse que i'ay priuse en les faisant imprimer, ie te feray voir en bref de telles & si diuines choses de luy, qu'il est peu d'hommes de sçauoir qui ne les admirent, tant s'en fault qu'elles ne meritent la faueur & l'immortalité que presque elles ont acquise des leur naissance se faisans voir fans estre veuës, par la renommée de leur Autheur.

Adieu.



OLIVIER DE MAGNY

A MARC ANTOINE DE MVRET.

SONET.

NE la clarté du quart Dieu de noz cieux,
Ne de sa seur la lumiere cornuë,
Ne les flambeaux de la troupe menuë,
Luyfans espars au theatre des Dieux,

D'vn si beau feu n'esclairent à noz yeux,
Que la splendeur de ta vertu chenuë,
Vertu du Ciel expres en toy venuë
Pour deuancer le temps iniurieux.

Aussi le Choeur des neuf doctes pucelles
Orne ton chef d'vn ordre d'estincelles,
Que les fiers ans esteindre ne pourront,

Non les aguetz de l'ingrate Fortune,
Ains sur les feux des astres de la Lune,
Et de Phebus, brillantes demourront.



LVY MESMES

A son liure.

SONET.

Dv train poudreux de ta course subite,
 Ou d'un tel vol qu'on ne puisse egaller,
 Va liure mien, gallope, ou trenche l'air,
 Cornant par tout les loix de mon merite.

*Aux plus lointains monstre à nud ma Carite,
 Braue suiet de ton riche parler,
 Et la fureur qui me vint affoller,
 Si que rauy, temps & mort ie dépite.*

*Salel, Muret, Nauieres, & Maumont,
 Qui à lons traitz beurent au double mont,
 De la docte eau que les feurs nous debondent,*

*Puissent ainsi te voir songneusement,
 Tant qu'au grand bruyt de leur saint iugement,
 Antres, prez, bois, & riuages respondent.*





TABLE.

	Pages
AVERTISSEMENT	V
NOTICE	XI

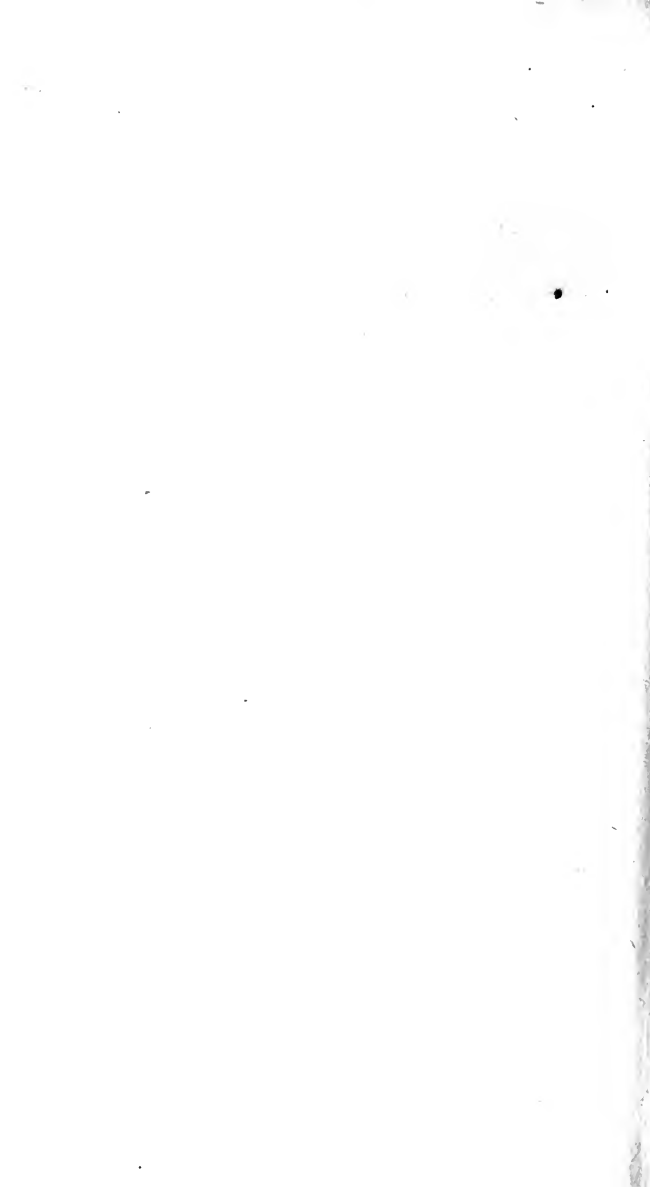
PIÈCES LIMINAIRES.

La Castianire d'Oliuier de Magny. Au lecteur...	2
Εἰς Καστιάνειραν Ὀλιβαρίου. Ἰω. Αὐράτου	3
A Monfeigneur de Saint Cheron & de Saint Sanfon Conseiller & Aumofnier ordinaire de la Royne.	4
Estienne Iodelle parisien. Ode.....	7
Luy mesme à Magny, distique mesuré	10
Pierre de Ronfard Vandomois à Oliuier de Magny. Sonet.....	10
Ian Antoine de Baïf.....	11
Marc Antoine de Muret. Sonet	12
A la Castianire d'Oliuier de Magny, par Est. de Nauieres	13
Hexastique françois, par le conte d'Alfinois....	14

	Pages
Remy Belleau	14
Claude Gruget	15
Cl. Colet champenois. Sonet	16
Ian de Castaigne bourdelois. Sonet	17
Sonetz	19
ODES.	
Au Seigneur Pierre de Paschal	89
Au Seigneur Raoul Aligre	95
Au Seigneur Ian de Castaigne Bourdelois	97
A Castianire.	
<i>Et quoi Nimphe que i'adore</i>	101
A Monfeigneur de Saint-Cheron.	
<i>Tant plus la chose est malaysée</i>	108
A Castianire.	
<i>Mignonne sus qu'on me deuore</i>	111
A Monfeigneur le Garde des Seaulx de France.	
I. B.	115
A Castianire.	
<i>Puisque ce trait d'oeil enfonce</i>	126
A Monfeigneur de Saint Cheron.	
<i>Qui sera celle, doctes seurs</i>	124
A Castianire.	
<i>Ma Vertu reluyfante</i>	132
Au Seigneur Michel de Giuès, sur la mort d'un gentilhomme françois docte entre les plus fauans	136
A Castianire courrouffée	141

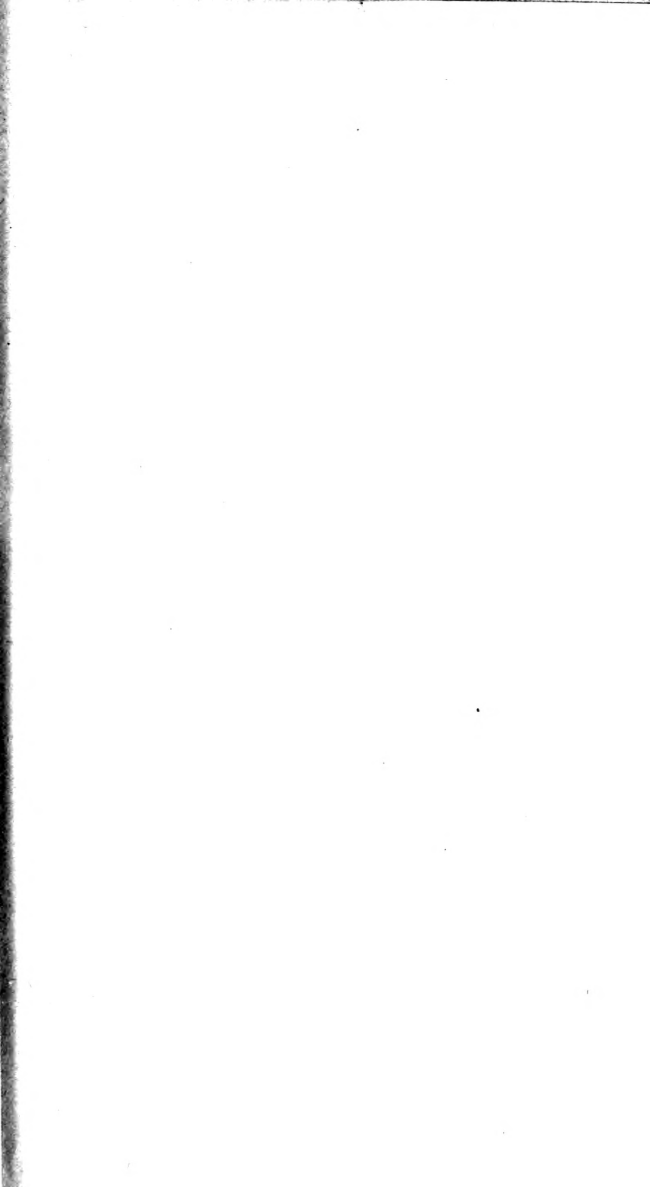
	Pages
Au Seigneur de Chambrun, Lion Iamet	144
A Castianire la voyant palle & triste	147
Blafon d'un Bouquet que luy donna sa Castianire.	153
A Castianire luy presentant vn liure	158
Chant du defesperé	160
Au Seigneur Ian de Maumont	165
A Guillaume Truguet. Sonet	168
Appendice	171









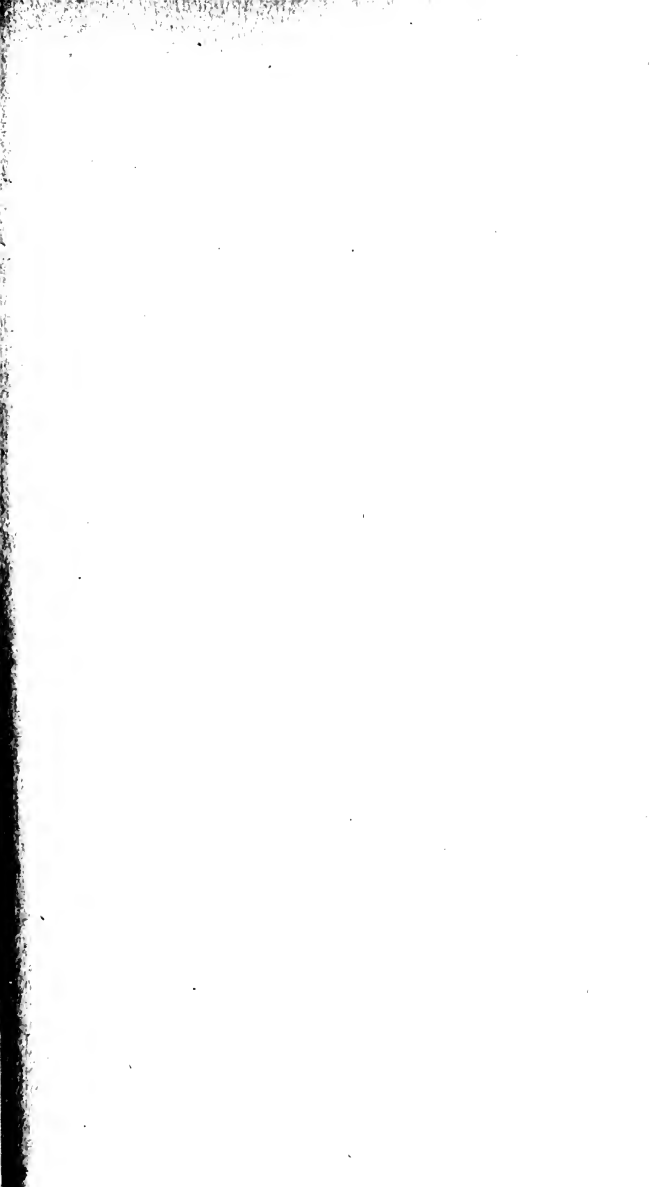


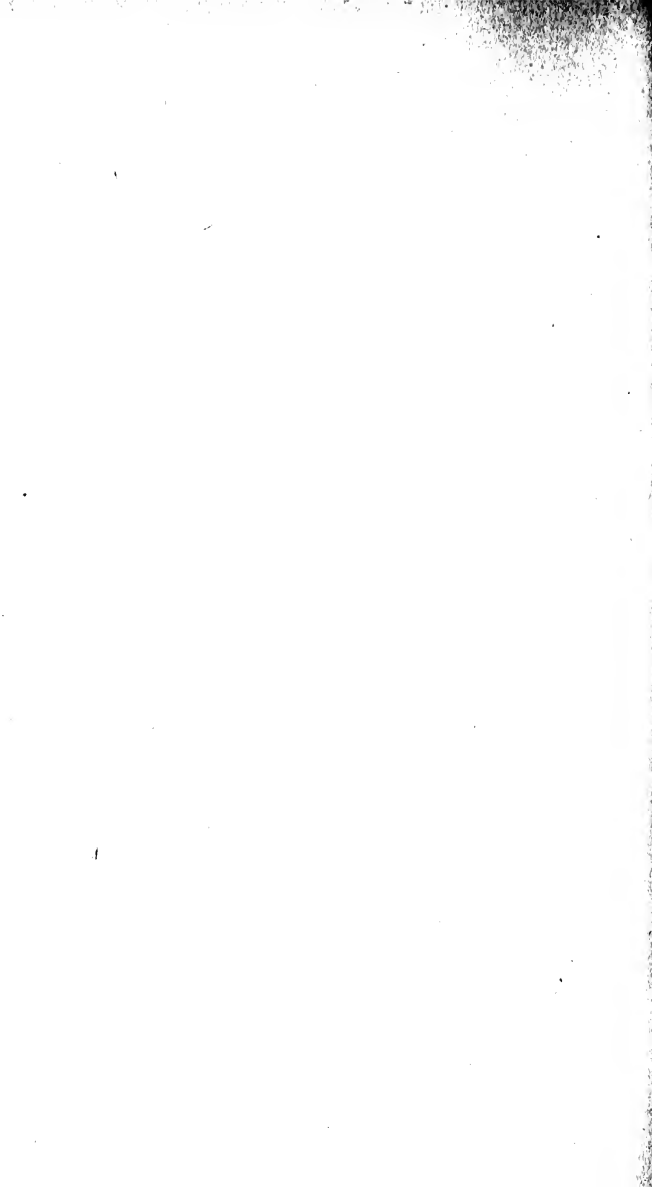
BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

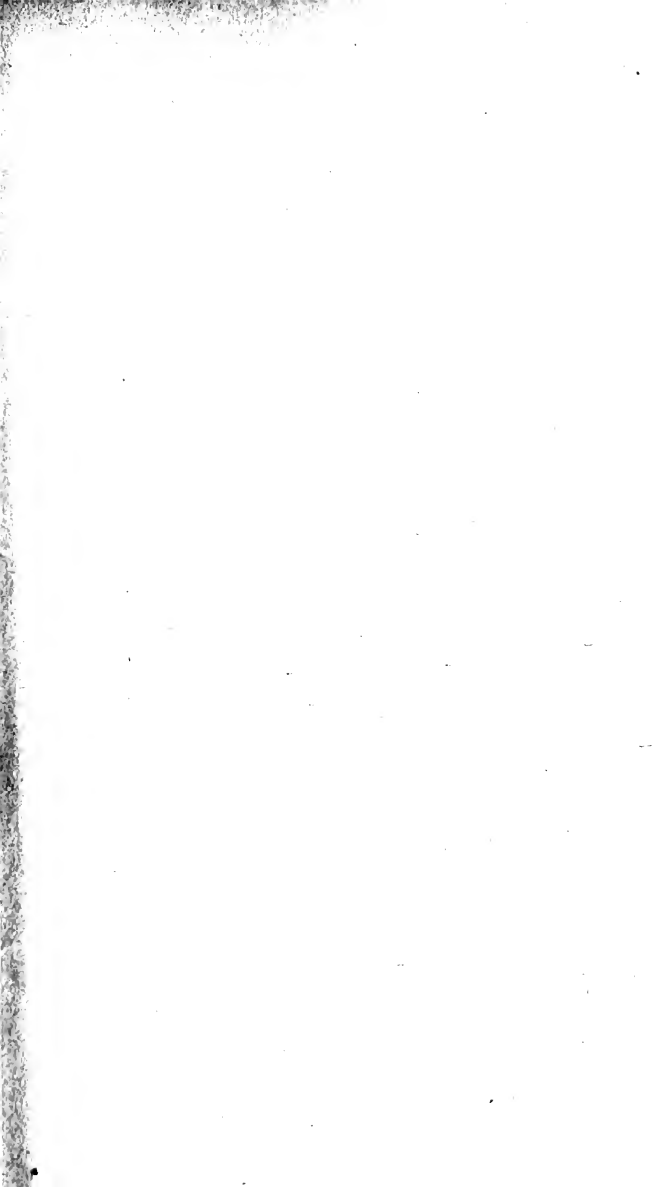
Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. & 7 fr. 50.

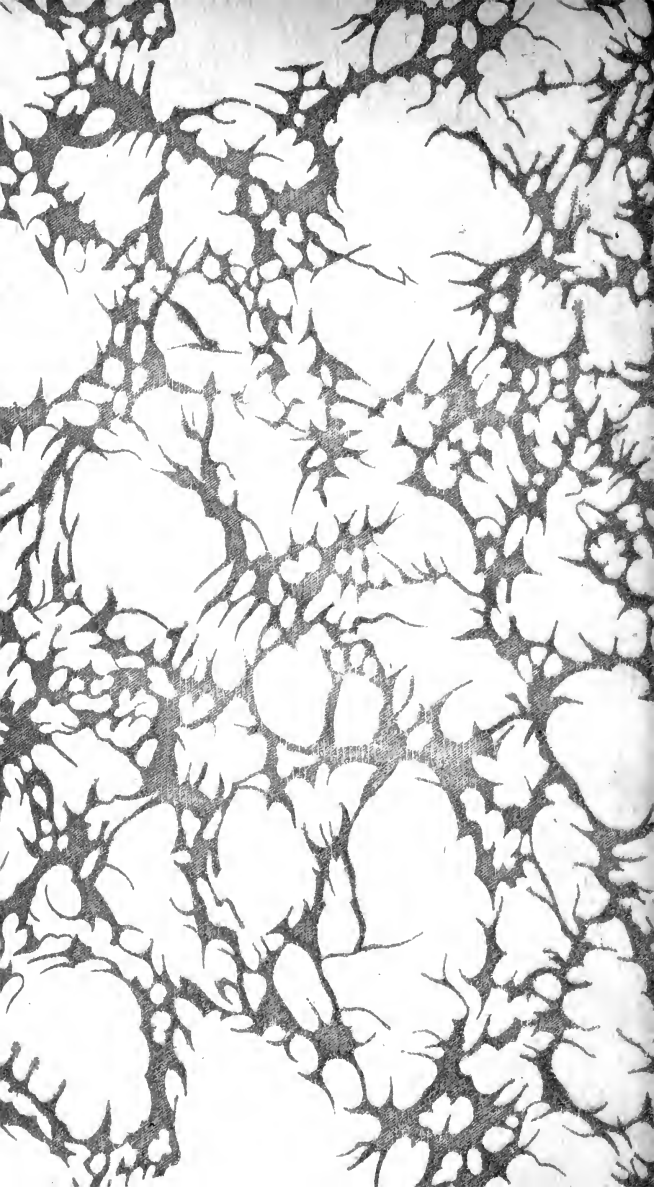
-
- Les Contes de POGGE*, traduits par M. RISTELHUBER.
1 volume (*épuisé*).
- FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle Fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).
- Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées*, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (*épuisé*).
- Les Gayetez d'OLIVIER DE MAGNY*, avec notice par E. COURBET, 1 vol. (*épuisé*).
- Les Contes & Facéties d'ARLOTTO*, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (*épuisé*).
- Le Cymbalum mundi* par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par F. FRANK, 1 vol. (*épuisé*).
- L'Élite des Contes du SIEUR D'OUVILLE*, avec une notice & des notes par M. RISTELHUBER, 1 vol. (*épuisé*).
- Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX*, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction & des notes par ARMAND GASTÉ. 1 vol. (*épuisé*).
-
- Les Serées de GUILLAUME BOUCHET*, avec notice & index par ROYBET. 5 vol. Chaque volume. 7 50
(*Les quatre premiers volumes sont en vente.*)
- Les Dialogues de TAHUREAU*, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 volume. 7 50
- Les Quatrains de PIBRAC*, avec notice & notes par J. CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. 7 50
- Les Souspirs d'OLIVIER DE MAGNY*, texte original avec notice par E. COURBET. 1 vol. 5 »
- Les Odes d'OLIVIER DE MAGNY*, 2 vol. 10 »
- Les Comptes du monde aduenteux*, avec des notes, par FÉLIX FRANK. 2 vol.; chaque volume. 7 50
- Les Nouveaux Satyres d'ANGOT L'ÉPERONNIÈRE*, avec une notice et des notes par M. PROSPER BLANCHEMAIN. 1 vol. 7 50
- La Satyre Ménippée*, avec une notice et des notes, par ÉDOUARD TRICOTEL. 2 vol.; chaque volume. 7 50
(*Le tome premier est en vente.*)
- Les Propos rustiques de NOEL DU FAIL*, avec des notes par M. ARTHUR DE LA BORDERIE, 1 vol. 7 50

Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.









PQ
1629
M3A66
1878

Magny, Olivier de
Les armours

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

